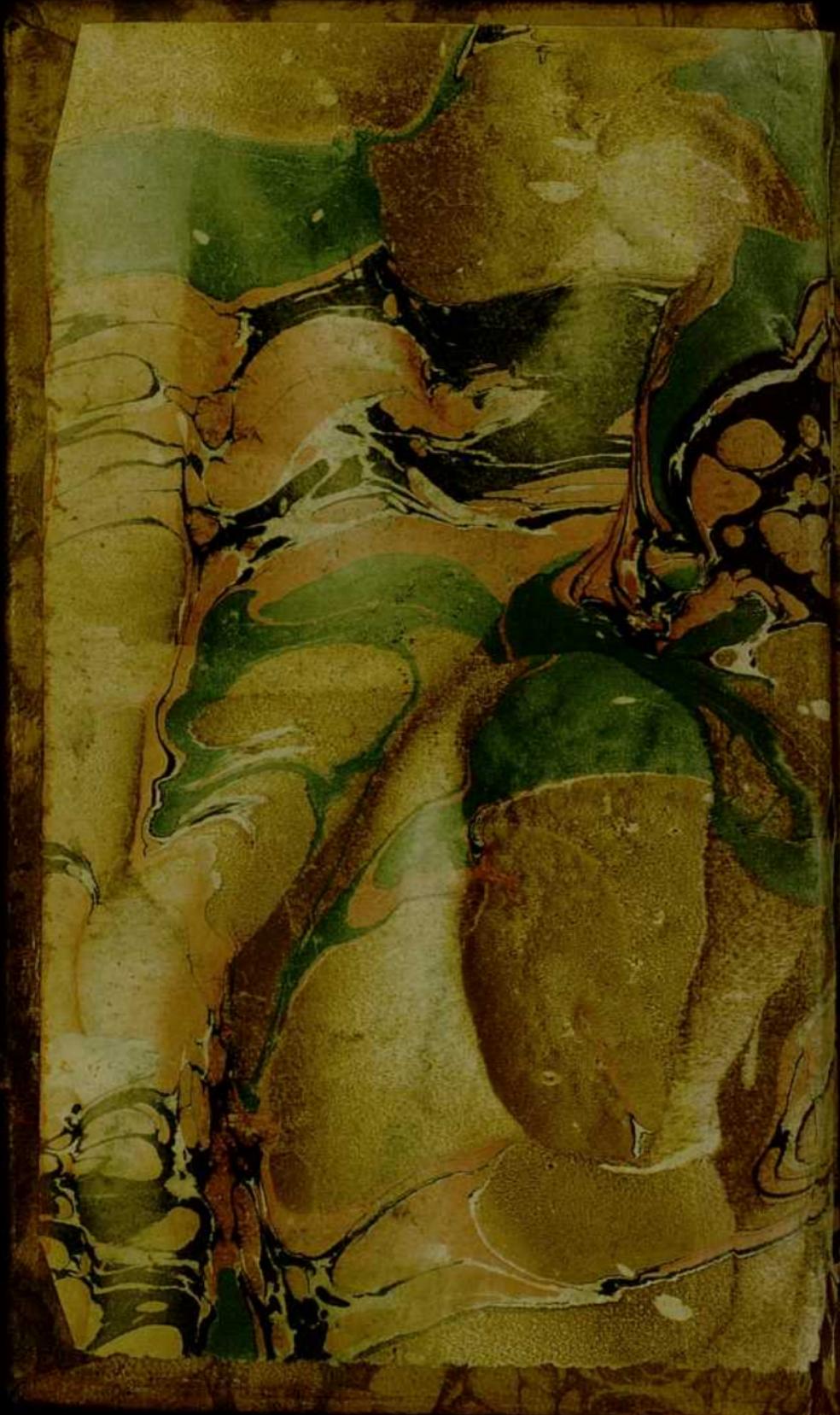


TABLAU
DE
PARIS

TOM.
II

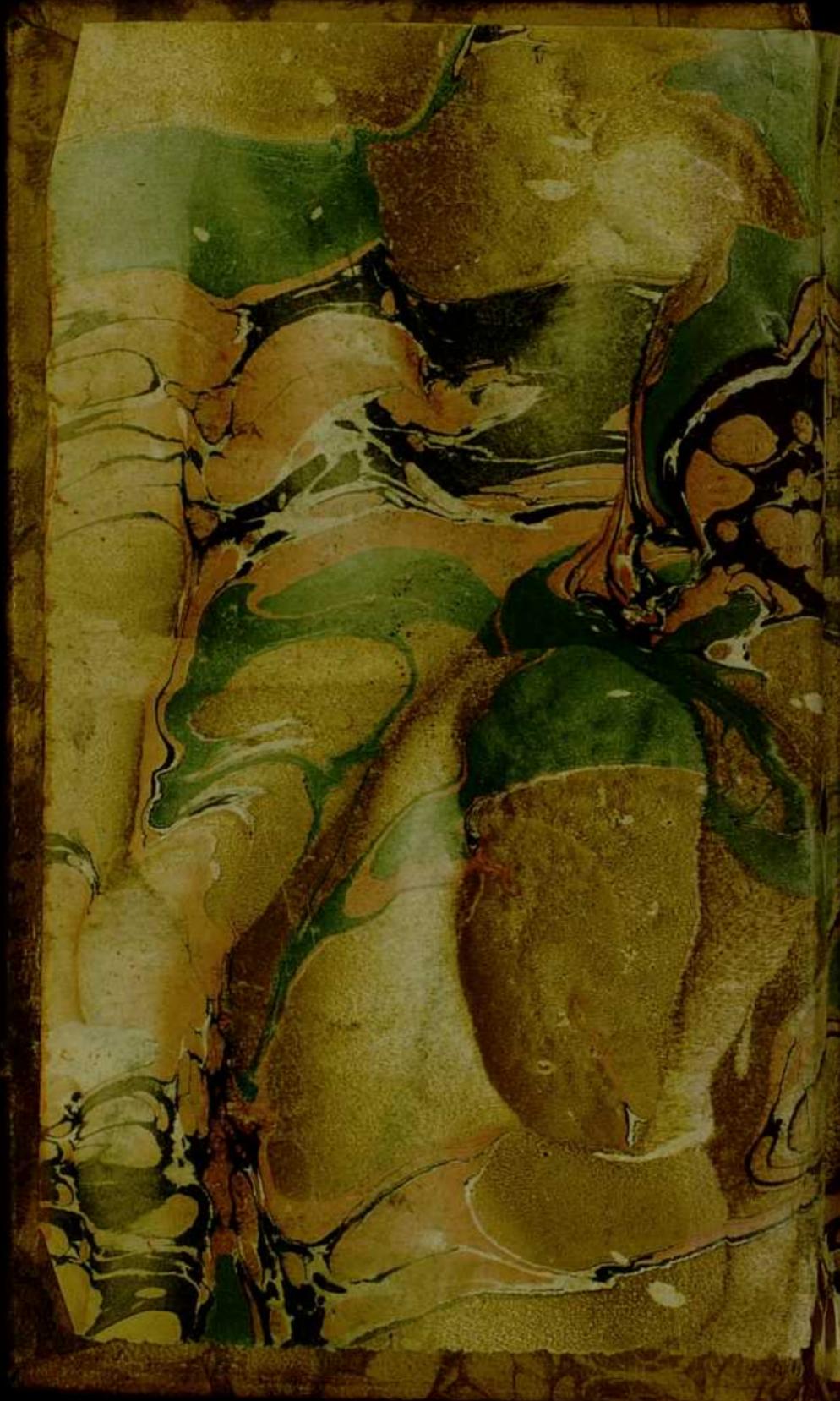
A
32
407





22

3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16





No _____

i 16563074

Biblioteca Universitaria	
GRANADA	
Sala:	B
Estante:	20
Título:	
Número:	229

BIBLIOTECA HOSPITAL REAL	
GRANADA	
Sala:	A
Estante:	32
Número:	407

100 1-45

TABIEAU

DE

PARIS

1789

~~54~~ = 4 60-7

102

TABLEAU

DE

PARIS.

TOME SECOND.



TABLIER

PARIS

1845



R. - 225

T A B L E A U

D E

P A R I S.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

Nec nuda, nec ornata placet alma veritas.

T O M E S E C O N D.



A A M S T E R D A M.

1783.

TABLEAU

215

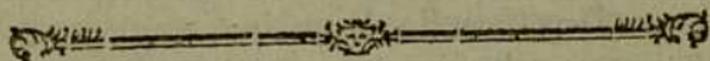
NOTIFICATION

TABLEAU

TABLEAU



TABLEAU DE PARIS.



CHAPITRE CV.

Affertions qui en valent bien d'autres.

QU'ÉTOIT jadis le point où repose cette ville si fameuse , & dont le nom ne pourra plus mourir qu'à la suite d'une de ces grandes révolutions qui ruinent une partie du globe ?

Les anciens chroniqueurs vont chercher le berceau de la nation jusque dans les ruines fumantes d'Ilion. C'est tout aussi amusant que l'histoire chimérique des Atlantides, de ces peuples que M. Bailly a placés tout juste auprès des poles , parce que la *terre brûlante* n'étoit habitable

que de ces côtés-là. Sans le nouveau système de M. de Buffon , qui a mis un boulet de canon dans son âtre pour calculer ensuite par similitude combien il falloit de tems au globe de la terre pour se refroidir , nous n'aurions pas de ces belles imaginations ; mais la gravité avec laquelle on a écrit ces fables & ces plaisans systèmes a quelque chose de fort divertissant.

Pour moi , sans remonter si haut , j'aime à croire que nous étions libres avant l'invasion des Romains , que , passés sous cette domination , nous avons pris leur langue , leurs coutumes & leur religion , & que , gouvernés par nos magistrats , nous avons eu , à l'instar de Rome , notre sénat , notre capitole , nos temples , nos palais , nos aqueducs , nos bains publics , dont on admire encore les restes.

J'aime à croire que , lors de la décadence de l'empire romain , les *nautes Parisiens* , chefs de la république des *Armoriques* , recouvrèrent leur liberté primitive avant l'irruption des barbares ; que les chefs de cette république ne se soumirent à ce chef de sauvages , nommé *Clovis* , qu'à titre d'alliance , & ne lui ouvrirent les portes de Paris qu'à condition de con-

server les droits de la république & les privilèges de ma ville natale. Nous avons reçu ces nations étrangères en qualité d'hôtes & d'amis ; nous leur avons inspiré , autant qu'il nous a été possible , le goût des arts pacifiques ; nous leur avons fait adopter notre religion & nos loix , à peu près comme les Chinois ont instruit les Tartares.

Je préfère ce joli système de M. l'abbé Bouquet , qui nous conserve une illustre origine , à ce vilain système de conquête & d'esclavage , que Boulainvilliers a voulu établir : car je ne veux pas avoir été conquis ; & je déclare que je ne lirai aucun historien qui voudra combattre mon cher abbé Bouquet.

Ainsi je me place , avec l'étendard de la liberté , à une époque antérieure à Clovis , & c'est là que je cherche & que je trouve les loix fondamentales de la nation ; puisque Paris existoit avant ce barbare qui se fit baptiser ; puisque cette ville arrêta pendant cinq ans les armes de ses pareils , & que les bons Gaulois conserverent leur liberté , leurs biens & leurs loix , qui furent embrassées par les nouveaux venus.

Je soutiens donc que je descends en

droite ligne de ces braves *nautes Parisiens*, qui avoient secoué le joug des Romains, & s'étoient formés en république indépendante. J'affirme qu'ils sont mes aïeux, & que les descendans de cette horde, composée de quinze à vingt mille hommes mal vêtus & mal armés, ne sont, vis-à-vis de nous, que des étrangers; car se sont les Gaulois qui ont placé eux-mêmes Clovis sur le trône.

Ils firent mal: son ambition & sa politique, son mariage avec Clotilde, fille d'un roi de Bourgogne, qui lui transmit l'apparence de ses droits sur les pays occupés par les Bourguignons, ses intelligences secrètes avec les évêques, ses victoires sur Alarie, ses assassinats par lesquels il détruisit les chefs des autres tribus ses compétiteurs, le rendirent trop puissant.

Tous ces petits rois sauvages, se livrant des guerres sanglantes, se disputèrent dans la suite la possession & la dépouille des Gaules. Dès qu'on vit l'autorité d'un seul lever sa tête au milieu de ces peuples sortis des forêts de la Germanie, ce fut le signal du malheur. Il n'y eut que des tyrans & des esclaves, & les peuples tomberent dans l'ignorance & l'abrutissement.

Notre gloire est antérieure à l'époque où l'un de nos rois se prosterna sous l'aiguiere de saint Remy , & nous avons d'autres loix que les loix *Gombettes* , la loi *Salique* & les loix *Ripulaires*.

Je vois Paris , même sous la première race , n'appartenir à aucun roi ; car les enfans de Clovis , en partageant , laisserent ce chef-lieu *indivis* , tant il étoit respecté. Le comte Eudes se fraya le chemin au trône pour l'avoir courageusement défendu ; & le roi , connu sous le nom de *Hugues Capet* , ne fut d'abord que le comte de Paris ?

Le caractère national , affoibli sous les deux premières races , ne fut pas absolument éteint ; on vit naître le gouvernement féodal , établi chez trois à quatre cents peuples qui remplissoient les Gaules avant que César y eût introduit des légions romaines , qui employèrent plusieurs années à soumettre le pays. On vit une multitude de petits états séparés , qui conserverent leurs coutumes & leurs usages particuliers.

J'avoue que ce gouvernement , dans son repos superbe & dans son antique majesté , présidé par un Charlemagne , le plus grand homme de l'Europe mo-

derne , me plaît beaucoup plus que la monarchie , parce que je crois qu'il n'y a de véritable oppression pour la multitude que dans les vastes états , & que les petits ont nécessairement une plus grande dose de liberté.

Que j'aurois aimé à voir la nation assemblée se donner elle-même un souverain , faire ses loix & en redemander compte au dépositaire !

Qu'il est auguste le regne de Charlemagne ! Rien dans l'histoire moderne de plus imposant , de plus majestueux. Le nom de Louis XIV pâlit auprès de ce grand nom qui remplissoit l'Europe sans la troubler ni l'asservir. Les Gaules étoient redevenues ce qu'elles étoient avant les Romains , indépendantes & libres , ayant un chef & non un maître. Autant on méprise les descendans de Clovis rasés , avilis & confinés dans un cloître , autant on admire cette superbe aristocratie qui donna naissance à l'esprit de chevalerie , à cet alliage sublime de candeur , de générosité , de franchise , d'amour & des plus hautes vertus.

Pourquoi faut-il que l'équilibre de ce beau gouvernement , rompu par les premiers Capétiens , la nation ait été expo-

fée à des mouvemens convulsifs ? Parce que la réunion forcée des grands fiefs à la couronne ne put s'obtenir qu'en livrant le peuple à deux forces contraires qui le déchirerent. Il étoit calme & tranquille sous le régime féodal , il jouissoit du degré de liberté qui pouvoit lui appartenir d'après ses lumieres & ses idées. Et que lui falloit-il de plus , puisque son repos & sa population attestoient son bonheur ?

La convocation des états-généraux retarda long-tems la puissance absolue ; mais elle s'avançoit à pas lents : les Capétiens , les Valois , la maison d'Angoulême amenerent le même plan formé par Clovis & brisé par la nation dans sa force & dans sa vigueur.

Elle eut depuis des momens d'éclat , mais trop chèrement achetés ; & c'est aux beaux jours de Charlemagne qu'il faut remonter pour jouir d'un spectacle qui ne s'est pas représenté depuis.

Sous les foibles enfans de ce grand empereur , Paris devint le patrimoine particulier d'un *comte*. Cette ville avoit résisté à tous les efforts des Romains. Forte & commerçante sous Tibere , elle fut , à la fin de la seconde race ,

ravagée par les Normands qui brûlerent ses édifices extérieurs & la resserrèrent dans une isle de la Seine.

Le comté de Paris attira la couronne sur la tête de son propriétaire ; au préjudice du sang de Charlemagne , dont le dernier rejeton mourut emprisonné ; mais les seigneurs qui possédoient des fiefs immenses , plus riches que celui qu'ils avoient placé sur le trône , ne s'imaginoient pas que le *sceptre* dans cette maison lui donneroit une prépondérance infinie ; ils ajoutoient peu de foi à la résurrection de la monarchie ; & pensant n'avoir accordé qu'un *signe* sans conséquence , ils crurent que leur égal ne deviendroit jamais leur maître.



 CHAPITRE CVI.
Officiers.

LE préjugé favori des officiers c'est de se regarder comme les hommes les plus nécessaires au genre humain, & en conséquence de mépriser tous les états, de s'étonner qu'il y ait d'autres professeurs dans le monde que des *ingénieurs*, & de vouloir presque qu'un souverain n'accorde des récompenses & des appointemens qu'à ceux qui servent dans ses armées. Ils ont beaucoup de peine à s'imaginer qu'il existe une autre gloire que celle qui s'acquiert au bruit des canons, à la décharge des mousquets & au flamboyant de l'épée.

La guerre ne dure pas toujours : la paix en général est plus longue. Tel officier parvient à une longue vieillesse sans avoir représenté trois fois dans les batailles. Le plus grand nombre aujourd'hui n'a jamais vu le feu, & ils veulent qu'on honore leur bra-

voure , comme s'ils expofoient chaque jour leur vie pour la défenfe de l'état.

Un grenadier en fait autant qu'eux ; mais comme il n'a que huit fols pa-jour , il ne jouit pas de la même con-fidération que celui qui dit à tout propos , *ma troupe , ma compagnie , mon régiment.*

On ne diroit pas , à voir un officier fi lefte , fi pimpant , frifé , adonifé , paré , qui s'occupe devant le miroir à redreffer une bouche indocile , que c'est là le fucceffeur de Bayard , de Duguesclin , de Crillon , de ces guerriers dont on difoit :

*Ils s'arment tout à cru , & le fer feulement
De leur forte valeur est le riche ornement.
Leur berceau fut de fer.....*

Ce qu'un officier de nos jours am-bitionne le plus , c'est une *bleffure de goût* , c'est-à-dire , une jolie cicatrice qui contribue à fa réputation fans en-dommager les graces de fa figure. Il trouve brutal l'ordre de Céfar , qui cria aux fiens à la bataille de Pharfale , *frappez au visage* ; il aimeroit mieux perdre une jambe & un bras que le bout de fon nez.

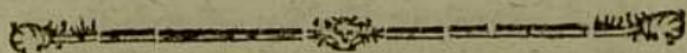
En général , les officiers (les exceptions à part) font fort désœuvrés & très-peu instruits. Comme ils s'ennuient & ne savent que devenir , leur conversation est seche dès qu'elle ne roule pas sur l'histoire du régiment. Plusieurs qui dédaignent les sciences utiles , gagneroient cependant à s'y appliquer davantage ; & le métier des armes auroit besoin de l'étude de l'histoire & d'une connoissance plus approfondie des hommes.

Un grand avantage à Paris , c'est qu'on n'y voit pas ces *commandans* , ces *lieutenans de roi* , ces *majors de place* , qui s'érigent en petits tyrans dans nos villes frontieres , qui humilient le bourgeois , ou le vexent. *M. le commandant* , sous le prétexte du bien du service , n'y ordonne point des patrouilles & des exercices , & ne fait pas des loix de ses petites volontés.

Aucun militaire ici n'a le droit d'être insolent ; & quand on a vu de quelle maniere les officiers hautains traitent les habitans d'une petite ville , on compte pour quelque chose d'être loin des ordres capricieux que donnent tous ces *majors de place*.

Le luxe de la capitale tue , non le courage , mais le génie belliqueux de nos officiers. Les délices d'une vie efféminée & sensuelle sont incompatibles avec les travaux & les fatigues de la guerre : il ne faut point à des soldats les jouissances qui appartiennent aux riches commerçans , aux citoyens rentés , à l'amateur des arts. Je crois reconnoître un affoiblissement réel dans notre vertu guerriere ; & quel malheur dans une nation universellement jaloufée ! Il est donc de l'intérêt de l'état , d'éloigner l'officier autant que le soldat d'une ville où la multiplicité des plaisirs ne peut que l'énerver , le corrompre & lui faire prendre son métier en dégoût.





CHAPITRE CVII.

Partisans du Luxe.

ILS sont nombreux. Ils s'appuient sur ce qu'il console des rigueurs de la servitude, sur ce qu'il est à peu près général dans toute l'Europe; on peut leur dire : vous vous livrez à une sécurité dangereuse; songez qu'il ne faut qu'un peuple sobre & laborieux pour vous renverser; lisez dans l'histoire votre condamnation, voyez dans l'Asie ces vastes & superbes dominations, qui présentoient un front si brillant, dispa- roître comme des nuages colorés, & une poignée de soldats subjugu- er des peuples immenses, jusqu'à ce que ces vainqueurs amollis à leur tour, de- viennent la proie du premier ambitieux. Voyez les Assyriens livrés aux Medes; voyez Cyrus guidant les Perses, les abattre, & ce même Cyrus se briser contre la courageuse résistance des Scy- thes, tandis qu'il avoit façonné au joug les Lydiens, en leur donnant des spec- tacles, des jeux & des fêtes.

Que devint l'empire de Darius devant Alexandre , & les Cambises & les Xerxès devant Miltiade , Thémistocle , Pausanias ? Les Grecs abâtardis sont subjugués à leur tour par les Macédoniens.

L'impéritie des généraux , leur peu de discipline sont une suite du luxe. Le luxe favorise l'indolence , on s'occupe de tous les arts qui flattent la délicatesse sensuelle : on se fait une étude capitale de ces misères , & l'on ignore la théorie des combats. On fait des revues brillantes , pour donner un spectacle à des dames. On veut qu'un soldat soit tourné & aligné comme un danseur. On ne connoît ni les hommes , ni les affaires , ni les adversaires que l'on a en tête ; & les cuisiniers , les bijoux , les modes sont cause qu'on est battu , & que la cuisine & la vaisselle tombent entre les mains de l'ennemi. On est venu en poste , pour être tué ou prisonnier de guerre.

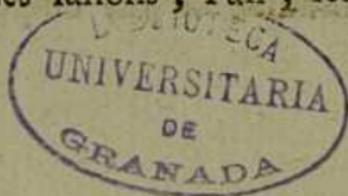
Et depuis quand les mœurs mâles & austères n'entreroient-elle pas dans la balance des empires ? Ne sont-elles pas les racines qui attachent le chêne à la terre ? Il a beau élever un front fu-

perbe ; si les racines ont été rongées & desséchées par des causes d'abord invisibles , malgré son feuillage pompeux , il tombera au premier coup de vent.

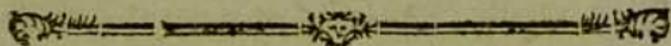
Quand l'homme ouvre la porte à de nouveaux besoins , il donne des otages de foiblesse. Quand les travaux guerriers font frémir , le principe des états est ébranlé ; car la mollesse & la valeur ne se concilient que bien difficilement : j'entends une valeur soutenue.

Un jeune guerrier , échappé du sein des plaisirs , pourra se précipiter avec ardeur. L'impétuosité de son âge , l'effort qu'il fait pour s'arracher aux voluptés , tout lui imprimera un élan rapide ; mais c'est un moment de fougue qui doit se ralentir : je vois d'avance qu'il bravera plutôt la mort que la fatigue.

Mais ce n'est point le courage qui manque à ce jeune officier , c'est la force ; il sera bientôt moissonné. S'il ne s'agissoit que d'un jour de combat , je compterois sur lui ; mais comment soutiendra-t-il une campagne ? Son corps énérvé aura-t-il l'habitude de l'exercice ? Les saisons , l'air , les boif-



sons , les mets nouveaux , tout le rendra malade , infirme , impotent ; & le vieux grenadier à la peau endurcie , verra tous ces brillans officiers périr autour de lui comme un essaim de mouches.



CHAPITRE CVIII.

Milice.

ON ne la tire plus à Paris , & l'on a fait sagement. C'eût été donner lieu à des émotions populaires ; mais dans les environs , à la seule distance d'une lieue , cette contrainte reprend tous ses droits.

Que penseroit le Spartiate , s'il revenoit au monde , en voyant un *Parisien* , le visage pâle , saisir d'une main tremblante le billet fatal qui l'envoie à la guerre ? Ne diroit-on pas qu'il tire au supplice ? Il aimera mieux sacrifier le peu d'argent qui lui reste , ce dernier gage de sa subsistance , que de s'exposer à porter les armes pour sa patrie.

Considérez la joie emportée de ceux

qui sont dispensés de la servir ; les meres les serrent contre leur sein , en leur disant à haute voix , *pour cette fois nous n'aurons pas à maudire le jour de notre enfantement ; Dieu t'accorde la même grace l'année prochaine , mon cher fils !*

Le délégué semble un exécuteur des vengeances publiques , tant il est craint , redouté , odieux. Sont-ce là les hommes qui vont combattre pour l'état ? s'écrieroit le Spartiate. — Tu t'étonnes , fier républicain ; mais le mot de *patrie* n'a aucun sens pour eux ! Tu devois te sacrifier , toi ; & leur premier devoir est de se conserver. Leur cabane étroite , voilà leur empire.





C H A P I T R E C I X.

Jeune Magistrat.

UN jeune magistrat ne craint rien tant que de passer pour ce qu'il est. Il parle chevaux, spectacles, histoires de filles, courses, batailles. Il rougit de connoître son métier, & jamais un mot de jurisprudence ne sortira de sa bouche.

Il égaye le plus qu'il peut son habit noir. S'il s'éleve une question de droit, il évite d'en parler & prend un air sérieux. Dans la crainte de passer pour robin, il emprunte le ton & les airs du militaire. Il est fat & ridicule, pour ne rien offrir du barreau.



 CH A P I T R E C X.
Tabagies.

LE renchérissement du vin , sa criminelle falsification ont forcé l'homme de Paris à recourir à l'eau-de-vie. Voilà ce que fait l'impôt onéreux , qui exige quatre sols d'entrée pour une bouteille de vin qui intrinséquement n'en vaut que trois. Les femmes de porte-faix , qui à Paris portent des fardeaux énormes & travaillent comme des hommes , boivent comme eux cette dangereuse liqueur. Son usage leur met le cerveau en feu , leur brûle les entrailles ; mais ce sont les eaux du Léthé pour ces gagne-deniers qui noient leurs soucis avec leur raison. Les tempéramens les plus robustes sont ruinés par cette intempérance journaliere : pourquoi ne leur laisse-t-on pas le vin dans toute sa salubrité ? Ils l'eussent préféré.

D'après ce goût récent & funeste , une quantité considérable de tabagies s'établirent dans tous les quartiers , surtout dans ceux habités par la lie du

peuple. Vous trouvez dans ces antres enfumés, des ouvriers fainéans qui passent crapuleusement la journée à boire lentement cette liqueur meurtrière. La fumée du tabac leur tient lieu de nourriture ; c'est-à-dire, qu'elle les plonge dans une sorte d'engourdissement qui leur ôte l'appétit, ainsi que la vigueur & l'énergie.

Des fils d'honnêtes artisans vont se perdre sans ressource dans ces asyles de l'oïfiveté, où ils sont attirés par les turlupinades grossières qui s'y répètent du matin au soir ; car ce lieu infecte encore son orateur & son plaisant.

La plus remarquable de ces tabagies est au fauxbourg Saint-Marceau ; là se réfugient pendant le jour les dégoûtantes créatures des environs du Pont-Neuf & du Louvre, pour y dépenser quelques sols arrachés à la luxure des favoris, des manœuvres & des filoux.

Il n'est pas rare de les voir autour d'un broc rempli d'un pot d'eau-de-vie, pêle-mêle avec des soldats, des portefaix & des gadouards, former un concert obscène & discordant, qui frappe sans relâche la voûte enfumée de cet oïdieux tripot.

Les esprits échauffés n'y sont pas toujours d'accord. Des rixes s'élevent , & la paix ne peut guere se rétablir qu'après un combat. Alors le vigoureux cabaretier arrache de la table les champions obstinés , & les pousse dans une cour attenante , où ils vident leur querelle par une grêle de coups de poings ; après quoi le vainqueur & le vaincu , reprenant leurs places , oublient le verre à la main & les injures & les coups.

Ce n'est pas sans raison que l'hôte introduit les athletes dans cette arene clandestine. S'il les mettoit à la rue , il courroit risque de perdre le prix de l'écot , parce qu'ils pourroient , ou disparoître volontairement , ou être arrêtés par la garde , & menés chez un commissaire.

Et pendant ce tems les enfans au logis crient après la nourriture qui leur manque , pleurent sous les fleches aiguës du froid qui gelent leurs petites mains. Le pere abruti est sourd à leur voix , emporte les meubles piece à piece , & les vend pour se replonger dans l'ivresse.

Hélas ! qui numbrera les maux que cause l'eau - de - vie ? Je lis que dans

L'Amérique les hordes sauvages se fondent par ce breuvage; que ces peuples nus ont une fureur égale à celle de la populace de Paris pour cette enivrante liqueur. Triste rapprochement, qui fait réfléchir sur les loix qui ont défendu toutes ces boissens violentes, dont l'homme abuse si facilement, & qui lui ôtent sa force & sa raison.



CHAPITRE CXI.

Palais.

L'ANTRE de la chicane sert de vestibule au sanctuaire de Thémis. Voyez cette foule de noirs individus qui s'empresent, qui se heurtent, qui se parlent, s'interrompent, s'interrogent. Quels groupes de sangsues autour de ces colonnes sinistres! Parmi ces robes, ces rabats, des marchandes de modes & des vendeuses de brochures. De jolies têtes ornées de rubans, à côté de ces figures de jurisconsultes. Des sacs de procureurs reposent sur des pieces à ariettes, & tous ces loups en perruque font les galans auprès de ces petites marchandes.

Entrez dans la grande salle. Quel bruit ! quel chaos ! quel murmure ! C'est là qu'un avocat donne les éclats de sa voix pour des raisons , & son verbiage pour de la profondeur. Il passe pour orateur , parce qu'il a une forte poitrine. Admirez le courage des magistrats , qui passent la moitié de leur vie dans cette arene tumultueuse. L'homme sage n'en peut sortir , sans être pénétré d'horreur pour le meilleur procès.

C'est là , comme l'a si bien dit Boileau , que l'inférieure chicane

*Rend pour des montceaux d'or un vain tas de
de papiers.*

La rapacité des officiers de justice est connue ; ils dévorent les pierres des maisons : mais sont-ils les seuls qu'on doive accuser ?

La ferme du *papier timbré* rapporte des sommes immenses ; elle est , dans tous les procès , de moitié avec les procureurs : plus on plaide & plus elle s'enrichit. Singulière combinaison ! L'état gagne quand les fluxions de poitrine enlèvent les rentiers. Il gagne quand les enfans du même pere se disputent une mince succession. Il gagne quand un

Étranger vient à décéder. Sur quoi & quand ne gagne-t-il pas ? Et l'on parle de la réforme de la procédure civile ! N'y croyez point.

Quel dédale que la coutume de Paris ! Que de loix fabriquées , changées , cassées , rétablies selon le hasard des événemens & le caprice des souverains ! Notre code est un mélange de ces loix rédigées dans un siècle à demi barbare , par ce méprisable Justinien , qui les rendit au gré d'une fille de théâtre qu'il avoit épousée. Surchargées des constitutions particulières de Louis XIV , elles sont devenues équivoques & contradictoires.

De ce vice naquit la procédure qui tue la loi. Cette coutume mine & dévore la capitale. On ne peut calculer ce que les formes judiciaires , entre les mains des procureurs , des huissiers & des greffiers , enlèvent au peuple. Comment peut-il suffire à entretenir sans cesse ce régiment dévorateur ?



 CHAPITRE CXII.
Jurisdiction Consulaire.

E L L E expédie plus d'affaires litigieuses en un seul jour que le parlement en un mois. Les parties plaident elles-mêmes. Les vaines subtilités sont bannies de ce tribunal, ainsi que la longue formalité des procédures ordinaires. Les juges, qui sont commerçans, ne cherchent qu'à découvrir la bonne-foi de l'un & la mauvaise foi de l'autre. Ils ne s'assujettissent pas à des mots vuides de sens; ils examinent le fait particulier, & le jugent d'après l'expérience journaliere qu'ils ont des fraudes dans le négoce.

Ils ne connoissent que de contestations pour fait de marchandises, & de procès entre marchands & gens de commerce. Toute obligation pour fait de négoce est soumise à leur jurisdiction; mais le particulier qui auroit acheté des marchandises pour son propre usage, peut demander son renvoi au Châtelet. Ils connoissent des billets à ordre, des lettres de change pour remise d'argent de place.

en place. Pour celles-ci, ils n'accordent aucun délai, & prononcent *la prise de corps*. Leurs sentences s'exécutent toujours, nonobstant & sans préjudice de l'appel.

Sans cette juridiction, dont l'utilité égale l'étendue, il n'y auroit ni ordre ni sûreté dans le commerce, les autres tribunaux étant des mois entiers à rendre une sentence ou un arrêt, & la chicane pouvant reculer pendant plusieurs années un jugement définitif.

De même la juridiction de la maçonnerie juge tous les faits de maçonnerie, les différends survenus entre les entrepreneurs & les ouvriers, les marchés entre maçons, carriers, plâtriers, &c. On voit évidemment que les autres tribunaux ne sauroient prononcer sur ces matières qui demandent des notions particulières.

Il seroit à souhaiter que l'on multipliât ces petites juridictions, parce qu'elles ont l'avantage de vider un grand nombre de procès, qu'elles n'ont aucun intérêt à commettre des injustices, & que loin du labyrinthe de la procédure, elles voient le fait dans sa clarté primitive, sans aucun de ces nuages sous lesquels on l'obscurcit ailleurs.

Ailleurs les procès n'ont presque pas de fin. Si l'on a été condamné au Châtelet ou dans des tribunaux subalternes, on en appelle au Parlement, & de là on se pourvoit en cassation ou révision au conseil. La multiplicité des affaires qui y sont portées rend les arrêts du conseil si communs, qu'on se flatte de pouvoir les obtenir dans les causes les plus indifférentes & les plus minutieuses.

Les grands font évoquer au conseil d'état toutes les affaires dans lesquelles ils présumant devoir succomber ailleurs. L'affaire est accrochée ou pendante à ce conseil, c'est-à-dire, qu'elle ne sera jamais jugée; & voilà ce que l'on voit encore en France.

Le chaos monstrueux de notre jurisprudence & de notre procédure augmente de jour en jour, & tout semble livré à la merci du plus audacieux ou du plus adroit. Il n'y a que la juridiction consulaire qui conserve dans ses travaux le front de la justice.




 CHAPITRE CXIII.

Ecole de droit.

LES docteurs en droit, pour être reçus, font assaut public d'argumens ; celui qui a le plus de mémoire démonte son adversaire & l'emporte. C'est un tour de force incroyable que de loger dans sa tête cet absurde & indigeste amas de loix, de gloses, de commentaires. Une tête bien organisée en sauteroit ; celle d'un docteur admet ce chaos que l'on nomme droit civil & droit canon, le code, le digeste, les loix romaines, toute la friperie enfin des siècles effacés, & qui ne convient plus du tout à notre taille.

Là, celui qui veut acheter une charge va prendre le grade d'avocat, & fait semblant d'étudier le droit ; on ne voit les professeurs que les jours où l'on porte l'argent des matricules. Les docteurs en droits se font un revenu honnête des prétendans aux charges de judicature. S'ils usoient de trop de sévérité, leurs marmites seroient à sec.

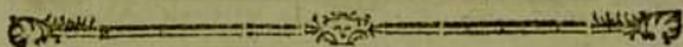
Les examens qu'on fait subir sont

pour la forme : les argumens sont communiqués ; & il ne faut guere plus de science , a dit le marquis d'Argens , pour être conseiller au parlement que pour être fermier général.

Quand on a acheté des lettres d'avocat , on est censé docte. Plus de theses à soutenir. On se fait recevoir membre du tribunal que l'on a choisi. L'un plaide, l'autre s'assied pour l'entendre : l'argent fait toute la différence. Celui qui en a , juge ; tandis que celui qui n'en a pas assez pour s'asseoir sur les fleurs-de-lis , développe debout les matieres , cite les auteurs , use ses poumons & sa fanté. Le juge tranquille & sommeillant à moitié , n'a d'autre peine que celle d'adopter le sentiment qui lui paroît le plus raisonnable.

Votre fils , disoit quelqu'un , fait son droit. Mais y songez-vous ? Il n'a pas les qualités requises pour le barreau. — Mais j'en fais conseiller , reprit le pere.

Les premiers souverains qui vendirent les offices de judicature , ont fait au royaume une blessure dont il ne pourra jamais guérir.



CHAPITRE CXIV.

Tribunal des eaux & forêts.

CE tribunal, connu encore sous le nom de la *capitainerie*, envoie aux galeres ceux qui ont commis des *perdricides* ou des *liévricides*. Si le lievre mange le choux d'un paysan, si le pigeon détruit sa récolte, si la carpe traverse la riviere qui arrose son pré, il faut qu'il la laisser passer sans y toucher, il faut qu'il se laisse manger par le lievre & le pigeon. S'il tue un cerf, il est pendu pour le coup. Mais ce forfait est si atroce, si épouvantable, qu'il est presque inoui, & beaucoup plus rare que le parricide.

Croiroit-on que c'est le bon, le magnanime, le généreux Henri IV, qui le premier a décerné la *peine de mort* contre les braconniers ?

La jurisprudence des eaux & forêts est une jurisprudence toute particuliere, jetée au milieu de nos autres loix. Nous n'en manquons pas, & toutes sont prohibitives ; je ne fais à quoi l'on peut toucher sans les enfreindre.

CHAPITRE CXV.

Notaires.

LES notaires sont devenus de véritables Protées dans les affaires : ils font plier la coutume , les loix , les contrats précédens , aux intérêts de leurs parties. Remueurs d'argent , agioteurs , ils étudient tous les moyens d'emprunter à ceux-ci , de prêter à ceux-là. Ils sont intéressés dans tous les prêts un peu considérables ; leurs fortunes sont rapides , & à trente-cinq ans on les voit riches , abandonner leurs études & vendre leurs charges , dont le prix a triplé depuis dix années.

Courtiers officieux des opérations de finance , ils ont des prête-noms pour reproduire les especes , selon les offres qui se présentent. Ils sont devenus précieux au ministère , parce qu'ils disposent les particuliers à prêter leur argent au roi ; ils ont même un bénéfice dans chaque emprunt.

Beaucoup plus financiers que juriscultes , ils savent se glisser à travers les

entraves de la loi , l'annulent ou la modifient ; ils évitent par ce moyen beaucoup de procès à la génération actuelle , mais pour en préparer sans doute à la génération suivante.

Les magistrats sont excessivement jaloux de leur crédit & de leur opulence , & furieux sur-tout de ce qu'ils rétrécissent l'empire de la chicane. Avec leurs transactions , ils tranchent en effet une foule de discussions embrouillées , qui seroient fort avantageuses à la rapine des gens de palais.

Les notaires sous leur robe forment un corps séparé & étranger à la robe , qui en général les déteste. Leur influence doit s'étendre encore plus loin , vu le mouvement incroyable que l'on imprime de nos jours à l'argent ; les maximes de la vieille probité sur les dépôts sont parfaitement mises en oubli.

Je ne parle pas de leurs actes , qui deviennent d'une cherté affreuse , parce qu'on ne laisse pas que d'avoir le droit de les marchander , & de faire son prix d'avance.

Ils font quelquefois banqueroute , ainsi que les marchands. Mais la banqueroute d'un notaire devrait être très-soigneuse-

ment examinée , à raison de la confiance qu'on leur accorde & qu'on est forcé de leur accorder.

Les notaires traitent leurs clerks avec un peu de morgue , oubliant que ceux-ci deviendront dans peu leurs confreres.

On rapporte qu'un notaire disoit qu'il faudroit que tous les clerks de Paris fussent *bâtards* , *athées* & *eunuques* : batards , ils n'auroient pas de parens ; athées , ils n'iroient pas à la messe ; eunuques , ils n'iroient point voir de filles ; par conséquent point de prétexte pour sortir ; & tout ce tems , selon lui si mal employé au-dehors , tourneroit au profit de l'étude.

Le métier est devenu si bon , que depuis le premier bourgeois jusqu'au dernier , c'est à qui enfermera son enfant dans l'étude d'un notaire. D'un coup de pied sur le pavé , l'on fait sortir un régiment de clerks.

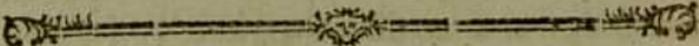
Les moindres places sont avidement courues ; plus de quatre mille jeunes gens aspirent à acheter cette charge , & il n'y en a que *cent treize* à vendre. La concurrence les fait hauffer à chaque mutation , les mutations deviennent rapides. On étoit autrefois notaire pendant qua-

rante années ; aujourd'hui , au bout de huit ans , on a amassé de quoi jouir , & la fortune est faite. Le public a payé l'opulence précoce de ces notaires encore imberbes.

Quand un moribond fait son testament , il n'a pas la consolation de parler à des vieillards qui doivent bientôt le suivre , médecins , notaires , tous lui présentent de jeunes visages , & il sent plus de regret à mourir.

Les notaires , il y a cinquante ans , faisoient payer le dépôt d'argent ; aujourd'hui ils l'empruntent à fix pour cent. Le prix excessif des charges causera quelque révolution dans ce corps sorti de ses limites , & que le luxe de l'opulence perdra.

Ils commencent ainsi tous leurs actes : *Pardevant les conseillers , notaires , &c. & il n'y en a jamais qu'un qui reçoit l'acte ; l'autre signe sans lire , dès qu'il voit la signature de son confrere : ainsi un seul homme atteste un fait & dicte une loi de famille très importante. Quand on met ensuite , deniers nombrés & délivrés , c'est le plus souvent une fiction ; fait & signé en l'étude , autre fiction , la plupart des parties signent dans leur hôtel.*


 CHAPITRE CXVI.
Echevins.

UN bourgeois est au terme de la gloire, quand il devient échevin ; il est rassasié d'honneurs, quand il voit une rue porter son propre nom.

La fatuité est le rôle habituel de tous les hommes opulens ; les courtisans, les évêques, les abbés, les hommes de robe & de finance & les échevins ne diffèrent que par des nuances : au fond, c'est la fatuité en présence de leurs inférieurs ; mais la morgue la plus risible est assurément celle d'un échevin.

Il faut être né à Paris, pour pouvoir parvenir à l'échevinage : on commence par être dizenier, quartinier. On a supprimé à l'hôtel-de-ville le feu d'artifice, mais non les festins. Tout le corps de ville tient invinciblement à l'ancien usage des banquets.

L'autorité municipale est nulle. Le prévôt des marchands, le procureur du roi, les échevins ont des places lucratives, honorifiques ; mais ce sont des

fantômes du côté du pouvoir. Tout est entre les mains de la police , jusqu'à l'approvisionnement de la ville ; de sorte qu'elle n'a plus , dans ses propres & anciens magistrats municipaux , le principe de la sûreté & le gage de sa subsistance : perte immense , & à laquelle le Parisien ne songe seulement pas.

L'hôtel-de-ville n'a donc rien à voir sur l'approvisionnement d'une ville où l'on consomme dans un jour ce que d'autres villes consomment en une année , d'une ville environnée de villes du troisième ordre , & de villages peuplés comme des villes de province.

Le Parisien ne réfléchit pas que le même moyen qui lui apporte la subsistance , pourroit la lui enlever avec la même facilité , & sans qu'il en fût même informé.

La police municipale veille à la réparation des ponts & des quais , à l'entretien des fontaines , à la direction des fêtes & des réjouissances publiques. Elle a perdu ses autres privilèges ; & ce qu'on appelle l'hôtel-de-ville est devenu , pour ainsi dire , un objet de dérision , tant ce corps est étranger aux citoyens. Ils ne le connoissent plus que sous le

rapport d'un lieu où l'on paie les rentes perpétuelles & viagères, & où les criminels montent avant d'aller au supplice, pour y faire leur testament de mort.

Quelle distance du gouverneur de Paris, au lord-maire de la cité de Londres! Le gouverneur paroît de tems en tems avec de beaux carrosses, une suite de valets loués pour porter sa livrée; & il jette à la populace, mais avec une grande modération, des piéces de douze sols. Le lendemain de cette vaine représentation, il rentre dans la nullité la plus absolue.

Le prévôt des marchands fait lever la capitation, & il n'est guère connu que par l'exercice de cette imposition, tout à la fois mesquine, onéreuse & avilissantes

Le procureur du roi fait lever la main aux membres des différentes communautés, & tire d'elles beaucoup d'argent. On voit un savetier qui fait serment devant lui, *d'être fidele au roi & aux loix de l'état*; & le savetier, tout étourdi de ces grands mots, paie le procureur du roi, pour la peine qu'il a prise d'écouter son serment.

Les échevins, tuméfiés du poids de

leur grandeur , & dont les noms attachés sur le marbre des monumens publics , doivent éternellement figurer au-dessous du nom des rois régnans , sont jaloux de transmettre leurs traits à la postérité. Ils font en conséquence peindre leur figure & leur perruque dans de grands tableaux. On les y voit en robe rouge , agenouillés devant le monarque.

On peut contempler dans l'hôtel-de-ville les inutiles portraits de tous ces échevins de Paris en *Badaudois* ; mais on y chercheroit vainement le portrait de l'homme utile qui a imaginé le flottage du bois. J'aimerois néanmoins tout autant connoître son nom & sa figure que celle de Jérôme Bignon.

L'échevinage donne la noblesse : on s'en moque amplement , parce qu'elle est de nouvelle date ; mais elle me paroît préférable à celle que l'on achete comme un meuble. Ces représentans de la cité pourront un jour , dans certaines circonstances que le tems amene , faire entendre , comme autrefois , une voix patriotique : mais un *secrétaire du roi* ne fera jamais bon à rien.

CHAPITRE CXVII.

Avocats.

LUCFEN nous peint quelque part un homme qui va réciter sa cause à un avocat. Celui-ci écoute froidement ; il est d'abord incertain , chancelant , dans un état douteux , inhabile à se décider , à peu près comme *l'âne de l'école*. Vous croyez qu'il ne pourra sortir de cette indifférence où le tient un cas vraiment problématique. Le consultant titre une bourse , alors l'équilibre cesse dans l'entendement du patron ; il conçoit , il s'échauffe , il découvre de nouvelles lumières ; sa volonté est toute entière de votre bord. Il apperçoit une vérité incontestable , pour laquelle il va écrire six mois & s'enrhumer dix fois. Il épouse avec chaleur cette même cause qu'il ne voyoit qu'avec indifférence.

Tel est l'avocat de Paris. L'incertitude des loix l'a rendu pyrrhonien sur l'issue de tous les procès , & il entreprend tous ceux qui se présentent. Celui qui l'aborde le premier , détermine la

serie de ses raisonnemens, & commande à son éloquence.

Une légère teinte de pédantisme, toujours inséparable de la robe, le place entre l'homme de lettres & un professeur de l'université.

En général, tous les corps en France sont en-arriere de leur siecle. Le corps des avocats mérite plus que tout autre ce reproche : ils tiennent à des formules bizarres; & ce corps qui se dit libre, est asservi à une foule de préjugés. Elevez quelques doutes sur l'infailibilité du *droit romain*, & un torrent de paroles sans idées vont étouffer votre timide objection.

Les avocats de Paris sont ennemis nés des gens de lettres; parce que ceux-ci, plus philosophes, remontent aux principes, tendent à simplifier toutes les questions, & que d'ailleurs ils immolent toutes les autorités des vieux livres à l'autorité de la raison.

Comme en général les avocats écrivent fort mal, qu'ils surchargent leur style d'une foule de mots inutiles, dans l'habitude où ils sont de trop parler, & sur-tout de perler à vuide, on les a vu très-jaloux des plumes un peu

distinguées, & ils l'ont fait sentir à M. Linguet.

Je voudrois pouvoir dissimuler qu'ils sont dévorés entr'eux d'une jalousie ardente, & plus forte encore que celle qui anime les gens de lettres. Les écrivains se battent pour la gloire : les avocats se battent pour la gloire & pour la soupe.

Rarement savent-ils imprimer à leur cause cet inrérêt qui détermine l'attention générale ; il leur manque l'éloquence. Il est vrai qu'elle devient inutile dans des causes vulgaires ou obscures : en ce cas, qu'ils se renferment dans le métier de juriconsultes, & qu'ils n'aspirent pas au titre d'orateurs, ainsi qu'ils en ont la prétention secrète, ou plutôt indiscrete.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que tel avocat célèbre, quand on n'a plus besoin de sa jurisprudence.

Les factum d'avocats sont ordinairement des ouvrages remplis d'invectives grossieres : on ne fait plus attention à ces grosses injures, parce qu'on sait que des injures d'avocats ne sont pas des raisons, & ne prouvent rien.

Il ont occasionné toutes les fougues

& tous les malheurs du célèbre Linguet, en le rayant de leur tableau. Ne devoient-ils pas, en faveur de ses talens, l'absoudre, au lieu de l'irriter en lui enlevant son état? Ils ont fait grace à des confreres beaucoup plus coupables; mais l'hypocrite est lâche, & il se sauve, l'homme passionné se livre à son feu, & il se perd. Je regretterai, avec tous les hommes justes & impartiaux, de n'avoir pas entendu plus long-tems la voix du seul orateur que le barreau possédoit; & son exclusion, sa radiation seront une tache éternelle pour l'ordre.

La bigarrure des loix & la variété des coutumes font que l'avocat le plus savant devient un ignare, dès qu'il se trouve en Gascogne ou en Normandie. Il perd à Vernon un procès qu'il auroit gagné à Poissy. Prenez le plus habile pour la consultation & la plaidoierie; eh bien! il sera obligé d'avoir son avocat & son procureur, si on lui intente un procès dans le ressort de la plupart des autres parlemens.

 CHAPITRE CXVIII.
Professeurs de l'Université.

A FORCE d'enseigner des enfans , ces professeurs ou régens tombent dans l'enfance de la littérature. Accoutumés à régenter , ils croient pouvoir régenter tout le monde. Comme ils ne voient du haut de leur chaire que des visages dans l'extase de l'admiration , ils s'habituent aisément à se croire un tact particulier & un goût infallible : ils le disent dans leurs classes , & ont la sottise de le répéter ailleurs. Ils ne peuvent jamais perdre le ton du college : c'est une rouille ineffaçable.

S'ils écrivent en latin , ils n'ont pas le génie de la langue françoise , & conséquemment ils la rabaisent ; mais il vaudroit mieux l'étudier que de la calomnier. Ils affectent pour les ouvrages de nos grands écrivains un mépris superbe ; mais il y a fort à parier qu'ils ne les entendent pas toujours. On ignorerait ce ton pédantesque , s'ils ne s'avisent pas quelquefois de le hasarder dans les

fociétés , & de vouloir juger des hommes dont ils ne feroient pas dignes d'être les difciples.

Les latiniftes , exclus du monde littéraire par leur incapacité , leur pédanterie & leurs fots préjugés , devroient fe borner à la fyntaxe & à la grammaire , leur véritable métier , & fe défendre l'analyfe du génie.

Ils tourmentent toujours leurs écoliers & s'en font haïr ; de forte que ceux-ci n'ont pour eux ni amitié , ni reconnoiffance ; ils ne tardent pas à les méprifer dès qu'ils entrent dans le monde , parce qu'ils découvrent d'eux-mêmes leur infuffifance & leur ineptie.

Le plan des études eft toujours horriblement défectueux ; il fe borne à la connoiffance de quelques mots latins ; de forte qu'il faut , en fortant du college , fe récréer & relire ce qu'on a lu pour en sentir la grace , la force & la fineffe.

Le plus grand nombre a contracté du dégoût pour les fciences & l'étude , par la faute de leurs premiers & fots instituteurs ; & il falloit qu'ils fuflent bien haïffables pour rendre les lettres odieufes à des ames jeunes & fenfibles.

CHAP. CXIX.

C H A P I T R E C X I X .

Petites Ecoles.

O N connoît les abus nombreux de l'éducation scolastique , combien il en coûte pour entendre Virgile & quelques pages de Tite - Live ; mais on peut à toute force se passer de cette langue , au lieu qu'il est absolument nécessaire à chaque individu de savoir lire , écrire & chiffrer.

Eh bien , cette science commune s'achete encore fort cher , & la capitale n'est pas plus avancée à cet égard que le dernier village de Hongrie.

On tourmente l'aimable enfance ; on lui inflige des châtimens journaliers. La foiblesse de cet âge ne devrait-elle pas intéresser en sa faveur ? Pénétrons néanmoins dans l'intérieur de ces petites écoles. On y voit couler des pleurs sur des joues enfantines : on y entend des sanglots & des gémissemens ; comme si la douleur n'étoit pas faite pour des hommes formés , & non pour les enfans. On y voit des pédagogues , dont la vue seule

inspire l'effroi , armés de fouets & de férules , traitant avec inhumanité le premier âge de la vie.

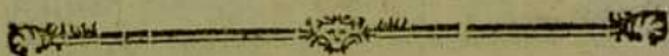
Que fait donc M. le grand-chantre de Notre-Dame , maître de ces petites écoles ? Pourquoi n'est-il pas attentif à réfréner ces barbaries ? Il a soin que le pédagogue soit de la religion catholique , apostolique & romaine ; mais il lui permet d'être brutal , dur , féroce , de battre d'innocentes créatures au nom de la *croix de Jésus* , & pour l'honneur du *catéchisme de Christophe de Beaumont*.



 CHAPITRE CXX.
Juifs.

ILS sont très-nombreux à Paris, & quoiqu'ils n'y aient point de synagogue, ils pratiquent toutes leurs cérémonies antiques ou leurs superstitions à huis clos. La tolérance de l'administration à cet égard ne sauroit aller plus loin. Ils font leur commerce librement : leurs mariages sont valides, & ceux des protestans ne le sont pas. Les enfans des juifs sont légitimes, leurs testamens ont de la force ; & tout protestant, aux yeux de la loi, n'est qu'un bâtard qui n'a ni pere ni mere.

Un juif Allemand, venu de Hollande, propriétaire de la seigneurie de Pequigny, à qui l'on disputoit le droit de nomination aux cures qui dépendent de sa terre, à gagné son procès en plein ; & du milieu de la rue Saint-Martin, cet heureux hébreux, qui ne croit pas en Jesus-Christ, fait des curés & crée des chanoines dans l'église épiscopale d'Amiens.



CHAPITRE CXXI.

Censeurs Royaux.

CE sont les hommes les plus utiles aux pressés étrangères. Ils enrichissent la Hollande, la Suisse, les Pays-Bas, &c. Ils sont si tremblans, si pusillanimes, si pointilleux, qu'ils ne hasardent leur approbation que pour les ouvrages *insignifians*. Et qui pourroit les en blâmer, puisqu'ils répondent personnellement de ce qu'ils ont approuvé ? Ce seroit courir du danger sans gloire, que d'agir autrement.

Comme ils pesent malgré eux sur un joug déjà incommode, le manuscrit s'envole & va trouver un pays de raison & de sage liberté. Une fois imprimé, par une contradiction frappante, on lui ouvre les barrières de la capitale ; & les livres prohibés, après une petite cérémonie, se débitent beaucoup plus promptement & peut-être plus sûrement que ceux qui ont obtenu le *privilege* ; car les formalités, même pour un ouvrage permis, sont sans nombre.

Un *Claude Morel*, docteur de Sorbonne & censeur royal, ayant à approuver une traduction de l'Alcoran, déclara n'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique, ni aux bonnes mœurs.

Il y a quelque différence entre la censure des Romains & celle des pamphlets & brochures, entre *Caton le censeur* & le censeur *Coqueley*.

A quoi servent les censeurs royaux ? A donner quelquefois un petit passeport à la sottise. Arrêtent-ils les ouvrages libres & généreux ? Oh ! il n'est plus au pouvoir des rois d'anéantir l'imprimerie.



 CHAPITRE CXXII.
Long-Champ.

LE mercredi, le jeudi & le vendredi saints, sous l'ancien prétexte d'aller entendre l'office des ténèbres à Long-Champ, petit village à quatre milles de Paris, tout le monde sort de la ville; c'est à qui étalera la plus magnifique voiture, les chevaux les plus fringans, la livrée la plus belle.

Les femmes couvertes de pierreries s'y font voir, car l'existence d'une femme à Paris, consiste sur-tout à être regardée. Les carrosses à la file offrent tous les états allant, reculant, roulant dans les allées seches ou fangeuses du bois de Boulogne.

La courtisane s'y distingue par un plus grand faste; telle a orné ses chevaux de marcaffites. Les princes y font voir les dernières inventions des selliers les plus célèbres, & guident quelquefois eux-mêmes les courriers. Les hommes à cheval & à pied pêle-mêle, confondus, lorgnent toutes

les femmes. Le peuple boit & s'enivre ; l'église est déserte, les cabarets sont pleins ; & c'est ainsi qu'on pleure la passion de Jésus-Christ.

Autrefois on y couroit à cause de la musique. L'archevêque, en l'interdisant, crut rompre la promenade ; il se trompa. Les fideles promeneurs traverserent constamment le bois de Boulogne pour se rendre à la porte de l'église, & ils n'y entrèrent point.

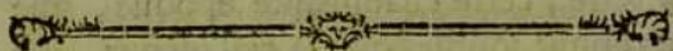
Quand le printems est descendu sur la terre, cette changeante époque, que le zéphyr souffle, que le ciel est pur, que les bois son verts, on diroit que l'on va saluer la nature dans son temple, & la remercier de ne nous avoir pas oubliés.

Les femmes ce jour-là ne font pas la principale figure, les équipages & les chevaux l'emportent sur elles. Les fiacres délabrés servent à rehausser les voitures neuves & élégantes. Les carrosses modernes, mieux coupés, ont avec moins d'ornemens beaucoup plus de beauté que ceux que l'on faisoit autrefois ; & moins lourds en tous sens, ils vont avec plus de rapidité.

L'ouvrier fort ces jours-là, met son

Habit des dimanches , se mêle dans la foule , regarde toutes les jolies femmes ; mais on le reconnoît à ses mains noires & calleuses.

Tandis que les uns se promenant , respirent l'air pur & frais du printems , d'autres vont dans les églises pour y entendre des voix qui , chantant des jérémiades , interrompent l'ennui d'un office long & triste : il finit par un espede de charivari. C'est un beau moment dans les colleges pour les écoliers.



CHAPITRE CXXIII.

Barrieres.

ELLES sont communément de sapin , & rarement de fer ; mais elles pourroient être d'or massif , (a) si ce qu'elles rapportent avoit été employé à les faire de ce métal.

Aux barrieres , un commis en redin-

(1) Il y a soixante barrieres à la tête & aux issues des fauxbourgs , dont vingt-quatre principales , & deux entrées par eau , au moyen de deux *pataches*.

gote , qui gagne cent misérables pistoles par an , l'œil toujours ouvert , ne s'écartant jamais d'un pas , & qui verroit passer une souris , se présente à la portiere de chaque équipage , l'ouvre subitement , & vous dit ; *n'avez-vous rien contre les ordres du roi ?* Il faut toujours répondre *voyez* , & jamais autrement : alors le commis monte , fait l'incommode visite , redescend & ferme la portiere. On le maudit tout haut ou tout bas , il ne s'en embarrasse guere. Quand le commis trouve quelque chose de sujet aux droits , & que vous n'avez pas déclaré , alors il dresse un *procès-verbal* , & *Nicolas Salzard* vous fait payer l'amende , car il représente pour la ferme , & si la ferme est pendable un jour , on ne pourra jamais accrocher à la haute potence qu'un seul individu.

Il n'y a point de voitures exemptes de cette investigation ; on laisse seulement passer celles des princes & des ministres , parce que *Nicolas Salzard* a un peu de respect pour eux. Les grands commis de fiscalité , les fermiers-généraux se sont assujettis eux-mêmes à la visite.

Il se fait tous les jours un nombre

infini de mensonges par les plus honnêtes gens du monde. On se fait un plaisir de tromper la fiscalité, & le complot est général, on s'en applaudit, & l'on s'en vante.

Si votre poche est gonflée, le commis vous la tâte. Tous les paquets sont ouverts. Certains jours de la semaine arrivent les bœufs qui bouchent le passage pendant plus de deux heures ; il faut leur céder le pas ; on a fermé la principale porte ; on en a ouvert une petite qui ne donne passage qu'à l'animal ; le commis compte tout le troupeau, après quoi vous passez, si bon vous semble.

Etes-vous manufacturier, négociant ? votre balot va à la douane. Quand le consommateur attend la marchandise, surviennent des hommes qui vous disent, *défaites tout cela, que je voie, que j'examine, que je pese, que je taxe sur-tout.*

On paie, on entre dans dix bureaux, on donne vingt signatures pour un balot ou pour une valise. Si vous avez des livres avec vous, on vous envoie encore faire un petit tour rue du Foin, à la chambre syndicale, & l'inspecteur de la librairie saura quel est le goût de vos lectures.

Vous avez beau murmurer, vous plaindre, dire, prouver que c'est une folie, une phrénésie; que gêner le commerce, c'est défendre à l'état de s'enrichir: les commis & les forts de la douane ne vous entendent pas. On diroit que tous ces ballots sont confisqués, leur appartiennent, & qu'ils ne vous les rendent que par pure générosité.



CHAPITRE CXXIV.

Nouvel Incendie.

LE 8 Juin 1781, un embrasement subit détruisit en quelques heures la salle de l'opéra, commode & magnifique malgré ses défauts. Une corde de l'avant-scène s'alluma dans un lampion, mit le feu à la toile, la toile embrasa les décorations, & les décorations portèrent l'incendie dans le pour-tour des loges. Tout le théâtre fut consumé. Un seau d'eau auroit arrêté l'incendie dans son origine. La salle ne manquoit pas de pompes ni d'un réservoir spacieux en cas de danger; mais le réservoir étoit à sec. Des débats parmi les administrateurs

avoient fait négliger les précautions les plus indispensables. Quatorze personnes ont été réduites en charbon. L'art des pompiers n'a pu sauver que la façade sur la rue Saint-Honoré.

Il étoit tout à la fois horrible & curieux de voir la flamme large & pyramidale, qui s'élançoit du ceintre, successivement nuancée de toutes les couleurs, effet de la combustion des toiles peintes à l'huile, de la dorure des loges, & de l'inflammation d'esprit-de-vin.

Le 25 Octobre de la même année, une salle d'opéra provisoire, bâtie dans cet intervalle, vaste & solide, s'ouvrit sur le Boulevard, avec tout son spectacle & ses dépendances. Imaginez un hôpital réduit en cendres. Il faudra quatre années au moins pour s'arranger sur les nouveaux plans.

L'opéra, dit-on, ne sauroit souffrir d'interruption. Il emploie à son service un grand nombre de sujets. Les chanteurs, les danseurs, les symphonistes, les décorateurs, les peintres, les tailleurs, les garçons de théâtre : c'est un peuple. Il offre au commerce des débouchés nombreux, par la variété & la richesse des costumes. Il faut des magasins tou-

jours remplis , pour fournir aux étoffes , aux foieries , à la gaze , aux rubans. Ses représentations intéressent tous les arts d'agrément. Cette foule de beaux captifs l'étranger & lui fait verser dans le royaume un argent qu'il eût porté ailleurs.

La fermeture de l'opéra causeroit donc un *vuide* dans la capitale , & ralentiroit le commerce ; de plus , un grand art , inconcevable dans ses effets , est attaché à la fortune de ce spectacle , parce qu'il est le seul qui puisse entretenir les talens du chant & de la danse dans une certaine perfection & leur offrir en même temps une récompense assurée. Point d'opéra ! Ce *jeûne* sera constamment regardé comme une sorte de calamité pour la capitale ; c'est le théâtre qui donne à la fois aux spectateurs un plus grand nombre de sensations : & comment s'en passer ?

Il faut avouer que ce beau monstre commence à recevoir des proportions & à prendre un caractère unique sous la main de l'homme de génie , qui lui a imprimé un intérêt suivi.

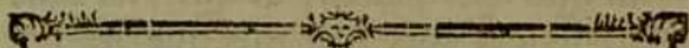
Les salles de spectacles paroissent toutes inévitablement destinées à finir par

les flammes. Rome, Amsterdam, Milan, Saragoffe, Paris en ont renouvelé les tristes exemples. Ils disent assez haut qu'il faut absolument ifoler ces fortes de bâtimens, & dans leur construction ne se fervir de bois qu'autant que la nécessité le rend indispensable.

Un lord Anglois a publié une invention très-simple, dont le procédé est facile & peu dispendieux. C'est un préservatif salutaire, qui garni les cloisons & les plafonds, & qui oppose une barriere sûre à la fatale étincelle. Procédé précieux dans une ville, sur-tout, où tandis que les citoyens dorment, les fours des boulangers recelent des brafiers innombrables, dont l'action peut percer une maçonnerie ordinairement mal cimentée. Quand la voûte creve, la maison est embrasée.

Jetez dans une pompe contenant cinquante à soixante seaux d'eau, huit à dix livres de *salin* ou de *potasse*, & cette eau ainsi imprégnée éteindra merveilleusement les progrès du plus furieux incendie.



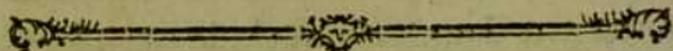


CHAPITRE CXXV.

Prévoyance.

QUAND il arrivoit quelque accident, quelque fracture, un membre disloqué, une luxation, &c. on ne pouvoit transporter les blessés que sur une échelle, une planche, une claie, ce qui ajoutoit infiniment à leurs souffrances; mais on vient d'établir tout récemment, (car on s'occupe sérieusement d'objet patriotiques) on vient, dis-je, d'établir dans tous les corps-de-gardes des *civieres* ou *brancards* garnis d'un matelas; de sorte que le transport dans les hôpitaux ou dans les maisons sera moins douloureux. De même on trouve chez le commissaire de quartier des *bandes*, des *compresses*, de la *charpie*, qui attendent ceux qui, sortant de leurs maisons bien dispos, y rentrent les bras démis & les jambes fracassées; car marcher dans Paris toute une journée pour ses affaires, c'est aller; pour ainsi dire, à l'assaut. Cette prévoyance moderne est très-sage; mais elle prouve que les accidens se multi-

plient plus que jamais, & que l'on aime mieux songer aux palliatifs que de restreindre le luxe infernal des voitures. Ceux qui font les loix vont tous en carrosse.



CHAPITRE CXXVI.

Entremetteurs d'affaires.

ESCROCS plus subtils encore que ceux que j'ai décrits ; habiles prêteurs qui favorisent les prodigalités & les fantaisies d'un jeune homme, & qui spéculent sur la folie & la crédulité.

Le péril est d'autant plus caché, que c'est sous le masque de l'honneur & de la générosité, qu'ils conçoivent & exécutent le projet de dépouiller l'infortuné qu'ils feignent de plaindre & de conseiller. Vautours déguisés, ils avancent par la main d'autrui un désastre dont ils s'affurent de tous les profits : ils affectent des sentimens désintéressés, & hasardent des rémontrances paternelles ; mais ils feroient bien fâchés que le délire cessât ; ils le nourrissent & en provoquent les accès par des offres intéressées & cou-

vertes du voile de la plus étrange dissimulation.

Les biens de la crédule victime sont insensiblement grevés d'engagemens. Le jeune homme , aveuglé sur les manœuvres de l'adroit spoliateur , va jusqu'à le presser sur son sein , & le croit sincère & généreux au moment où celui-ci le trompe & l'abuse.

Les filets sont tendus de toutes parts ; & les goûts de celui dont on convoite l'opulence sont si bien étudiés d'avance , qu'au défaut de sa candeur , sa vanité serviroit à le tromper. On ne parle que de la régie de ses biens , de l'estimation de ses dettes , & on lâche la bride à tous ses desirs ; de sorte qu'au bout de quatre ans il se voit réduit au sixième de son revenu annuel.

Le spoliateur , véritable Prothée , affiche une perfidie compassive , & consommant son hypocrisie , il finit , en joignant les intérêts aux capitaux , par être le possesseur de la plus belle partie des propriétés de celui qu'il appelloit son pupille.

L'instant du réveil est marqué par l'effroi , la surprise , le désespoir , les traits brûlans de la plus juste indigna-

tion : mais c'est en vain , tout est en règle , les loix ne pourront que confirmer l'indigne possession du traître ; les tribunaux seroient pour lui , si la partie lésée les réclamoit. La déroute du jeune homme ruiné ne peut qu'en éclairer un autre sur cette fascination qui conduit tant de victimes au précipice. Le nouveau propriétaire , dans sa voiture , écla bouffe le malheureux déconcerté , qui file à pied le long des maisons.

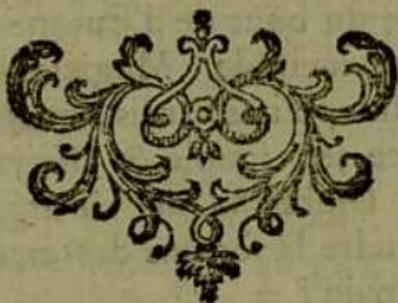
Il n'est pas rare de voir tel homme d'affaires nanti de la plus belle terre de son client , le procureur posséder quatre de ses maisons , l'intendant habiter l'hôtel que son maître occupoit. Et comment ont-ils acquis les biens du dépouillé ? En lui prêtant ses propres capitaux.

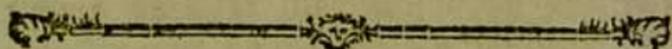
Ces courtiers officieux paroissent rarement ; ils ont des *prête-noms*. Il font naître des momens de détresse , & ils en profitent. Une usure cachée & homicide reproduit à des conditions onéreuses les especes dont on occasionne la rareté. Cet essaim engloutit les plus grandes fortunes ;

Et l'Avare Achéron ne lâche point sa proie.

Tel autre *entremetteur* , sans avoir un

fol, achete une terre dont il paie une petite somme qu'il a empruntée. Il devient réellement propriétaire, jusqu'à ce qu'on le dépouille. Il faut quatre ou cinq années pour en venir à bout. Pendant ce tems il jouit, fait des coupes de bois, dit, *mes vassaux*, & ce n'est qu'après un long combat qu'il restitue *la seigneurie*. Il n'a rien payé; il a vécu sur le fonds d'autrui, & les payfans l'ont appelé *monseigneur*. Ces hommes-là savent très-bien promener leurs adversaires dans l'obscur labyrinthe de nos loix.





CHAPITRE CXXVII.

Banquiers.

LES viremens & reviremens, les déplacements, les emprunts multipliés, la manutention de la banque, ont remplacé depuis plus d'un demi-siècle les projets d'une législation sage, raisonnée & circonspecte. On n'a plus besoin que de calculateurs : l'administration devient un agiotage perpétuel. Les banquiers sont les dominateurs de la France ; ils font venir & disparaître l'argent ; ils l'appellent du bout de l'Europe, & puis le rendent invisible. Magiciens dangereux, cosmopolites hardis, quelle sera la suite de ce jeu souple & effrayant, qui rend l'or semblable au vif-argent, & peut dissoudre la fortune des états en un tour de main ?

C'est un remède aussi incompréhensible que le mal : cependant la circulation rapide donne du moins une apparence de vie : & c'est toujours beaucoup, si cette illusion se prolonge : mais elle nous semble toucher bientôt à son terme.

Ily a des *billets noirs*, papier monnoie, qui nous annoncent un systême à peu près semblable à celui de Law : s'il doit venir, qu'il vienne le plutôt possible ; pourquoi attendre à la dernière extrémité ? Il auroit peut-être fallu commencer par là, & se modeler sur la banque de Londres. Mais ce n'est pas la richesse du peuple que l'on cherche, c'est celle du monarque ; il englobe tout & représente tout.

C'est à l'aide des banquiers, & par leur intervention, que se font ces emprunts & ces aliénations des revenus publics. Ces facilités ruineuses donnent lieu à des entreprises excessivement coûteuses, & qui, bien considérées, ne sont que des sacrifices du présent pour un avenir incertain. On a pompé l'argent jusque dans les tuyaux capillaires ; mais il n'est pas bon que les tuyaux capillaires soient desséchés. Quoi, faire remonter incessamment l'argent vers le trône ! Les particuliers n'en n'ont-ils plus besoin pour alimenter le commerce, l'industrie & les arts ? Pourquoi toute la masse d'especes monnoyées dans une seule main ?

La politique qui, au lieu d'être jour-

naliere , se jette dans un tems qui n'existe pas encore , est une politique fautive , parce qu'il est impossible au génie le plus profond de calculer les événemens futurs ; parce que le champ des révolutions étrangères est imminente ; parce que la guerre est un mal présent & affreux , tandis que le bien qui en peut résulter est évidemment éloigné & incertain.

Ce n'est pas que la dette nationale doive effrayer l'œil de l'homme d'état : car l'emprunt , en lui-même , n'est point un mal. Mais c'est l'application de ces fonds précieux à une guerre absorbante , comme l'élément qui la porte , ou à des édifices d'une pompe stérile , ou à des efforts superflus , &c. qui fait le mal , & un mal irréparable.

Aspirer des sommes effrayantes , pour les jeter ensuite dans l'Océan ! Quel est donc ce nouveau calcul , & pourquoi des moyens ingénieux , vastes & habiles sont-ils séparés du but ou de l'emploi par un abyme où l'on ne découvre rien ? Sans une communication intime & éclairée entre les moyens & l'emploi , les succès même peuvent devenir semblables à des pertes , &c. &c. &c.

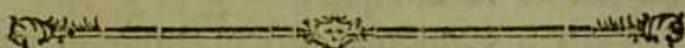
Mais les cures palliatives sont peut-être

les seules qui conviennent à un état infecté de vices anciens, & peu propre à recevoir une entière guérison. Les maux précédens interdisent des plans sages, sur-tout lorsque la nation se prête au délire. C'est un axiome reçu, que *la victoire est à celui qui aura le dernier écu*; mais cet axiome est une sottise. Comment, après ce beau prononcé, renoncer au jeu de la banque ?

Sully, économe sévère, embrassant l'avenir comme le présent, ne faisoit point de cas de ces banques de crédit. Il regardoit le besoin d'emprunter comme un besoin dangereux, & l'opulence qui en résultoit comme factice. Il auroit l'air aujourd'hui d'un vrai pédagogue, & le fauxbourg Saint-Honoré le siffleroit en chorus. Les Villeroy & les Jeannin, qui lui succéderent, brouillèrent tout son travail. Ils furent des hommes de finance, & prouverent que les hommes de ce nom ne sont pas des hommes d'état.

On ne veut donner à ces réflexions rien d'amer ni de satirique : c'est au tems à prouver si la banque seroit devenue par hasard la sauve-garde de l'état & le principe réel de ses forces. En fait d'administration, les moyens les plus

décriés par les simples spéculateurs peuvent , à l'appui des circonstances & de la pente générale , devenir les meilleurs. Nous embrassons le doute ; car il seroit téméraire aujourd'hui d'affirmer pour ou contre. Les banquiers tiennent le gouvernail ; laissons-leur faire la manœuvre , puisqu'elle est déjà fort avancée ; & puissent-ils nous conduire à bon port !



CHAPITRE CXXVIII.

Banqueroutes.

ELLES sont si fréquentes qu'on ne s'en fait plus un crime. La cause de ce désordre vient de ce que les marchands ont perdu l'ancienne simplicité de leur état. Ils ont connu le luxe , le faste ; ils ont pris un tout autre extérieur que celui que leur profession leur imposoit. Le marchand est devenu frivole , vain , léger ; il a voulu représenter , & la mauvaise foi n'a pas tardé à germer dans son cœur.

Les anciens marchands savoient que tous les capitaux qui ne sont pas dans le commerce , sont nuls pour les commerçans.

merçans. Ils disoient qu'en fait de commerce ; *un sol épargné est un sol regagné.*

Les faillites ne sont plus qu'un jeu , & on les multiplie pour s'enrichir. On ne parvient plus à la fortune par les voies longues & pénibles de la probité ; mais avec deux ou trois bilans on se met à son aise. Une faillite d'un million donne un produit net de deux cens cinquante mille livres : c'est la regle.

Qu'arrive-t-il ? La confiance , qui est l'ame du commerce , n'existe plus. Tous ces dérangemens réitérés ont mis chacun sur ses gardes , & les difficultés se rencontrent où il n'y en avoit pas il y a cent ans.

Quand la faillite est ouverte, il y a des hommes qu'on appelle *médecins des fortunes délabrées*, & qui dirigent vos affaires sans que vous vous en mêliez. Les créanciers vont, viennent, sont obligés de paroître, de signer, de lever la main, de faire reconnoître leurs billets. Le débiteur est tranquille & ne sort pas de sa maison.

Il faut distinguer les faillites des banqueroutes. Celles-ci sont presque toujours frauduleuses ; les premières peuvent naître du malheur des circonstan-

ces, d'une fausse spéculation, de trop d'ardeur, & méritent plus d'indulgence.

Si le marchand déclaroit le premier vuide qu'il trouve d'abord dans ses affaires, il agiroit loyalement; mais il ne se dévoile que lorsqu'il est tombé dans le précipice. Il y a entraîné plusieurs autres; c'est ainsi qu'une légère fraude nécessite une fraude plus grande.

Il nous manque des loix claires & précises sur les faillites & banqueroutes. Le plus hardi frippon en détail se montre un frippon en gros avec une intrépidité triomphante. L'infortuné, qui n'a point médité sa marche, succombe sous les frais de la procédure. On n'écrase que les petits débiteurs.

Le législateur vivifieroit plusieurs branches de commerce, en établissant des loix qui ne laissassent aucune échappatoire à la fraude, & qui punit le manque d'équité.

Il ne faudroit pas des peines afflictives, parce que les loix extrêmes ne sont jamais mises à exécution; mais il faudroit déployer une sévérité qui ne laissât au banqueroutier aucune ressource,

CHAPITRE CXXIX.

Oisifs.

QUE fait monsieur un tel ? — Il vit de son bien , c'est un rentier : on lui écrit de la province , *intéressé dans les affaires du roi* ; c'est-à-dire , qu'il est intéressé à ce que le trésor royal soit dans l'aisance. Il ne lit des papiers publics , que *les paiemens de l'hôtel-de-ville de Paris* , & pour savoir à quelle lettre (1) en est le payeur. Il voudroit s'appeller *Aaron* , ou du moins *Abraham* ; voilà tout son chagrin. Il va au spectacle sans s'embarasser de ce qu'on y donne. Il a doublé son fils d'un gouverneur , & il n'y songe plus. Il ne faut pas avoir grand génie pour vivre ainsi de son bien ; & cependant un gros rentier passe pour ce qu'il veut être. Il est doublement fujet ; car dans toutes les circonstances possibles , il votera toujours pour son royal créancier.

(1) On paie les rentiers par ordre alphabétique.

Si cet oisif avoit vécu à Athenes, il auroit méprisé Socrate ; ôtez-lui néanmoins son habit , ses gens , ses gros diamans , son carrosse , que restera-t-il ? Otez à Socrate sa robe ; il n'y perdra pas grand'chose , c'est toujours Socrate.

Ces parvenus , qui n'ont eu d'autre science que d'arracher beaucoup d'argent , emploient le ciseau du statuaire & le pinceau du peintre à faire passer leurs traits à l'avenir ; & l'art se profite.

La dérision ne les touche plus : le moteur universel & puissant , l'or , les absout : cette estime fatale des richesses corrompt les idées les plus saines ; & ne disent-ils pas d'après Boileau :

J'ai cent mille vertus en louis bien comptés !



 CHAPITRE CXXX.

Petite Question.

LES Parisiens , après avoir commencé par donner leur argent avec pleine confiance , ont fini par examiner cette question : La dette contractée par le souverain est - elle ou n'est - elle pas la dette de la nation ? Le monarque en France n'en est - il pas moins le représentant que le parlement en Angleterre ?

Ceux qui envisagent comme personnelles les dettes que contracte le souverain d'une monarchie , disent qu'il n'a consulté personne , qu'il a pu pousser l'emprunt outre mesure , qu'on n'en a pas suivi l'emploi , & que son successeur , pour *régénérer les choses* , a le droit d'en affranchir l'état , comme d'un poids accablant.

Ce sont là , si je ne me trompe , des sophismes. L'emprunt a été public ; l'application des fonds a servi à l'entretien des armées , des vaisseaux , des fortifications , aux guerres de l'état , aux

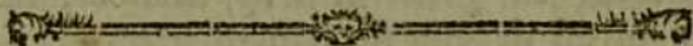
besoins de l'état , aux négociations de l'état , à la splendeur du trône , qui , dans certaines circonstances , devient celle de la nation ; enfin aux édifices généreux , qui seront utiles aux générations futures.

La nation répond de la dette , puisque l'emprunt lui a été utile ; puisque cet emprunt l'a sauvée , dans le tems , d'un inévitable impôt. Elle ne sauroit dire validement aux prêteurs , vous n'avez donné votre argent qu'à un seul homme , ce contrat ne regarde que lui : ce qui est faux dans le fait , absurde dans les conséquences , ce qui seroit évidemment injuste & illégitime.

La nation est réellement engagée à payer les dettes contractées sous ses yeux ; & pour ses intérêts pressans. Elle a vu passer l'édit sans réclamation ; c'est un aveu qui , pour être tacite , n'en a pas moins de force. Ainsi la classe des riches doit fournir éternellement aux quittances des rentiers qui ont prêté encore plus à l'état florissant , à la richesse nationale , qu'au souverain qui passe. On ne peut faire manquer un roi à ses engagements : il a traité avec ses sujets , il est lié par ses promesses : son successeur

l'est comme lui ; & le serment des rois ; ces êtres qui ont tant besoin du respect des hommes , ne doit-il pas être le plus inviolable de tous ? Tel est mon petit avis , & je ne suis pas rentier.

Il est bon d'appliquer les préceptes inébranlables de la morale à la constitution versatile des états : ceux - ci y gagneront toujours. J'aurai bien l'air d'un rêveur ; car on dit que les états n'ont point de morale : je répondrai hardiment , *tant pis pour eux.*



CHAPITRE CXXXI.

Orgues.

LES orgues doivent plutôt exciter la dévotion qu'une joie profane ; ce n'est pas moi qui le dis , c'est le concile de Cologne 1536. Les orgues ne joueront que des airs pieux ; c'est encore du concile d'Ausbourg 1548. Durant l'élevation de l'hostie & du calice , & jusqu'à l'agnus Dei , les orgues ne doivent point jouer : cela me fâche un peu ; mais voyez le concile provincial de Treves 1549.

Tout a changé au jour que j'écris.

On joue , durant l'élevation de l'hostie & du calice , des arriettes & des sarabandes ; & au *T. Deum* & aux vêpres , des chasses , des menuets , des romances , des rigandons. Où est donc cet admirable Daquin qui m'a ravi tant de fois ! Il est mort en 1772 , & l'orgue avec lui. Son ombre semble pourtant voltiger quelquefois sur la tête de Couperin.

L'abus presque général de n'avoir que des passages sous les doigts , & cela par défaut de génie & d'application , cet abus est devenu si criant que les chansons ont prévalu sur l'orgue , de manière qu'il n'a plus rien de cette majesté convenable à un temple. Les noëls même , que Daquin varioit parfaitement , on les défigure à présent au point que ce ne sont plus que des *Ponts-Neufs* grossiers ; on n'y reconnoît seulement pas le chant.

L'orgue est le roi des instrumens ; il les contient tous. Cliquot , le seul excellent facteur qui existe , a beaucoup perfectionné cette étonnante machine. La réception de son orgue de Saint-Sulpice , faite cette année 1781 , nous rappelle ce qui s'est passé à la Sainte-

Chapelle de Paris en pareille occasion. Daquin fut arbitre; ce musicien âgé de soixante & quinze ans fit des miracles; tous les auditeurs criaient, *son génie est plus fort que jamais, & il a ses doigts de vingt ans.* C'étoit le cygne mélodieux qui chantoit si bien avant de mourir: Daquin fut au tombeau trois mois après.

Nous connoissons trois traits de la vie de ce grand artiste, qui paroissent fort extraordinaires & qui n'en sont pas moins vrais. Musicien né, il composa à huit ans un motet à grand chœur & symphonie. On fut obligé de le mettre sur une table pour en battre la mesure. Il y avoit foule; & l'exécution finie, on pensa étouffer de caresses un enfant si rare.

A la messe de minuit de Noël, Daquin imita si parfaitement sur l'orgue le chant du rossignol, sans que le couplet dans lequel il le faisoit entrer parût gêné en rien de cette addition, que l'extrême surprise fut universelle. Le trésorier de la paroisse envoya le Suisse & les bedeaux à la découverte dans les voûtes & sur le faite de l'église: point de rossignol; c'étoit Daquin qui l'étoit.

Lorsqu'on rétablit l'orgue de Saint-Paul, le facteur ne laissa que le *positif*, c'est-à-dire un très-petit orgue pour toucher l'office. Il n'y avoit plus de *trompettes* ni de *pédales*, un seul clavier restoit; la carcasse du grand orgue étoit absolument vuide. Cependant Daquin toucha son *Te Deum* la veille de S. Pierre, & les auditeurs furent encore plus nombreux, par rapport à la rareté du fait. On ne s'aperçut point que tant de jeux manquaient. Les accompagnemens paroissoient y être, & l'on entendit ronfler la *pédale de flûte*, quoiqu'elle n'existât plus. Grand bruit entre les facteurs qui étoient présens. — Mais vous avez laissé la pédale, disoit-on à Cliquot. — Non, je vous jure. — Mais cela est impossible. — Puis un gros pari. Le *Te Deum* fini, on monte à l'orgue, on examine, on cherche, on ne trouve rien que l'homme singulier, qui venoit de tromper si victorieusement ceux même qui fabriquent l'instrument.

L'orgue une fois réparé & augmenté de *bombardes*, on annonce dans les papiers publics la fête de Saint-Paul : nous y étions ; prodigieuse affluence ! Il faut ici du détail ; tout étoit plein à ne

pouvoir se remuer : chœur, nef, bas-côtés, chapelles latérales, chapelles éloignées, les deux sacristies, les galeries d'en-haut, l'escalier de l'orgue, les passages, le devant du portail. Les carrosses tenoient toute la rue Saint-Antoine jusqu'aux Célestins. Ce fut ce jour-là que Daquin, plus sublime que jamais, tonna dans le *Judex crederis*, qui porta dans les cœurs des impressions si vives & si profondes, que tout le monde pâlit & frissonna.

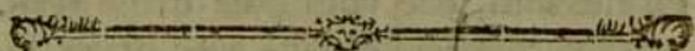
M. Dauvergne, actuellement à la tête de l'opéra, fut si vivement frappé, qu'il sortit des premiers, & courut vite confier au papier les traits sublimes qu'il venoit d'entendre. Il les a tous placés dans son beau *Te Deum* à grand chœur.

Il y eu des organistes ; mais Daquin est Daquin. Nous rendons cet hommage à ce célèbre artiste, pour mieux encourager ses successeurs. Il a laissé un fils qui cultive les lettres honorablement.

L'orgue, a dit Gresset, *attire l'impie étonné dans nos temples*. L'archevêque de Paris a défendu les *Te Deum* du soir & les *messes de minuit* en musique, dans

deux églises de Paris , Saint - Roch & l'abbaye Saint-Germain , à cause de la multitude qui venoit pour entendre l'organiste , & qui ne conservoit pas le respect dû à la sainteté du lieu. Il est bien inconcevable que des catholiques se portent à des profanations aussi scandaleuses , tandis que les *réformés* sont si respectueux dans leurs églises. Les premiers cependant admettent encore plus positivement que les seconds la présence réelle de la Divinité ; mais les fêtes nocturnes sont toujours un peu licencieuses , c'est l'effet des ténèbres. Il se passera toujours bien moins de désordres en plein jour.





CHAPITRE CXXXII.

Quêteuses.

LE sévère pasteur d'une église use souvent d'une ingénieuse piété pour mieux exciter la générosité des fideles. Il a prêché le matin contre la parure, il a appelé *scandale effroyable* tous les ornemens légers qui ajoutent à la beauté. Le soir, il attend d'une aimable quêteuse qu'il a invitée, de sa taille élégante & de son joli minois, la récolte d'aumônes plus abondantes.

Elle est parée; son sein est découvert, un gros bouquet l'accompagne sans le cacher; elle est à la porte d'une église ou d'une prison, sollicitant avec un gracieux sourire la compassion de chaque personne qui entre; elle fait une douce violence aux rebelles; elle les arrête; un son de voix intéressant; de belles dents, & l'éloquence irrésistible d'un bras nu & de deux beaux yeux supplians..... Que ne prodigue-t-on pas en faveur des pauvres!

A chaque offrande, quelque mince

qu'elle soit , elle vous paie d'une révérence particulière & faite avec grace. La beauté vous salue , sa bouche vous remercie , & votre charité est récompensée avant même que le ciel vous en tienne compte.

Bientôt elle traverse la nef , précédée d'un Suisse qui fait résonner la hallesbarde. Plus la nef est remplie , plus son zèle augmente. Le plus joli homme de sa connoissance lui donne la main ; elle se penche charitablement à droite & à gauche , & étend un bras d'albatre pour atteindre à la main lente & paresseuse qui voudroit retenir l'aumône.

L'avare s'attendrit ; l'œil des assistans se détourne de l'autel pour dévorer ses charmes ; quand elle présente sa bourse ouverte , elle semble quêter des cœurs. Le plus insensible met encore quelque chose dans sa bourse ; le prêtre qui la suit , semble jouir de son triomphe : on ne lui laisse que la place qu'il faut ; car la foule empressée des fideles la presse & l'environne. Embellie par ces saintes fatigues , en butte à tous les regards , si elle a remarqué qu'on louoit sa taille avantageuse & bien prise , si elle a eu un moment de vanité , l'église lui par-

donnera sans doute ce petit mouvement d'orgueil, sur-tout lorsque, rentrant au presbytere, elle aura étalé une bourse bien pleine & que ses charmes ont conquise.

La collation commence ; elle est servie par les amis du curé ; elle reçoit les félicitations des grosses perruques de la fabrique. Un cortège de prêtres & de clercs tonsurés vient à la file & aventurent la galanterie ; le maître des convois a déridé son front ténébreux, & tourne gauchement un madrigal, mais il veut plaire ; le vin coule, les gâteaux sucrés se mangent, & l'on se permet enfin quelques paroles un peu mondaines, en comptant l'argent des charitables mondains.



CHAPITRE CXXXIII.

Pain béni.

Tous les habitans de Paris son obligés de rendre dans leurs paroisses, chacun à son tour, le pain béni. Les protestans n'en sont pas dispensés, parce que les curés soutiennent que c'est une maxime reçue en France, que tout François est censé catholique.

Chacun doit le rendre en personne; mais on se dit malade, & l'on envoie son domestique ou sa femme-de-chambre porter l'oblation, tenir le cierge & baiser le patene.

Le bourgeois charge la femme du pâtissier de toutes les cérémonies & de toutes les promenades à faire dans l'église. Telle depuis vingt-cinq ans ne fait pas d'autre métier fêtes & dimanches, elle offre incessamment le gâteau qu'elle a pétri & mis au four la veille.

C'est un spectacle de vanité pour la petite bourgeoisie, & un objet d'intérêt pour la fabrique. Outre le gâteau, il faut donner quelques piéces d'argent;

c'est un impôt annuel de douze à dix-huit livres pour le plus pauvre. La fabrique accole plusieurs paroissiens peu aisés, pour exécuter ensemble cette coûteuse cérémonie ; mais les paroissiens riches sont réservés pour les fêtes solennelles.

Alors ils mettent une sorte d'ostentation à se montrer généreux & magnifiques. Ils posent leurs armes sur de gros pains bénis, ils étalent leurs cordons fastueux devant les chantres & les acolytes. La large piece frappe le bassin d'argent & retentit à l'oreille des spectateurs émerveillés. Le curé & les marguilliers s'inclinent, les Suisses en gants blancs les précèdent, des flambeaux de cire éclairent la pompe du spectacle. Ils ont dépensé cinquante louis pour ces pieuses futilités.

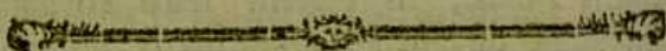
Qu'en résulte-t-il ? Les bedeaux, distributeurs discrets de ces fragmens consacrés, auront de quoi tremper leurs sopes pendant huit jours, & pourront manger leurs potages au pain béni.

Si un particulier obstiné se refusoit à cette oblation, il y seroit contraint par un grave arrêt du parlement.

Il y a eu à ce sujet plusieurs procès

facétieux. Un poète a tourné en ridicule les marguilliers & la fabrique ; mais nonobstant cela , la fabrique & les marguilliers font exactement rendre le pain béni au plus déterminé rieur , bon gré , malgré.

Sur une grande paroisse , votre tour vient plus rarement ; mais sur une petite , l'étroite circonférence vous condamne plus souvent aux frais de l'offrande.



CHAPITRE CXXXIV.

Catéchisme.

JE ne fais si les sages-femmes de Paris moulent & pétrissent toujours la tête molle & délicate des enfans qui viennent au monde ; si le doigt de ces matrones inhumaines , par ces pressions barbares & réitérées , détruit encore l'organisation primitive de la nature & le siege de l'entendement ; enfin , si pour imprimer une forme ronde à une tête humaine , ces femmes ignorantes la modifient éternellement pour l'imbécilité ou l'idiotisme : mais je fais bien que l'inintelligible catéchisme de Paris est

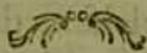
toujours le premier livre qu'on fait apprendre par cœur aux enfans. Ils se remplissent la mémoire de ces mots sans idée, & se forment à parler le reste de leurs jours sans avoir la conscience de ce qu'ils disent.

Des catéchismes ! Mais point de traité élémentaire de morale, qui explique & prouve les devoirs de l'homme & du citoyen : rien sur les principes du droit naturel à la portée de l'adolescent : aucun livre, enfin, clair, méthodique, applicable aux écoles, écrit d'un style simple, afin qu'il puisse être lu & retenu dans le cours de l'éducation domestique.

C'est un clerc qui fait lui-même le catéchisme d'un côté aux garçons, & de l'autre aux filles, & qui n'y comprend rien lui-même, ainsi que ses jeunes auditeurs. Comment abuse-t-on à ce point de la première aurore de l'intelligence humaine ? N'est-ce pas la condamner à ne plus voir tous les objets que dans une ombre impénétrable & mystérieuse.

Il est assez plaisant de voir un jeune clerc *jaisaut le catéchisme* à des filles de quinze à dix-sept ans, qui viennent de faire leur première communion. Il est

seul au milieu de cinquante jeunes beautés dont les regards l'assiègent ; il paroît niais & embarrassé ; voyez-le qui rougit plus d'une fois devant celle qu'il catéchise ; elles jouissent un peu malignement de son embarras. Les filles répondent avec plus de hardiesse qu'il n'interroge : on diroit qu'il apperçoit le ridicule de la théologie dans ces bouches de roses ; qu'il devine bien que d'autres mystères vont bientôt les occuper. Pour elles , comme au-dessus de toutes ces arides questions , elles prononcent d'une manière aisée , gracieuse & même folâtre , l'arrêt des dogmes les plus terribles & les plus effrayans. Les mots de *purgatoire* , d'*enfer* & d'*éternité* perdent leur accent sévère : il n'y a plus de physionomie de *démon* sur les levres de ces *anges* ; & malgré les menaces redoutables du *catéchiste* , elles semblent mieux instruites , promettre & annoncer par-tout grace & paradis.



CHAPITRE CXXXV.

Médecins.

SI Moliere revenoit au monde , il ne reconnoîtroit plus un seul de ses médecins. Où sont-ils les Guenaud , montés sur une mule ? Où sont MM. Purgon & Diafoirus ? Au lieu d'un homme grave , au front sévère & pâle , ayant une marche méthodique , pesant ses paroles & grondant quand on n'a point observé ses ordonnances , il appercevroit un agréable , parlant de toute autre chose que de la médecine , souriant , étendant une main blanche , jetant une dentelle avec symmétrie , parlant par failles , & jaloux d'étaler au doigt un gros brillant.

S'il tâte le pouls , c'est avec une grace particuliere ; il trouve par-tout la santé ; il ne voit jamais de danger. Au lit d'un moribond , il a l'air de l'espérance ; il distribue des paroles consolantes , part , plaisante encore sur l'escalier ; & dans la nuit même , la mort emporte son malade.

Quand un médecin tue dix mercenaires par ignorance ou par indifférence, il ne s'en afflige pas ; mais si un homme en place meurt entre ses mains, il en devient inconsolable, & pendant quinze jours il a l'air de demander grace à tous ceux qu'il rencontre.

Passer-moi l'émetique, je vous passerai le séné, a dit le bon Molière. Telle est encore de nos jours la politique des membres de la faculté.

Un certain nombre de médecins se sont partagé, pour ainsi dire, les malades de la capitale. Quand l'un d'eux a commis une faute grave dans le traitement, comme son confrère tombera dans le même cas, la faute homicide est passée sous silence, palliée, justifiée même ; aucun n'ose contredire les ordonnances du confrère, & le malade meurt au milieu de dix médecins, qui voient très-bien ce qu'il faudroit faire pour le sauver, mais qui, *par esprit de corps*, laissent le premier appelé achever dans toutes les règles son méthodique assassinat.

Les complices discrets retrouvent, en tems & lieu, la même condescendance ; ils donnent pour excuse l'incertitude de l'art, la manière aveugle dont

le plus habile procede ; mais pourquoi , avec ces notions , se renferment-ils opiniâtrément dans une routine meurtriere , dont ils ne veulent pas sortir ? Pourquoi s'opposent-ils avec fureur à tout ce qui simplifie l'art ? Pourquoi enivrés de leur doctrine homicide , ne changent-ils point leur ancienne & détestable pratique , lorsque leur propre expérience leur en a démontré l'insuffisance & le danger ?

C'est qu'ils veulent traiter la médecine d'une maniere tout-à-la-fois obscure & lucrative , faire des visites nombreuses , ne rendre compte de rien , ne point communiquer avec tout *profane* , & s'envelopper dans leurs theses barbares , ouvrage des siecles les plus opposés à la saine physique.

La séparation qu'ils ont établie entre celui qui écrit l'ordonnance , & celui qui compose le remede , est déjà un préjugé bien défavorable pour la guérison ; ils se refusent de même à l'analyse chimique des médicamens ; & n'ayant aucune idée nette sur l'étrange composition & décomposition de toutes ces drogues , ils n'en mettent pas moins en usage ces poisons terribles , qui sortent de la boutique des apothi-

caires : de sorte que le malade a deux fléaux à combattre , l'ordonnateur audacieux , & le manipulateur infidele.

La médecine est donc , de nos jours , un charlatanisme hardi & accrédité , dont ceux qui l'exercent , sentent le vuide , l'incertitude & la confusion ; mais qu'ils n'abandonnent pas pour cela , parce que ce charlatanisme produit de l'argent.

La faculté de médecine traîne encore dans notre siecle les préjugés & les erreurs des siecles les plus barbares. Tandis que la physique a fait des progrès qui ne lui sont pas dus , elle semble se complaire dans les ténèbres épaisses de ses vieilles formules , & craindre les traits de lumière qui décomposeroient tout-à-coup ce fantôme qui en impose à la crédulité humaine.

Les médecins , grace à Moliere & à d'autres écrivains , ennemis de ces imposteurs fourrés , ont reçu tant de sarcasmes , qu'ils ont enfin renoncé à la coutume de saigner un pauvre homme vingt-cinq fois , comme ils faisoient encore il y a trente ans. A force de les ridiculiser sur leurs autres pratiques meurtrieres , on les obligera peut-être à suivre la méthode d'Hypocrate , qui ne prescrivait presque qu'aucun

qu'aucun remede , mais étudioit la nature , & ne lui ôtoit rien de ses ressources.

Combien les médecins ne doivent-ils pas aux empiriques ! Tandis qu'ils se consument en systêmes , ceux-ci , par la tradition & l'expérience , ont des remedes qui , en guérissant , déconcertent la vaine érudition des facultés.

Ils ont lâché le pied devant le défi solennel que leur a porté le docteur Mesmer. Après ce refus , ils auront du moins la pudeur de garder le silence sur les opérations inconnues de leur adversaire , & d'attendre du tems ce qu'il doit prononcer à cet égard. Mais , quelle que soit l'issue , ils auront toujours à se reprocher de n'avoir pas été au-devant d'une découverte utile , ou de n'avoir pas démontré l'erreur , lorsque le cri général les y invitoit , & lorsque leurs invectives , leur emportement & leur fureur contre l'auteur de la découverte exigeoient une sorte de justification publique.

Ils ont mieux aimé persécuter un de leurs confreres , qui leur disoit modestement , *j'ai vu ; examinons ; nous ne savons rien ; point de précipitation ; rappelons-nous l'histoire de toutes les découvertes , &c.*

Il y a à parier dix contre un , que le confrere a raison contre la faculté , & que le magnétisme animal a vraiment quelque chose d'extraordinaire & de merveilleux. Je suis porté à le croire , par tout ce qui est parvenu à ma connoissance. Si je suis plus instruit , j'en parlerai encore avec plus d'assurance , soit dans cet ouvrage , soit ailleurs ; car je me suis voué à la défense de la vérité , autant qu'il est en moi de l'appercevoir & de militer pour elle.

On s'est expliqué , dira-t-on , un peu vivement contre les médecins ; mais ils s'attaquent à nos santés & à nos vies. Quoi de plus funeste ?



CHAPITRE CXXXVI.

Société royale de médecine.

LA faculté de médecine , digne sœur ou digne fille de l'université de Paris , réunie en corps depuis tant de siècles , n'avoit rien fait & ne vouloit rien tenter pour la perfection de l'art. Elle ne traitoit jamais des maladies régnantes , ne publioit aucune observation , ne lioit aucune correspondance avec les médecins de l'Europe , & dédaignoit tout ce qui étoit & tout ce qui se passoit hors de son sein. Enveloppés stupidement dans leurs antiques usages , livrés à un égoïsme fatal , ses membres ne songeoient qu'à tirer de l'argent des malades pour rouler équipage , & se refusoient à un régime plus utile à l'humanité , lorsqu'il plut au roi régnant d'établir une *société royale de médecine* , qui embrasseroit toutes les connoissances analogues à ce grand art. Cet établissement est de la plus haute sagesse ; & quand il ne feroit que jeter un germe d'émulation entre deux

corps divisés , il seroit encore infiniment utile.

La collection des mémoires & dissertations de cette société , qui ne vient que de naître , est déjà précieuse ; & tous les médecins de l'Europe concourront avec joie à former un dépôt qui ne choquera que la paresse , l'orgueil hautain & l'ignorance des médecins de la capitale.

Rien n'est si dangereux & si méchant qu'un mauvais médecin. Quand ils sont en foule , jugez de leurs clameurs ! Mais il est tems que l'insuffisance de cette vieille faculté , ainsi que son formulaire homicide , soit mis dans tout son jour.

La médecine est l'art le moins avancé , & conséquemment celui qui mérite le plus d'être régénéré. Il est bien étonnant qu'un homme de génie , pareil à Hypocrate , ne se soit pas encore offert depuis ce grand homme , pour pénétrer cet art de la lumière qui lui manque. Le comble de l'extravagance n'est-il pas d'avoir mis l'ordonnance dans une main & le remède dans une autre ? Ce procédé n'annonce-t-il pas une marche aveugle , & cette séparation n'est-elle pas sujette aux plus terribles inconvéniens ?

Les miracles modernes de la chymie ;

qui marche de découvertes en découvertes , ne doivent-ils pas arrêter le médecin qui ordonne une potion composée de sept à huit sortes d'ingrédiens ? S'il n'est pas le plus insensible & tout-à-la-fois le plus audacieux des hommes , ne doit-il pas connoître , avant tout , les élémens chymiques du remede qu'il administre ? Quoi , parce que la terre ensevelit ses fautes , il se croira quitte envers la société & envers sa conscience ! Faisant le meilleur , le plus lucratif & le plus commode de tous les métiers , les médecins ont décidé , & pour cause , que qui ne portoit pas l'habit fourré , la robe scolastique , seroit inhabile à faire aucune découverte , & qu'on la lui contesteroit *per fas & nefas*. Ainsi ils immolent l'humanité entière aux vils intérêts de leurs honoraires ; & comme les morts n'ont jamais intenté procès aux médecins , non plus que les héritiers , ils continuent à tracer leur aveugle ordonnance , & à distribuer les vieux poisons de la pharmacie.

Quand viendra l'homme généreux & éclairé , qui renversera les temples du vieil Esculape , qui brisera la lancette dangereuse du chirurgien , qui fermera

la boutique des apothicaires , qui détruira cette médecine conjecturale , escortée de drogues , de jeûnes , de diètes ? Quel ami des hommes annoncera enfin une nouvelle médecine , puisque l'ancienne tue & dépeuple ?

Le refrain des médecins est de crier *au charlatan* , à *l'empirique* , dès qu'on n'est pas de leur corps ; mais la thériaque , l'émétique , le quinquina , la plupart des spécifiques & l'inoculation doivent leur origine à l'empirisme. Je ne le crois pas au fond plus dangereux que la médecine actuelle , avec ses formules & ses thèses.



CHAPITRE CXXXVII.

Auteurs.

A PARIS sont ces écrivains qui moissonnent & qui vendangent avec leur plume , qui ont dans leurs écritaires toutes leurs terres & toutes leurs rentes : tels ont été les deux Corneille , leur neveu Fontenelle , Crébillon , les deux Rousseau (1) , & presque tous les hommes illustres qu'a produit la France ; le plus grand des anciens poètes a été le plus pauvre.

Profanes ! à genoux , ce pauvre , c'est Homere.

On met encensoirs & cassolettes sur leurs tombeaux : de leur vivant , on les laisse dans l'indigence : mais cette indigence est honorable ; & ceux qui se conservent sans tache au milieu de cet aban-

(1) Il y a un troisieme Rousseau fort riche ; il n'a fait ni *Emile* , ni l'*Ode à la fortune*. Il a fait exploiter un journal à son profit : il a gagné beaucoup d'argent à ce métier. Il se nomme Pierre Rousseau.

don général , sont les plus vertueux des hommes.

Les pensions que le gouvernement accorde aux gens de lettres , ne se donnent ni aux plus pauvres , ni à ceux qui ont le plus utilement travaillé : les plus souples , les plus intrigans , les plus importuns , enlèvent ce que d'autres se contentent d'avoir mérité au fond de leur cabinet.

La pauvreté de l'homme de lettres est à coup sûr un titre de vertu , & une preuve du moins qu'il n'a jamais avili ni sa personne ni sa plume. Ceux qui ont sollicité & obtenu des pensions , n'en peuvent pas dire autant devant leur conscience : leurs écrits peuvent être irréprochables ; mais leur conduite ne l'a pas toujours été.

Brebeuf a dit :

Si les cieux m'étoient favorables ,
 Et le destin moins rigoureux ,
 Je voudrois faire des heureux ,
 Où je verrois des misérables.
 Ce feroient mes plus doux plaisirs
 De prévenir jusqu'aux desirs
 De ceux où brille un haut mérite ;
 J'en ferois ma félicité ;
 Et souvent mon esprit s'irrite
 De les voir dans l'adversité.

Ah ! si les gens de lettres riches ve-

noient au secours des gens de lettres pauvres !.... Le beau rêve ! Plusieurs ont dû leur élévation à la culture des lettres , aux avis des gens de lettres ; & une fois dans les hautes places , ils ont oublié leurs amis , leurs confreres , leurs bienfaiteurs.

Les gens de lettres emploient ordinairement la matinée au travail , & ils ont tort ; la composition du soir a beaucoup plus de feu : mais les spectacles & les dissipations journalieres tuent le génie , & l'empêchent de suivre de grands travaux.

Un défaut assez commun aux gens d'esprit de la capitale , c'est de ne pas s'occuper assez de celui des autres ; c'est de ne pas faire attention à la réflexion lente de tel homme modeste & simple , qui n'ayant pas la langue agile & souple , a tardé quelquefois à donner son apperçu ; c'est encore de n'être pas assez indulgens , & de placer le mérite unique dans la facture d'un livre ; c'est enfin de ne pas savoir écouter : mais l'homme qui écoute à Paris est un être très-rare.

C'est par les gens de lettres que l'esprit de la capitale est devenu diamétralement opposé à l'esprit de la cour : le premier

cherchant à rétablir les droits de l'homme ne veut plus laisser qu'un foible empire à l'opinion des grands , qui jadis humilioient le peuple en tous sens ; les gens de lettres font aujourd'hui tous leurs efforts pour rabaisser la vanité des titres à son néant réel , & pour élever à leur place les travaux utiles & recommandables de l'homme célèbre en tout genre. Maîtres de l'opinion , ils en font une arme offensive & défensive. Aussi la guerre la plus vive est-elle déclarée entre les gens de lettres & les grands ; mais ceux-ci , à coup sûr , perdront la bataille.

On a attribué à la liberté d'écrire , les vices que le luxe a enfantés , tandis que les écrivains ont combattu de toutes leurs forces les excessifs abus du pouvoir. On a voulu les rendre responsables des mœurs des grands , qui ne lisent point , ou qui sont ennemis nés des écrivains. On a voulu rejeter sur eux tous les défâtres qu'ils avoient , pour ainsi dire , prévus & annoncés , & auxquels ils s'étoient opposés. Leurs adverfaires ne se sont jamais piqués de logique.

La ruine de la morale a pris naissance dans les cours , & non dans les livres. Le crime des gens de lettres est d'avoir

répandu la lumière sur cette foule de délits qui vouloient s'envelopper de ténèbres. Les puissans n'ont pas vu, sans frémir, tous ces secrets honteux, à jamais dévoilés. Ils ont détesté le flambeau & celui qui le portoit.

On connoît le mot de Duclos : *les brigands n'aiment point les réverbères*. La nation elle-même ne fait pas tout ce qu'elle doit aux gens de lettres. Quoique peu unis entr'eux, ils sont d'accord sur les principes essentiels. Ils flétrissent tous les suppôts du pouvoir arbitraire, les reconnoissent sous leurs enveloppes, les dénoncent & les punissent. Ils devinent l'administrateur inepte & le ridiculisent. Ils intimident par une censure vigilante & exacte, jusqu'aux oppresseurs subalternes qui, dans l'ombre, se croient à l'abri de leur justice. Ils savent la rendre à tous les hommes publics, excepté à leurs rivaux. Ils forment très-souvent un cri unanime, qui devient l'expression de la raison universelle. Que fera l'autorité contre cette voix puissante qui, au défaut de l'impression, parle & subjugué par la force de l'évidence ? Rien. Elle n'a plus d'autre parti à prendre que d'être juste & modérée, sans quoi toutes

ses fautes seront gravées d'un burin fidele. Elle fait tout pour diviser ce corps qui, sans un point de ralliement, a cependant un même esprit. Elle soudoie des mercenaires pour souffler le feu de la discorde, pour mettre en mouvement l'amour-propre irascible; mais au milieu de ces débats, leurs armes se tournent subitement contre l'ennemi de la liberté & des loix. Ils savent très-bien distinguer une querelle littéraire, d'une guerre patriotique, & tous leurs traits se confondent sur le fauteur de la tyrannie, comme s'ils étoient tous d'accord & amis.

C'est par eux enfin, que chaque caractere est connu aujourd'hui, & mis à sa place. L'arrêt qu'ils rendent en premiere instance, est ordinairement proclamé par la voix des nations. On ne peut ni séduire ce corps ni l'aréantir; on briserait toutes les presses, qu'il n'auroit besoin que de son silence pour décider encore l'opinion publique.



CHAPITRE CXXXVIII.

*Des demi-Auteurs , quarts d'Auteurs , enfin
Métis , Quarterons , &c.*

TELS sont ceux qui versent dans les Mercurès & dans les journaux , ou de petits vers innocens , ou des morceaux de prose niais , ou des critiques sans lumières & sans sel , & qui s'arrogent ensuite dans les sociétés le titre d'*hommes de lettres* : l'un a fait quatre héroïdes , & l'autre deux opéra comiques. Tantôt ils disent qu'ils ne sont pas auteurs , & ils ont la rage de faire imprimer tous les mois leurs petites rapsodies : tantôt ils vous disent qu'ils n'écrivent que pour s'amuser ; mais le public ne s'amuse pas de leurs amusemens.

Leur amour-propre est encore plus plaisant que celui des auteurs de profession ; parce qu'ils sont tout prétention , des pieds à la tête , à raison de leur profonde nullité.

L'un se fait comte au bas d'un madrigal ; celui-ci , marquis dans un almanach : ils déclament fort haut contre la

médiocrité orgueilleuse, & tous sont *orgueilleux & médiocres*. Plusieurs font parade de leur naissance, non moins équivoque que leurs talens: ils alongent, tant qu'ils peuvent, les syllabes de leur nom, & prennent un journal pour *nobiliaire de France*. Ils soutiennent encore qu'ils n'impriment pas pour *de l'argent*: ce qu'ils prouvent si bien à chaque ligne qu'ils écrivent, qu'on voit assez qu'ils n'en n'auroient jamais pu faire leur métier. Mais s'ils ne prétendent pas au titre d'auteur, pourquoi se faire imprimer? *Ce n'est point une excuse de dire qu'on ne travaille que pour son plaisir*, disoit Rousseau le poète.

On pourroit les comparer à ces guêpes qui tournent à l'entrée d'une ruche, sans pouvoir y entrer: jamais ils ne feront de miel, & ils ne parlent que de la fabrique du miel; c'est bien pis encore, quand ils se donnent les tons de protecteur, quand ils arborent le drapeau de tel parti contre tel autre: loueurs impertinens, ou censeurs téméraires; voilà leur devise.

Ensuite viennent les maîtres journalistes, feuillistes, folliculaires, compagnons, apprentis satiriques, qui atten-

dent, pour écrire, qu'un autre ait écrit, sans quoi leur plume seroit à jamais oisive. Ils forgent ce tas d'inepties périodiques, dont nous sommes inondés dans les arsenaux de la haine, de l'ignorance & de l'envie; ils sentent par instinct que le métier de *jugeur* est le plus aisé de tous; & ils soulagent à la fois le double sentiment de leur impuissance & de leur jalousie.

Au nom du *goût*, ils mordent ou déchirent; tous frappent & sont frappés: on croit voir des écoliers qui ont dérobé une lourde férule qu'ils s'arrachent tour-à-tour, & dont ils se donnent des coups violens. Des écrivains imberbes font la leçon aux anciens, & ne se la font jamais à eux-mêmes.

Quand ils ont démontré le vice d'une période, décomposé un hémistiche, & souligné quatre à cinq mots, ils se croient les restaurateurs de la poésie & de l'éloquence; ils vont d'une injustice à une injustice plus grande, d'une méchanceté à une méchanceté plus injurieuse. Voués au journalisme, ce mélange absurde du pédantisme & de la tyrannie, ils ne seront bientôt plus que satiriques; & ils perdront avec l'image de l'honnête le moral des idées saines.

Cette tourbe subalterne donne seule au public ce scandale renaissant, dont il s'amuse, & qu'il voudroit malignement rejeter sur les gens de lettres honnêtes & silencieux; mais le public fait bien qu'il y a autant de distance entre ces *aboyeurs* & les écrivains, qu'entre des recors & des juges assis sur leur tribunal. Tout ce tapage littéraire fournit néanmoins un aliment à l'insatiable voracité de ce public pour tout ce qui respire la critique, la satire & la dérision. Il n'y a des auteurs méchants, que parce qu'il aime cette guerre intestine, & qu'il s'ennuie de la paix.



 CHAPITRE CXXXIXs
Secrétaires.

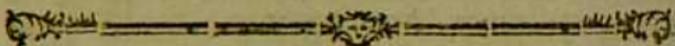
CE sont les hommes qui donnent l'esprit aux grands & aux gens en place ; esprit assez mal payé , & sans lequel néanmoins ils ne pourroient ni agir ni ouvrir la bouche.

Un avocat général disoit à son secrétaire : *monsieur, faites-moi parler plus longtemps cette année ; l'an passé on m'a trouvé trop court ; donnez-m'en pour deux heures :* & le secrétaire fidele à la leçon , lui en donna pour deux grandes heures.

Ce qu'il y a de plus plaisant , c'est qu'au bout d'un certain tems , tous ces inspirés croient réellement avoir enfanté les discours qu'ils n'ont fait que réciter.

Ainsi les gens de lettres font presque tout. Leur plume sert la judicature , la finance & le ministere. Elle trace successivement un plaidoyer , un livre économique ou anti-économique , un mémoire , un manifeste ; & tout ce qui va au public est composé ou revu par

eux. Dans la machine du gouvernement, comme dans la boîte d'une montre, c'est toujours une roue de cuivre qui fait tourner une aiguille d'or.



CHAPITRE CXL.

Commis.

LES petits commis forment une classe innombrable. Ils ne sont pas chers ; leurs appointemens sont de huit , douze & quinze cens livres. Vous en trouverez trente pour un.

Des commis qui ont douze cens livres d'appointemens ont des habits de velours & des dentelles. Ils jeûnent pour avoir du galon. De là ce proverbe : *habit doré , ventre de son.*

Tout se fait la plume à la main. Dans le plus petit état , il faut savoir écrire & chiffrer. On constate sur un *auguste registre* , l'entrée d'une bouteille de vin & d'un chapon ; ainsi que celle d'un troupeau de bœufs. On vous en donne quittance. Toute la science de ces scribes consiste à savoir faire des bordereaux.

Ces commis ne savent rien , ne connoissent rien , n'ont idées de rien. Ils nivelent des chiffres avec une routine journaliere.

Un particulier revenant d'Egypte , avoit acheté une momie à Bassora. Comme la caisse étoit longue , il ne jugea pas à propos de la faire voyager avec sa chaise de poste ; il la fit transporter au coche d'Auxerre. La caisse arrive ; les commis des barrières l'ouvrent , trouvent un corps noirci , & décident que c'est un homme qu'on a rôti dans un four. Ils prennent les bandelletes antiques pour des morceaux de sa chemise brûlée , dressent un procès-verbal , & l'on fait transporter la momie à la *Morne*. Personne dans le bureau n'est assez initié dans l'histoire pour empêcher cette bévue , digne des personnages qui le composent.

Le propriétaire arrive , va droit au bureau pour réclamer sa piece curieuse. On l'écoute , on le regarde avec étonnement ; il se fâche , il s'emporte. Un commis lui conseille à l'oreille de prendre la fuite pour éviter la corde. Le curieux stupéfait est obligé de s'adresser au lieutenant de police , afin de retirer de

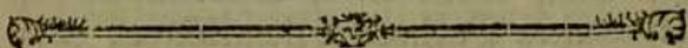
la *Morne* le prince ou la princesse *Egyptienne* qui, après avoir dormi deux mille ans dans les tombeaux des pyramides, alloit passer dans un cimetiere catholique, au lieu de figurer sous glace dans un cabinet. Il obtint ce qu'il demandoit après trois jours entiers d'allées & de venues.

Les commis qui ont mille écus d'appointemens, se donnent des airs & font les importants. Rien n'est si curieux que de les voir retrousser leurs manchettes pour tailler une plume & l'essayer à plusieurs reprises. On diroit que cette plume va tracer les destins de l'état. C'est un bordereau. Si *Vaucanson*, au lieu de faire un flûteur, avoit fait un commis, automate pour automate, on y auroit gagné.

Le balancier de l'horloge détermine exactement la minute où ils rentrent & sortent de chez eux. Leurs femmes connoissent ces heures-là fort au juste.

Les grands commis, qui n'ont rien de commun avec les autres que le nom, sont à *Versailles*. Ces commis, qui tiennent les bureaux, sont des especes de ministres qui guident & endoctrinent

ceux qui en portent le titre ; & l'on peut affirmer que la monarchie est divisée en bureaux, & régie par eux. Les femmes & les intrigans assiegent ces commis avec une constance opiniâtre, & dont on n'a pas d'idée. C'est la *manivelle* qui fait jouer la machine dont les mouvemens nous étonnent ; & c'est à qui s'emparera de la *manivelle*. Mais n'anticipons point sur l'article *Verfailles*, que je ferai ou ne ferai point.



CHAPITRE CXLI.

Maîtres.

IL y en a de toute espece, pour le latin, pour le grec, pour l'hébreu, pour l'anglois, pour l'italien, pour la théologie, pour l'écriture, pour la musique, pour le bon ton, pour tous les jeux possibles. Ils courent le matin, battent tous les quartiers, & sont contents quand ils trouvent leurs élèves endormis, absens, paresseux, ou malades. Ils glissent joyeusement leur *cachet*, & c'est autant de gagné. Le maître à danser vole comme un éclair dans un ca-

briole; mais celui qui enseigne le grec ou les mathématiques, marche à pied.

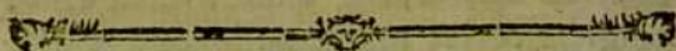
Cette classe d'hommes est très-nombreuse. Etonnés quelquefois de se trouver ensemble, chacun ne comprend pas de son côté, comment on peut en appeler un autre que lui. De là vient qu'ils n'estiment que leur profession; & méprisent souverainement celle d'autrui, comme absurde ou inutile.

C'est un spectacle assez plaisant que de voir, dans la même anti-chambre, un maître d'échecs & de triétrac, & un maître d'histoire, attendre vis-à-vis l'un de l'autre le réveil de M. le marquis. Entrés dans son cabinet, l'un parle de Cyrus & d'Hérodote, tandis que l'autre arrange avec un peu d'impatience les pions sur le damier. Le musicien qui doit leur succéder, fait crier le violon, qu'il accorde sur le perron de l'escalier. Le valet-de-chambre qui sourit, fait mieux qu'eux tous que M. le marquis n'apprendra rien de tout ce qu'on lui enseignera, si l'on excepte la marche des jeux & le menuet passablement.

Mais un sot opulent, qui a quinze louis à dépenser par mois, croit bonnement que son fils va posséder la musi-

que, le blason, la danse, le dessin, l'anglois & les mathématiques à tant la leçon. Il a envoyé chercher des maîtres qui sont accourus avec leurs cachets; on les leur paie à la fin du mois : l'élève, non moins ignorant que le premier jour, & qui aura saisi quelques termes à la volée, se pavanera le reste de sa vie de son prétendu savoir, n'imaginant pas même qu'on puisse se moquer de lui, lorsqu'il sera en état de citer les maîtres fameux qui sont venus dans son hôtel le saluer avec gravité, prendre son argent, & se sauver, pour aller ailleurs vendre à un autre riche le nom seul des sciences. Eh ! que leur faut-il de plus ?

Parmi tant de maîtres, on ne s'est jamais avisé, même en plaisantant, de chercher ou de demander un *maître de morale* : c'est que tous les hommes croient posséder cette science-là, ou plutôt qu'ils n'en ont aucune idée; aussi aime-t-on mieux appeler un figurant dans un ballet, qu'un moraliste. La jambe & les pas du premier disent quelque chose, & le langage de l'autre seroit inintelligible. Aussi n'y a-t-il jamais eu en France, depuis la fondation de la monarchie, un *maître de morale*.



CHAPITRE CXLII.

Libraires.

LES libraires se croient des hommes de conséquence, parce qu'ils ont l'esprit d'autrui dans leur boutique, & qu'ils se mêlent quelquefois de juger ceux qu'ils impriment.

Il n'y a rien de plus commique que le début timide & avanta-genx d'un poète qui grille d'être mis au jour, & qui aborde pour la première fois un typographe de la rue Saint-Jacques, lequel se rengorge, & se rend appréciateur du mérite littéraire. Il reçoit un chef-d'œuvre avec un froid accueil, & souvent il est plus terrible & plus cruel envers l'auteur débutant, que la meute des journalistes & l'inexorable public.

Comme cette branche de commerce est, à Paris, dans la dépendance la plus humiliante; les libraires sont devenus des marchands de papiers noircis: ils chérissent de préférence les auteurs féconds, grands manufacturiers du Parnasse, qui font des compilations critiques,

ques, historiques, des extraits de voyages, &c. Et quelques académiciens savent que ce produit l'emporte encore sur celui des jetons.

On emploie à Paris, année commune, environ cent soixante mille rames de papier pour l'impression; la raison philosophique ne sauroit en obtenir *une page*, pour se faire entendre. Les gênes, les entraves, les réglemens de toute espece ont effarouché le commerce, qui demande à être libre pour prospérer: tout le monde s'est plaint & se dit ruiné; imprimeurs, libraires, auteurs. Les premiers ne veulent rien acheter; & quand ceux-ci impriment à leurs frais, les libraires ne donnent aucun cours au livre: les contrefacteurs, (race indestructible) pendant ce tems, s'emparent de l'ouvrage, & l'auteur a perdu son salaire, & de plus, ses avances. Voilà l'état de la librairie.

Un libraire de Paris disoit fort naïvement: *je voudrois bien tenir dans mon grenier, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau & Diderot, tous trois sans culotte; je les nourrirois bien, mais je les ferois travailler. Pourquoi l'un est-il riche, & pourquoi les autres ne travaillent-ils pas à la feuille?*

 CHAPITRE CXLIII.
Livres.

PRESQUE tous les livres se font à Paris, s'ils ne s'y impriment pas. Tout jaillit de ce grand foyer de lumière. Mais, dira-t-on, comment fait-on encore des livres? Il y en a tant! Oui, mais c'est que presque tous sont à refaire; & ce n'est qu'en refondant les idées d'un siècle, que l'on parvient à trouver la vérité, toujours si lente à luire sur le genre humain.

On peut imprimer beaucoup de livres, à condition qu'on ne les lise pas: les livres font une branche de commerce très-importante: combien d'ouvriers en tirent leur subsistance! Sous ce point de vue de commerce, on ne fait pas trop de livres: ce petit inconvénient se rachète avec de grandes salles. D'ailleurs il peut en résulter un grand bien; au milieu de ces matériaux immenses, il viendra peut-être un homme à qui tout cela fera utile.

CHAPITRE CXLIV.

Bouquinistes.

ON appelle ainsi un homme qui arpente tous les coins de Paris, pour déterrer les vieux livres & les ouvrages rares, & celui qui les vend. Le premier visite les quais, les petites échoppes, tous ceux qui étalent des brochures; il en remue les piles qui sont à terre; il s'attache aux volumes les plus poudreux, & qui ont la physionomie antique.

Ce n'est que de cette manière que l'on trouve à bas prix les anciens ouvrages & les plus curieux. Les bibliothèques les plus précieuses n'ont point eu d'autre fondement que le zèle assidu & opiniâtre des *bouquinistes*.

Au décès de tel homme ignoré, se rencontre quelquefois le livre qu'on cherchoit depuis plusieurs années, mais les libraires matineux ont si bien fait depuis quelque tems, qu'ils ont enlevé aux *bouquinistes* de profession toutes les découvertes que ceux-ci pouvoient faire;

il n'y a plus rien à glaner après eux. Les livres rares sont devenus introuvables ; ce n'est que par le plus grand coup du hasard , que l'on peut tromper la vigilance des argus modernes de la librairie ; & puis la science des livres est devenu assez commune : les petits vendeurs en savent assez pour faire la séparation avant de les crier à quatre sols , comme ils faisoient il y a vingt-cinq ans.

La bibliothèque du roi a peu de livres rares , en comparaison de quelques bibliothèques particulières , qui , chacune dans son genre , offrent des ouvrages dont la collection est vraiment unique. Le roi est mal servi en cette partie , ainsi qu'en plusieurs autres ; il n'y a pas grand mal à cela. Une bibliothèque curieuse en ce genre , est celle de M. le duc de la Vallière. Celle de M. Paulmi d'Argenson à l' Arsenal , présente encore des collections rares & choisies.

La meilleure bibliothèque est celle qui n'est composée que de livres philosophiques , les autres appartiennent à l'opulence , à l'ostentation ou à la curiosité. Nous devons néanmoins des éloges à ceux qui rassemblent des ouvrages

qui périroient sans leurs recherches attentives. On ne fait pas ce que tel livre peut produire un jour sur telle tête humaine. Les mauvais instruisent comme les bons, parce qu'ils marquent l'écueil.

Tel financier, & tel épais magistrat, au sortir de table, & tout en digérant, disent d'un ton capable : *mais on ne fait plus de chef-d'œuvres aujourd'hui*. Ils voudroient chaque jour trouver sur leur bureau un livre comme l'*Esprit des loix*, ou l'*Emile* ; & quand un ouvrage supérieur vient à paroître, ils ne savent pas le lire, ou ils lui font la guerre.

L'humeur & l'envie rétrogradent dans les tems passés, & amènent les trésors de tous les siècles pour objet de comparaison avec la brochure nouvelle. Le mérite qui s'y trouve n'est jamais senti le premier jour ; on a plutôt fait de se livrer à une petite déclamation satirique, que de peser exactement la somme des idées renfermées dans le livre nouveau. On commence par le dédaigner, mauvaise disposition pour le bien juger. L'habitude de ne louer que les talens qui ne font plus, s'accorde trop avec la paresse pour qu'elle y renonce.

On ne lit presque point à Paris un

ouvrage qui a plus de deux volumes. Jugez de celui qui en fait douze de six cens pages pour prouver la religion chrétienne ! Un si long plaidoyer est plus assommant que convaincant.

Nos bons aïeux lisoient des romans en seize tomes, & ils n'étoient pas encore trop longs pour leurs soirées. Ils suivoient avec transport les mœurs, les vertus, les combats de l'antique chevalerie. Pour nous, bientôt nous ne lirons plus que sur des écrans.

On ne hait pas la science, a dit quelqu'un ; on ne hait que la peine qu'il en coûte pour l'acquérir. Il faut être court & précis, si l'on veut être lu aujourd'hui.



CHAPITRE CXLV.

Brochures.

IL faut beaucoup de livres , puisqu'il y a beaucoup de lecteurs. Il en faut pour toutes les conditions, qui ont un droit égal à sortir de l'ignorance. Il vaut mieux lire un ouvrage médiocre , que de ne point lire du tout. Toute lecture est utile , parce qu'elle exerce l'esprit & prête à la réflexion. S'il n'y avoit que les ouvrages des la Bruyere , des Montesquieu , des Boulangier , des Buffon , des Rousseau , la multitude ne pourroit être éclairée. Ces livres sont trop substantiels , il lui faut une nourriture plus légère & plus détaillée. Otez les livres médiocres , & l'on ne saura bientôt plus lire ni distinguer les bons. Les lettres *féculives* du pape Ganganelli ont eu un succès prodigieux. Toutes les idées qu'elles renferment sont communes ; mais ces idées sont bonnes , claires , facilement exprimées. La multitude a été enchantée de l'ouvrage & a dû l'être. C'est toujours un échelon de montée :

& d'après ce succès, que les sots journalistes n'ont pas assez remarqué, il sera plus facile de la conduire à quelque ouvrage relevé.

Les romans que les gens de lettres, qui font les superbes, jugent frivoles, & qu'ils ne savent point faire, (1) sont plus utiles que toutes les histoires. Le cœur humain vu, analysé, peint sous toutes ses formes, la variété des caractères & des événemens, tout cela est une source inépuisable de plaisirs & de réflexions. Voyez ce qu'on lit à la campagne. Reviendra-t-on sur une *éternelle* tragédie de Racine? Non, il faudra se plonger dans les compositions vastes & intéressantes, dans les romans anglois, dans les romans de l'abbé Prévôt, dans ceux de l'admirable Retif de la Bretonne, grand peintre, homme éloquent, à qui je me plais à rendre une justice que mes confrères les gens de lettres, soi-disant hommes de goût, lui

(1) Je connois vingt hommes de lettres, ayant une espece de nom, qui sont incapables de faire un roman médiocre. L'imagination qui invente des événemens & des caractères leur manque absolument.

refusent si injustement. On cherche alors un horizon littéraire , étendu , vaste comme l'horizon qui nous environne ; on a recours aux romans de chevalerie , plutôt que de se dessécher l'esprit & l'imagination dans une maigre épître de Boileau , ou dans ces ouvrages arides & contournés , que le Sanhédrin littéraire vante tout seul , & que le reste de la France dédaigne. On demande des faits , de l'action , du mouvement ; on aime à suivre tous ces caractères mêlés. Et pourquoi ne lirois-je pas avec transport ce que de beaux esprits paresseux , uniquement occupés de mots , refusent de lire ? Faut-il que je ne prenne du plaisir que d'après leurs décisions ? Arrangeurs de mots , que m'importe vos futiles hémistiches ? Si ma physionomie est différente d'un autre homme , pourquoi mon goût ne le seroit-il pas ? Et pourquoi ne pas donner à la librairie le droit de satisfaire tous les goûts ? Or c'est un attentat aux plaisirs d'une nation vive , naturellement curieuse & gaie , de borner l'imprimerie , en gênant les presses , en créant des censeurs absurdes , en établissant des entraves , en retardant la publication des écrits.

Mais le projet est formé, à ce qu'il paroît, d'étouffer les écrivains de la capitale; parce que, selon l'expression nouvellement accréditée, ce sont des *réverberes* qui éclairent trop les prévarications & le caractère des hommes en place.

Le goût académique se joint à ce fléau, pour proscrire tout ce qui porte l'empreinte de l'invention, du génie, de l'éloquence; & l'on veut nous assujettir à cette servitude de mots, couleur dominante d'une école sèche, aride; elle aiguise des phrases, elle ne fait plus reconnoître la libre audace d'un écrivain, maître de sa manière, & produisant sa pensée sans détour & sans grimaces. Il faut que notre talent paroisse ce qu'il est; & s'il se modèle sur autrui, il perd ce qu'il a d'original, & tombe, non dans la bonté, mais dans la sottise de celui qu'il veut imiter. Voyez les copistes de la Fontaine, la Bruyère, Fontenelle, Voltaire & même Dorat. O Retif de la Bretonne! tu ne seras apprécié que fort tard; mais je m'honore de t'offrir ici mon suffrage, dussé-je être le seul à sentir ton mérite.

CHAPITRE CXLVI.

Equilibre.

MAIS l'infatigable main des épiciers, des droguistes, des marchandes de beurre, &c. détruit journellement autant de livres & de brochures qu'on en imprime. Les papetiers-colleurs viennent ensuite; & toutes ces mains heureusement destructives, mettant les journalistes & consorts au pilon, entretiennent l'équilibre. Sans elles, la masse du papier imprimé s'accroîtroit à un point incommodé, & chasseroit à la fin tous les propriétaires & locataires de leurs maisons.

On remarque la même proportion entre la fabrication des livres & leur décomposition, qu'entre la vie & la mort; consolation que j'adresse à ceux que la multitude des livres ennue ou chagrine.

On a trouvé chez les épiciers les titres les plus anciens & les plus importants. Il est de fait que le contrat de Louis XIII fut retrouvé entre les mains d'un apothicaire, qui alloit le tailler pour en couvrir un bocal.

CHAPITRE CXLVII.

La Courtille.

ON ne fait ici bas à qui la renommée promet ses faveurs éclatantes. Elle tire de la plus profonde obscurité, des noms qu'elle proclame tout-à-coup, & rend illustres. Ces noms passent dans toutes les bouches, s'attachent à la langue nationale, & deviennent immortels. Tel est le fameux nom de *Ramponeau*, plus connu mille fois de la multitude que ceux de *Voltaire* & de *Buffon*. Il a mérité de devenir célèbre aux yeux du peuple, & le peuple n'est jamais ingrat. Il abreuvoit la populace altérée de tous les fauxbourgs, à trois sols & demi la pinte : modération étonnante dans un cabaretier, & qu'on n'avoit point encore vue jusqu'alors !

Sa réputation fut aussi rapide qu'étendue. Une affluence extraordinaire rendit son cabaret trop étroit, & l'emplacement s'élargit bientôt avec sa fortune. Je ne parlerai point des princes qui le visiterent. *Le sourire du peuple*, a dit

Marmontel, *vaut mieux que la faveur des rois.*

Il fut question de le faire monter sur un théâtre, pour le livrer tout entier aux avides regards du public, qui ne vouloit voir que lui. Il avoit signé un engagement avec l'entrepreneur d'un spectacle; mais il se rétracta, alléguant sa *conscience*, qui lui reprochoit d'avoir voulu monter sur un théâtre. Il en naquit un procès; mais Ramponeau triompha, & ses avocats adverses furent vertement chapitrés par leur ordre: tant le génie prédominant de ses heureux destins terrassoit tous ses ennemis.

La fortune vint à la suite de la renommée: il enrichit la langue d'un mot nouveau; & comme c'est le peuple qui fait les langues, ce mot restera; on dit *ramponer*, pour dire boire à la guinguette hors de la ville, & un peu plus qu'il ne faut.

La réputation du P. Elisée (depuis prédicateur du roi) commença vers le même tems, comme il le dit lui-même; mais le P. Elisée ne fut pas suivi comme Ramponeau. Le P. Elisée est retombé dans l'obscurité, & le nom de Rampon-

neau est vivant. Tant que le peuple aimera à boire du vin à six sols, il se souviendra avec une tendre reconnoissance, que Ramponeau le donnoit à trois & demi.

C'est à la Courtille que s'agite le dimanche un peuple qui consacre ce jour-là à la boisson & au libertinage, que dans un étage au-dessus on appelle galanterie : il est presque sans voile dans ces tavernes, où cette populace étourdit sa raison sur le profond sentiment de sa misere. C'est la brutalité de la passion, qui, dans ce qu'on appelle le bas peuple, fait le grand nombre d'enfans ; & le philosophe, après s'être promené à la Courtille avec ses yeux observateurs, ne pourra s'empêcher de dire : c'est là où la nature gagne, car elle perd avec les classes supérieures ; & ce sont les inférieures qui la dédommagent des pertes qu'elle fait chez les grands & chez le bourgeois trop aisé.

Tandis que Ramponeau augmentoit en célébrité, celle d'un contrôleur général des finances, monté à cette place avec la plus haute réputation, tomba précipitamment. Il fit plusieurs écoles,

quoique doué d'esprit & de connoissances. Dès lors tout parut à la *Silhouette*, & son nom ne tarda point à devenir ridicule. Les modes porterent à dessein une empreinte de sécheresse & de mesquinerie. Les surtoutis n'avoient point de plis, les culottes point de poches; les tabatières étoient de bois brut; les portraits furent des visages tirés de profil sur du papier noir, d'après l'ombre de la chandelle, sur une feuille de papier blanc. Ainsi se vengea la nation. Quelque tems auparavant, étoit tombé de même une grande réputation; celle du maréchal de Bellisle, grand *paperasseur*, qui, par un ton hardi & une grande suffisance, avoit fait accroire à tout le monde qu'il étoit un homme d'état.

L'histoire du regne de Louis XIV & de Louis XV feroit toute entiere dans l'histoire des contrôleurs généraux. Fouquet, Colbert, Desmarets, Laws, Orry, Silhouette, Bertin, Laverdi, l'abbé Terray (sans parler des autres) fourniroient des observations exactes & curieuses. . . . Mais nous sommes loin de la Courtilles; rentrons dans notre sujet, malgré la pente qui nous pourte incessamment à nous en écarter.

 CHAPITRE CXLVIII.
De différens Observateurs.

TEL observateur suit tous les matins, avec une exactitude qui paroît minutieuse, les variations qu'éprouve l'atmosphère pendant le cours d'une année : tel calcule la quantité d'eau qui tombe sur la terre : un autre tient un registre fidele de toutes les maladies, & du nombre d'hommes qui naissent & qui meurent; il compare la mortalité d'une année à la mortalité d'une année précédente.

Les observations sur la physique & la médecine se multiplient, tandis que le philosophe examine de son côté la marche des gouvernemens, leurs progrès, les causes morales & politiques qui influent sur le bonheur & sur le malheur des peuples, il observe les fautes qui viennent de l'homme, & les fautes qui viennent des loix.

Ainsi, lorsque les savans se regardent entr'eux avec une espece de dédain, que le mécanicien ne conçoit rien à la célébrité du poëte, & que celui-ci en revan-

che le regarde à peine, l'observateur impartial voit les arts & les sciences marcher de front, se perfectionner en prenant des routes qui semblent opposées, & qui doivent se réunir au même point.

Il voit les hommes porter tour-à-tour sur chaque objet le flambeau d'une raison plus active & plus épurée; il n'a point de préférences injustes. Il voit du même œil les hommes qui tournent leurs efforts respectifs vers un but égal, qui poursuivent la victoire sur l'erreur, c'est-à-dire, sur la source unique du mal.

Il faut donc dans une capitale un grand nombre d'hommes qui travaillent à l'édifice des sciences. Réduits à un petit nombre, ils feroient moins: ce qui échappe à l'un, récompense les veilles de l'autre. Ce qu'amène le hasard, ce souverain des sciences humaines, passeroit devant des yeux inattentifs & distraits; mais ils sont ouverts aujourd'hui, & ils guettent incessamment la nature.

Les anciens connoissoient la propriété qu'a l'aimant d'attirer le fer, & ils ignoreroient constamment sa vertu de

pointer vers les poles ; connoissance à laquelle on doit les miracles de la navigation. Les anciens connoissoient l'art de graver des lettres , & même des lettres mobiles , puisque sur les pains fortis des ruines d'Herculanum , que le roi de Naples conserve sous le verre , on voit la lettre du boulanger ou du consommateur ; ainsi ils étoient sur le bord des plus rares découvertes , & ils ne s'en douterent pas.

De même nous serons bien surpris un jour , lorsque des choses de la plus grande simplicité , & qui ont échappé entièrement à nos observateurs , à nos académies , viendront accroître le trésor de nos connoissances ; & nous aurons alors peine à imaginer comment nous n'avons pas fait les derniers pas. Songeons toujours qu'au siècle de Platon , un philosophe écrivoit : « Je ne puis » m'empêcher de rire de ceux qui ont » décrit la circonférence de la terre , qui » veulent nous persuader que l'Océan » l'environne de ses eaux , & qui assu- » rent que la terre est ronde , comme » si elle avoit été fabriquée sur le tour. » Il répétoit ces paroles d'après la physique d'Hérodote , & il se moquoit beau-

roup de ceux qui avoient entrevu la vraie configuration du globe.

L'attention journaliere suppléera peut-être à toute la profondeur du génie, & l'étonnera lui-même. La sentinelle, sous ce point de vue, ne mérite pas nos dédains. Avoisiner un objet, n'est pas encore le toucher; & nous avons sous les yeux des secrets qui ne se dévoileront peut-être qu'aux hommes auxquels nous accordons le moins d'estime.

Il faut mettre les talens en société, pour qu'ils fructifient. Quand l'homme est isolé, le génie n'a plus ce foyer, où toutes ses lumières se réunissent pour être dirigées vers un même but. L'esprit de sagacité n'est ardent que quand plusieurs regards applaudissent à son courage, à ses efforts, à son triomphe.



 CHAPITRE CXLIX.
Différences des Esprits.

MAIS les esprits sont inégaux en forces ; il faut l'avouer & le soutenir contre Helvétius , dont le système en ce point nous paroît faux. La finesse d'un sens doit seule apporter un nombre infini de connoissances. Un amateur de la peinture voit la nature tout autrement qu'un homme qui ne fait rien voir dans un tableau. Une tête harmonique prête l'oreille au bruit lointain des cloches , & saisit les nuances qui nous échappent. Il y a des hommes qui ont un tact particulier , qui leur révele une multitude d'idées , & qui ont peine à communiquer avec les autres hommes ; parce qu'ils sentent d'une maniere si détaillée , qu'on ne peut les suivre. Deux hommes enfin peuvent avoir autant d'esprit l'un que l'autre , & par la différence de leurs études , ou plutôt de leurs perceptions , ne point s'entendre.

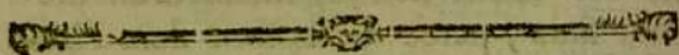
C'est ce qui se voit à Paris. Le mu-

ficien, le géometre, le poëte, le peintre, le moraliste, le statuaire, le chymiste, le politique, également hommes de génie, ne peuvent guere communiquer ensemble. Aussi portent-ils les uns des autres des jugemens ordinairement faux, parce qu'ils font dans l'impossibilité de s'estimer ce qu'ils valent réellement.

Comparez ensuite un coursier d'Afrique, léger, ardent, aux jarrets nerveux & souples, à l'œil étincelant de fierté, plein de feu, d'agilité & de graces; comparez-le avec un cheval du Holstein, aux jambes flasques, grossier, pesant, d'une chair mollasse: croira-t-on que ces deux animaux font de la même espece? Comparez deux hommes, que dis-je! deux écrivains; c'est la même différence.

Newton voit une pomme tomber d'un arbre: il médite, & conçoit le systéme de la gravitation. Un autre, sans s'embarraffer du pouvoir qui enchaîne les planetes dans leurs orbites, voit tomber la pomme, la ramasse, & la mange. Ainsi dans Paris, l'homme qui a du génie, l'augmente, le fortifie, lui

donne un développement extraordinaire, tandis que le sot a les yeux ouverts sans rien voir, mange la pomme sans songer à l'arbre de la science, & devient plus sot encore.



CHAPITRE CL.

Qui paie-t-on ?

DANS ce siècle dit éclairé, les arts ne sont jamais récompensés qu'en raison inverse de leur utilité. Tel danseur de l'opéra gagne tous les ans plus que tous les régens d'un collège ensemble. Les gages d'un cocher brillant, ou d'un excellent cuisinier, doublent ceux d'un précepteur, se nommât-il J. J. Rousseau. Peu de tragédies ont rapporté autant que les *Racoleurs*. Les peintres de frivolités sont les mieux payés de tous; & les sculpteurs sont réduits à peindre les physionomies communes d'hommes nuls ou vils, mais qui commandent la bourse en main. C'est à vernir des équipages que l'on parvient à en avoir un. Le médecin des chiens a fait une fortune dont se féliciteroit un doc-

teur de la faculté. La part d'un comédien rend au moins autant que six compagnies d'infanterie.

Nicolet a gagné cinquante mille livres de rente ; & le malheureux Taconnet , qui a fait une partie de sa fortune , est mort à la Charité. Nicolet a acheté une terre , & forcé son pasteur qui lui refusoit l'eau bénite , de lui présenter le goupillon ; les auteurs de l'Ancyclopédie n'ont recueilli de leurs longs travaux que des injures & des anathêmes.

Quand un livre réussit , c'est le libraire qui met l'argent dans sa poche. Un manuscrit n'annonce jamais son succès , & le libraire l'achete toujours comme ne devant point en avoir. Depuis le généreux *Fouquet* , on n'a point vu d'hommes en place répandre leurs libéralités sur les hommes célèbres & pauvres. Prodiges en superfluités , ils ont oublié le mérite peu aisé. Leurs gratifications ont été chercher leurs partisans , leurs créatures , & non l'artiste qui se distingue dans sa profession.

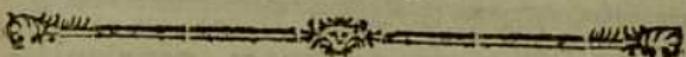
Il en est un très - habile , nommé *Dellebare* , qui a perfectionné le *microscope* à un point que l'on peut regarder comme

le dernier terme de l'industrie & de la sagacité humaine. Il a réellement *découvert un nouveau monde à nos yeux étonnés*. On doute que l'on puisse jamais y ajouter. Eh bien ! cet artiste recommandable vit dans une pauvreté voisine de l'indigence. Tandis que *Dollon*, à Londres, a recueilli le fruit de ses travaux, *Dellebarre* qui le surpasse infiniment, reçoit de stériles louanges. Quand il sera mort, les *microscopes* qu'il donne pour quinze louis (prix modique, si l'on en considère la structure), se vendront peut-être mille écus ; & il n'aura pas joui de son salaire légitime. On honorera sa mémoire ; & de son vivant, l'auteur n'aura pas été récompensé.

Puisse ma patrie rougir de cette ingratitude, & connoître le prix d'un instrument qui a coûté vingt années de travaux, & dont les combinaisons variées sont le chef-d'œuvre de l'intelligence attentive & patiente !

Le même artiste a préparé les insectes les plus imperceptibles, avec un soin qui excite l'admiration. Puisse cette annonce être utile à un homme que je n'ai jamais vu, mais dont je connois l'ouvrage ! Il

a étendu les miracles de l'optique , & nous a donné la plus haute idée de la profondeur infinie de la nature & de la majesté de son Créateur , dans des objets jusqu'alors voilés à nos regards.



CHAPITRE CLI.

Affaires.

C'EST le terme générique pour désigner toute espèce de brocante. Les bagues , les éruis , les bijoux , les montres circulent en place d'argent. Celui qui en a besoin , commence par se faire une boutique toute formée. Il perd , il est vrai , la moitié & plus , quand il veut réaliser ; mais tout cela s'appelle *affaires*.

Les jeunes gens en font beaucoup. Les robes , les jupes , les déshabillés , les toiles , les dentelles , les chapeaux , les bas de soie entrent aussi dans ces échanges. On fait qu'on sera trompé ; mais le besoin l'emporte , & l'on prend toutes sortes de marchandises. Une foule d'hommes exercent cette industrie destructive , & les gens de qualité ne s'y montrent pas les moins habiles.

 CHAPITRE CLII.

Gens d'Affaires.

LES solliciteurs de procès, ceux qui les achètent, les intéressés dans les finances, les receveurs à la ville, dits grippesols (1), les partisans qui afferment quelque revenu particulier des rois & des princes, reçoivent tous également ce nom, & le masquent le plus souvent du titre d'*avocat en parlement*, qu'ils vont acheter à Rheims moyennant cinq cens livres.

Ce titre prouve que le particulier fait lire & écrire; il apprend sur-tout à calculer. On se moque aujourd'hui de cette science; on a tort: elle n'étoit pas si commune il y a quatre cens ans, il s'en faut; on se rachetoit de la corde, dès qu'on savoit lire dans un livre. Il n'y a

(1) Ils n'ont plus un sol pour livre; ce qui seroit devenu considérable: ils n'ont que six deniers au plus. Leur principal bénéfice consiste en avances. Ces receveurs qui n'ont point de rentes, s'en font d'assez bonnes sur ceux qui en ont.

guere sur le globe que la trois-centieme partie du genre humain qui sache lire & l'on pourra encore rabattre sur mon calcul.

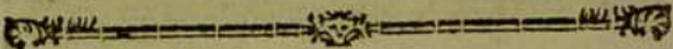


CHAPITRE CLIII.

Vacations.

LES procureurs, les notaires, les huissiers-priseurs, les commissaires, les greffiers, &c. connoissent très-bien la valeur de ce mot, & il sonne agréablement à leurs oreilles. La vénalité des charges a entraîné des abus si bizarres, qu'il vous ôtent la force de les combattre. On demeure muet d'étonnement.

La robe subalterne vit de *vacations*. Elles durent deux heures, & ces deux heures sont fort mal employées : on les multiplie le même jour, & on les remplit mal, parce qu'on les a multipliées sans cause : on les paie ridiculement cher. Comment le peuple suffit-il à fournir tout l'argent que l'on pompe sur lui journellement ? On ne revient point de sa surprise, quand on y réfléchit un peu.


 CHAPITRE CLIV.

Etats indéfinissables.

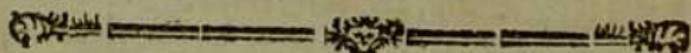
IL y a dans Paris une foule d'états indéfinissables, qui ne tiennent ni à la bourgeoisie, ni à la finance, ni au militaire, ni aux arts : ils circulent entre les bourgeois, les financiers, les gens de robe & les grands seigneurs ; on ne peut dire ce que sont ces hommes-là.

Leurs femmes sont encore plus indéfinissables ; elles tiennent le rang de leur invisible amant, & non de leur mari : ceux-ci visitent la bourgeoisie, tandis que celles-là, plus fieres, plus hautaines, ne veulent voir que la classe où est l'homme qui soutient leur maison : on les appelle *de très-honnêtes-femmes* ; car la main qui les enrichit est cachée.

Le mot de Galba à son esclave qui le voloit, *mon ami, je ne dors pas pour tout le monde*, est aussi applicable à Paris, que le mot fameux de Moliere, *vous êtes orfevre, monsieur Joffe*. Ce Galba fermoit les yeux, pendant que le favori de l'empe-



reur, l'auguste Mécène, careffoit sa femme. Mais lorsqu'un esclave en prenoit occasion de voler sa bouteille chérie, il ouvroit l'œil qu'il ne fermoit que par complaisance.



CHAPITRE CLV.

L'Indolent.

TANDIS que l'un se fatigue, travaille du matin au soir, cet autre vit dans l'inaction la plus absolue. Point d'affaires, point de services, point d'occupations, pas même de lectures. Tout son temps lui échappe, il ne fait ce qu'il en fait. Qu'a produit sa matinée? Rien. Il s'est levé tard, il s'est habillé lentement, il a fait plusieurs tours, il attend le dîner. Le dîner est venu: l'après-dînée se passera comme le matin, & toute sa vie ressemblera à cette journée.

Mérite-t-il le nom d'homme, quand il vit dans un état si indigne de l'homme?..... Mais, que dis-je! il a une charge considérable, une belle femme, vingt laquais; il lui est permis d'avoir la tête & le cœur vuides.

G 3



CHAPITRE CLVI.

Les Elégans.

IL n'y a plus d'hommes à *bonnes fortunes*, c'est-à-dire, de ces hommes qui se faisoient une gloire d'alarmer un pere, un mari, de porter le trouble dans une famille, de se faire bannir d'une maison avec grand bruit, d'être toujours mêlés dans les nouvelles des femmes : ce ridicule est passé, nous n'avons plus même de *petits-maitres* ; mais nous avons l'*élégant*.

L'*élégant* n'exhale point l'ambre, son corps ne paroît pas dans un instant sous je ne sais combien d'attitudes ; son esprit ne s'évapore point dans des complimens à perte d'haleine ; sa fatuité est calme, tranquille, étudiée ; il sourit au lieu de répondre ; il ne se contemple point dans un miroir ; il a les yeux incessamment fixés sur lui-même, comme pour faire admirer les proportions de sa taille & la précision de son habillement.

Il ne fait des visites que d'un quart d'heure. Il ne se dit plus *l'ami des ducs*,

L'amant des duchesses , l'homme des soupers.
 Il parle de la retraite où il vit , de la chymie qu'il étudie , de l'ennui où il est du grand monde. Il laisse parler les autres ; la dérision imperceptible réside sur ses levres ; il a l'air de rêver , & il vous écoute : il ne sort pas brusquement , il s'évade ; il vous quitte , & vous écrit un quart d'heure après , pour jouer l'homme distrait.

Les femmes , de leur côté , n'épuisent plus les superlatifs , n'emploient plus les mots de *délicieux* , d'*étonnant* , d'*incompréhensible* ; elles parlent avec une simplicité affectée , & n'expriment plus sur aucune chose , ni leur admiration , ni leurs transports : les événemens les plus tragiques ne leur arrachent qu'une légère exclamation ; les nouvelles du jour , narrées sans réflexion , & les expériences chymiques fournissent à l'entretien.

L'accommodage des hommes est redevenu très-simple ; on ne porte plus des cheveux en escalade. Ces hauts toupets , si justement ridiculisés , ont disparu.

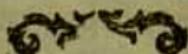
Les femmes , même les bourgeoises , ne disent plus qu'elles sont laides à faire peur ; qu'il n'y a rien de plus pitoyable que la maniere dont elles sont ajustées :

tous ces propos ne font plus de mode ; & nous en avertissons charitablement les dames provinciales qui les emploient encore.

La dame qui ne vouloit jouer qu'avec des cartes parfumées , qui exigeoit que les femmes fussent à la bergamote , n'offriroit aujourd'hui qu'une fantaisie bizarre & particuliere.

L'esprit est toujours commun ; mais le bon sens est ennore plus rare. On prend à la volée les connoissances dont on se pare , on raisonne à perte de vue : mais on se donne rarement la peine d'approfondir.

Le plus difficile aujourd'hui , pour un homme de lettres , n'est pas de parler d'érudition avec les savans , de guerre avec les militaires , de chiens & de chevaux avec les seigneurs ; mais de *rien* avec plusieurs femmes qui ne veulent plus parler , à l'exemple des *élégans*.



 CHAPITRE CLVII.

L'Homme décidément superficiel.

C'EST un titre dont il se glorifie & qu'il affiche ; c'est un homme d'un *très-bon ton*, parce qu'il traite avec importance ces riens dont nous parlions.

L'opéra comique, le grand opéra, ont droit, avant toutes les autres spéculations, d'intéresser son esprit. Comme on ne parle à Londres que de l'ordre public, des intérêts de l'Europe & du commerce des nations, il ne parle lui que des comédiens, des farceurs & des petits vers qui courent ; ce qui est très-nécessaire toutefois dans certaines maisons, où il doit parler sans rien dire.

C'est ainsi que l'homme *décidément superficiel*, & qui se donne à dessein un nombre *incroyable* de petits ridicules, vit à Paris : il fait ce qui se passe dans les foyers, dans les petites loges ; il connoît les aventures de toutes les actrices ; il fait ce qui s'est dit mystérieusement dans les soupers. On le voit aux trois spectacles. S'il paroît dans une promenade, tout le monde le salue ;

il parle à l'un ; sourit à l'autre , aborde un troisieme , annonce tout haut la distribution de sa journée , & parle de son oisiveté avec le sérieux que pourroit prendre l'homme sensé qui annonceroit une occupation utile. Il exagere les modes ; il a des enthousiasmes sans chaleur , des engouemens sans motifs : il outre la frivolité nationale ; mais il cache quelquefois , sous ces dehors empruntés , la marche fine d'une ambition ardente : il donne le change à ses rivaux , fait tout-à-coup un excellent mariage , & se trouve revêtu d'une charge importante.



 CHAPITRE CLVIII.

Indépendans. Contempteurs.

LES indépendans sont des jeunes gens qui affectent de rompre en visière aux règles établies : il ne s'habillent point ; ils vont à la campagne l'hiver , battent les remparts , fuient l'opéra & les autres spectacles ; peuplent les trétaux , laissent là les femmes de qualité ; font le contraire des autres , se moquent de tout , & finissent par se lasser de leur rôle , & par revenir à la société.

Il y a ensuite *les contempteurs du genre humain* ; mais ceux-ci sont en petit nombre à Paris , parce qu'on y aime trop la vie libre & agréable pour les écouter long-tems.

Ces contempteurs vraiment curieux (& toujours dans la classe des jeunes gens) ont décidé qu'ils étoient supérieurs à tout ce qui existoit ; qu'eux seuls avoient cette pénétration exquise , extraordinaire , qui découvre ce qui échappe à tous les yeux ; ils croient vous faire grace quand ils vous parlent ; ils n'écoutent que la moitié de

æ qu'on leur dit ; ils méprisent tout ce qui sort des presses. Ils ont le tact si fin , le goût si exquis , l'esprit si pénétrant , qu'aucun homme , aucun livre ne les contentent ; ils regardent comme *détestable* , ce que les autres regardent comme *merveilleux* : mais ils ont soin de ne point compromettre leur prétention au plus haut degré du génie , en gardant le *silence prudent de feu Conrat* , dont parle Boileau.

Quelquefois cet orgueil en impose par sa hauteur & par son jargon ; car ils ne se familiarisent pas , de peur de se laisser voir tout entiers. Ces jeunes gens ne veulent jouer que le rôle d'hommes supérieurs , & le plus souvent ils n'ont , tout bien considéré , que de l'esprit & de la politique.





CHAPITRE CLIX.

Nouvellistes.

UN groupe de nouvellistes dissertant sur les intérêts politiques de l'Europe, forment sous les ombrages du Luxembourg un tableau curieux. Ils arrangent les royaumes, reglent les finances des potentats, font voler des armées du nord au midi.

Chacun affirme la nouvelle qu'il brûle de divulguer, lorsque le dernier venu dément, d'une manière brusque, tout ce que l'on a débité; & le vainqueur du matin se trouve battu à plate couture à sept heures du soir: mais le lendemain, au réveil des nouvellistes, le conteur de la veille restitue à son héros une pleine victoire. Tous les jeux sanglans de la guerre deviennent un objet d'amusement pour cette vieille oisive & imbécile, & servent à leurs entretiens.

Ce qui a droit d'étonner un esprit sensé, c'est l'ignorance honteuse où sont plongés tous ces faiseurs de nouvelles, tant sur le

caractère que les forces & la situation politique de la nation Angloise.

On ne raisonne pas mieux, il faut l'avouer, dans les salons dorés. Les François en général traitent l'Anglois, quand il n'est pas présent, avec un ton de supériorité, un ton hautain, un ton de mépris, qui fait déplorer l'aveuglement des détracteurs : rien ne prouve mieux qu'aucun peuple n'est plus soumis aux préjugés nationaux que le Parisien. Il croit comme article de foi tout ce que lui dit la *gazette de France* ; & quoique cette gazette mente impudemment à l'Europe par ses éternelles omissions, le bourgeois de Paris ne croit à aucune autre gazette, & il soutiendra toujours qu'il ne tient qu'à la France de subjuguier l'Angleterre : il affirmera que, si l'on ne fait pas une descente à Londres, c'est qu'on ne le veut pas ; & que nous pouvons interdire à cette nation la navigation, même sur la Tamise. Il faut écouter toutes ces impertinences qui se trouvent dans la bouche des hommes les moins faits pour les prononcer. On les entend raisonner assez juste sur d'autres objets ; mais quand il est question de l'Angleterre, ils semblent n'avoir ni ju-

gement, ni connoissances, ni lecture. Ils n'ont pas la moindre idée de la constitution de cette république; ils en parlent à peu près comme un feuilliste qui ne fait pas un mot d'anglois, parle de Shakespear. Ces assertions gratuites ne méritent que la risée des hommes instruits; cependant les premiers de la nation, les gens de lettres eux-mêmes sont peuple à cet égard.

Un bourgeois de la rue des Cordeliers écoutoit assidument un abbé, grand ennemi des Anglois. Cet abbé l'enchantoit par ses récits véhémens; il avoit toujours à la bouche cette formule: *il faut lever trente mille hommes, il faut embarquer trente mille hommes, il faut débarquer trente mille hommes; il en coûtera peut-être trente mille hommes pour s'emparer de Londres. Bagatelle!*

Le bourgeois tombe malade, pense à son cher abbé qu'il ne peut plus entendre dans l'allée des Carmes, & qui lui avoit infailliblement prédit la destruction prochaine de l'Angleterre, au moyen de *trente mille hommes*. Pour lui marquer sa tendre reconnoissance (car ce bon bourgeois haïssoit les Anglois sans savoir pourquoi), il lui laissa un legs, & mit

sur son testament : je laisse à M. l'Abbé Trente-mille-hommes , douze cens livres de rente. Je ne le connois pas sous un autre nom ; mais c'est un bon citoyen , qui m'a certifié au Luxembourg que les Anglois , ce peuple féroce qui détrône ses souverains , seroient bientôt détruits.

Sur la déposition de plusieurs témoins qui attestèrent que tel étoit le surnom de l'abbé , qu'il fréquentoit le Luxembourg depuis un tems immémorial , & qu'il s'étoit montré fidele antagoniste de ces fiers républicains , le legs lui fut délivré.

S'il étoit possible d'imprimer tout ce qui se dit dans Paris , dans le cours d'un seul jour , sur les affaires courantes , il faut avouer que ce seroit une collection bien étrange. Quel amas de contradictions ! L'idée seule en est grotesque.




 CHAPITRE CLX.
Sort d'un Bourgeois.

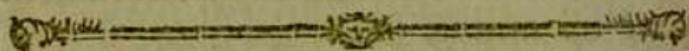
C EPENDANT un sot bourgeois de cette espece , qui jouit de cinquante mille livres de rente , peut se regarder comme le centre de plus de trois cens mille hommes qui agissent & travaillent pour lui nuit & jour.

Au moyen de tous les arts enchainés l'un à l'autre , la condition de ce particulier devient presqu'égale à celle des rois ; & en effet , il a toutes les commodités réelles & voluptueuses dont peuvent jouir les monarques.

Ainsi , pour que le luxe soit moins meurtrier , & que , semblable à la lance d'Achille , il guérisse d'un côté les maux qu'il a faits de l'autre , il faut qu'il n'admette pas d'interruption. Dès qu'une branche tombe ou cesse , voilà tout-à-coup des désœuvrés & des nécessiteux. Il est très-sûr que si les riches interrompoient pendant une année le cours de leurs folles dépenses , il y auroit la moitié de la capitale , qui tout à coup ne pourroit plus subsister.

Le riche la préfère à tout autre féjour, parce que tout y vient d'un bout du royaume à l'autre. Elle jouit plus abondamment des denrées qu'elle ne produit point, que les contrées même qui les produisent.

Mais les impitoyables voluptés des riches, avec leurs arts de sensualité & de frivolité, immolent des générations entières à un luxe fol & cruel.



CHAPITRE CLXI.

Les Lorgneurs.

PARIS est plein de ces lorgneurs impitoyables, qui se plantent devant vous, & fixent sur votre personne des yeux immobiles & assurés : cette coutume ne passe plus pour indécente, à force d'être commune. Les femmes ne s'en offensent pas, pourvu que cela arrive aux spectacles & aux promenades ; mais si l'on s'avisait de les regarder ainsi dans un cercle, le lorgneur seroit taxé d'insolence, & traité comme un impoli.

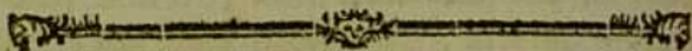
Il ne faut pas confondre ces lorgneurs avec les *physionomistes*, qui trouvent à

exercer leur sagacité au milieu d'une foule aussi immense, & qui à la longue acquierent un certain tact. Ils observent toute l'habitude du corps encore plus que la physionomie.

Un peintre, un poëte sont nés physionomistes. Voilà pourquoi ils se plaisent où est la multitude. Voyez au salon cette foule de portraits; ils assigneront le caractère d'après la figure. Il ne faut pas nier la révélation de la physionomie; elle ne trompe guere: la probité donne un air ouvert; le front d'un sot est reconnoissable entre mille. Celui qui a l'air vil ou méchant, justifie presque toujours son visage. Les vieillards, dont l'ame est glacée, n'ont plus de physionomie; le sentiment est éteint chez eux, l'empreinte de l'ame l'est aussi. *Latour*, peintre célèbre, dont les portraits ont une vérité frappante, disoit: ils croient que je ne saisis que les traits de leur visage, mais je descends au fond d'eux-mêmes à leur insu, & je les remporte tout entiers.

Une femme d'esprit, apprenant qu'un certain homme alloit se faire peindre, dit: il est bien hardi ce coquin-là; il osera regarder en face un homme qui tient le pinceau! Si je pouvois nommer le person-

nage , on verroit combien le mot a de justesse ; mais j'abhorre trop la satire , & ne veux tracer que des peintures générales.



CHAPITRE CLXII.

Palais - Royal.

O QUE M. Lavater , docteur Zuricois , qui a tant écrit sur la science de la physionomie , n'est-il au Palais-Royal le vendredi , pour lire sur les visages tout ce qu'on cache dans l'abyme des cœurs !

Il verroit , je crois , que l'habitant de Paris n'est ni cruel , ni farouche , ni porté à la révolte ; mais n'y découvreroit-il pas un mélange d'astuce , de finesse , de présomption , de suffisance & de hauteur ? Il n'est pas né pour les sentimens extrêmes ; & il a beau aspirer à l'extrême licence des mœurs , il n'y parviendra même pas.

Là sont les filles , les courtisanes , les duchesses & les honnêtes femmes , & personne ne s'y trompe : il s'y tromperoit peut-être lui-même , ce grand docteur avec toute sa science ; car ces

notions dépendent de nuances qu'il est très-facile de saisir : mais il faut les étudier sur les lieux. Or, je soutiens que M. Lavater auroit peine à distinguer une femme de condition, d'une fille entretenue ; & le moindre clerc de procureur, échappé de l'étude, sans avoir tant médité sur cet objet, en sauroit plus que lui.

Poursuivons. Là, on se regarde avec une intrépidité qui n'est en usage dans le monde entier qu'à Paris, & à Paris même que dans le Palais-Royal : on parle haut, on se coudoie, on s'appelle, on nomme les femmes qui passent, leurs maris, leurs amans ; on les caractérise d'un mot ; on se rit presque au nez, & tout cela se fait sans offenser, sans vouloir humilier personne. On roule dans le tourbillon, on se prodigue les regards avec un abandon qui laisse toujours aux femmes *le dernier* : un peintre auroit tout le tems de saisir une figure, & de l'exprimer à l'aide du crayon.

Je ne me pique pas d'être physionomiste ; j'ai fait mon tour d'allée plusieurs fois ; je n'ai songé alors qu'à voir les beautés qui y circuloient : mon esprit d'observation s'est trouvé en défaut ;

mais voici ce que je pense sur la physionomie.

Les bonnes qualités du cœur impriment toujours à la physionomie un caractère touchant. Jamais un excellent homme n'a paru d'une figure défagréable ; l'humanité empreint sur les traits du visage une sorte de sérénité & de douceur.

Si l'innocence & la modestie brillent sur le front d'une jeune personne à son insu & indépendamment de la beauté, la sensibilité, l'honneur, la compassion habituelle, la bienfaisance généreuse peuvent donner à une figure humaine une dignité qui l'ennoblit & la distingue.

Ce sont les inclinations basses & mauvaises, qui font toutes ces figures révoltantes & mesquines : la beauté est moins un don de la nature qu'un attribut secret de l'ame & de ses dispositions habituelles. Un homme sensible se reconnoît à ses attitudes, à ses regards, à sa voix. Couvrez son visage de cicatrices, coupez lui un bras ; ni l'œil ni l'accent n'auront perdu leur expression.

Il est presque impossible de dissimuler l'envie, la malice, la cruauté, l'avarice, la colere ; & les passions généreuses ou

vies ont des nuances qui se révelent à l'œil attentif.

Avec une ame égale, franche & ouverte, le visage est toujours beau : voilà ce que j'ai cru remarquer, sans avoir lu M. Lavater. Puisque la joie pure, libre & facile déploie tous les traits & les rend gracieux, pourquoi la beauté personnelle ne dépendroit-elle pas à la longue, de la noblesse & de la pureté des sentimens ?

Telle femme devant son miroir s'est dit à elle-même : *en vain je m'étudie, je ne jouerai jamais la pudeur.* Quel cri de la conscience ! Voyez le fripon qui baisse les yeux en vous parlant, & n'ose rencontrer vos regards : voyez celui qui vous flatte, & qui cherche vos yeux pour voir s'il vous a trompé. J'abandonne ces réflexions étrangères à mon sujet : je dis seulement que c'est à Paris & au Palais-Royal, que M. Lavater auroit dû faire ses nombreuses expériences : il auroit vu ce que je n'ai pu appercevoir qu'imparfaitement.



CHAPITRE CLXIII.

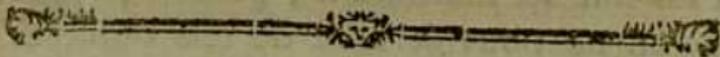
Du Persiflage.

LE persiflage est une raillerie continue, sous le voile trompeur de l'approbation : on s'en sert pour conduire la victime dans toutes les embuscades qu'on lui dresse ; & l'on amuse ainsi une société entière, aux dépens de la personne qui ignore qu'on la traduit en ridicule, abusée qu'elle est par les dehors ordinaires de la politesse.

Ce n'est point là de la bonne plaisanterie. La Bruyere a dit : *railler heureusement, c'est créer.* Mais quel esprit y a-t-il à abuser de la simplicité ou de la confiance d'un homme qui s'offre aux coups sans le savoir, & qui tombe d'autant plus profondément dans le piège, qu'il le soupçonne moins ?

Le persifleur est un homme froid & fatigant à la longue. Cette maniere de railler est donc pitoyable, parce qu'il n'y a point d'égalité. Chaque société a son railleur & son ton de raillerie ; mais il n'y a rien de si rare qu'une plaisanterie légère, fine, enjouée & raisonnable.

CHAP. CLXIV.


 CHAPITRE CLXIV.

Mystifier. Mystification.

MOTS nouveaux parmi nous, & qu'on ne sauroit expliquer que par des exemples. On doit leur création au caractère du *petit Poinçinet*, qui, après avoir fait des opéra comiques à Paris, se noya par accident dans le Guadalquivir. Versificateur, bel-esprit, & d'une crédulité inconcevable, il allioit à du talent une singulière ignorance des choses les plus communes. Personnage remarquable par les contrastes qu'il offroit, il étoit doué de saillies heureuses, fines, épigrammatiques, & la simplicité de son caractère étoit sans bornes.

Une société de persifleurs, qui avoient peu de charité, abusèrent de sa pleine confiance, qui se méloit d'ailleurs de vanité; toutes les femmes étoient amoureuses de lui, parce qu'il avoit eu les faveurs de quelques actrices; on partit de là pour lui assigner de faux rendez-vous, où on lui persuada qu'il étoit *invisible* & métamorphosé en cuvette,

Plus on le maltraitoit , plus il pensoit qu'on ne pouvoit faire de tels outrages à sa personne , qu'à raison de son *invincibilité*. On raconte qu'on lui proposa d'acheter la charge d'*écran* chez le roi , & pendant quinze jours il accoutuma ses jambes à pouvoir soutenir l'ardeur d'un brasier ; qu'on lui offrit la place de gouverneur du *fils du roi de Prusse* ; & qu'on lui fit signer qu'il n'adoptoit aucune religion.

On lui annonça un jour qu'il devoit être reçu membre de l'académie de Pétersbourg , pour avoir part aux bienfaits de l'impératrice ; mais qu'il falloit préalablement apprendre le Russe , parce qu'il pourroit fort bien être mandé à la cour. Il crut étudier le Russe , & il se trouva au bout de six mois , qu'il avoit appris le bas-breton.

On lui fit accroire qu'il avoit tué un homme en duel , lorsqu'à peine il avoit tiré son épée , & qu'il avoit été condamné à être pendu ; on lui fit lire sa sentence imprimée , un faux crieur la hurloit sous sa fenêtre ; & Poinfinet de se couper les cheveux , de se déguiser en abbé , de pleurer à chaudes larmes , de se cacher ; puis le roi lui donnoit sa

grace , comme à un grand poëte cher à la nation.

Enfin , l'on poussa la cruauté jusqu'à lui dépêcher un dentiste qui lui arracha une dent malgré lui , en lui soutenant qu'il avoit été appelé la veille par lui-même , avec ordre de vaincre sa résistance.

Il crut que des carpes , des brochets , avoient parlé à l'oreille d'un convive qu'on donnoit pour un grand voyageur , & il n'en fut pas totalement désabusé , même lorsqu'il eut reconnu les premières tromperies. Il disoit , *on m'a bien abusé , mais j'ai vu le brochet s'élançer du plat & parler à l'oreille du voyageur.* C'étoit celui qui avoit joué son rôle avec le plus intrépide sang-froid.

Dans les soupers de Paris , l'on raconte fréquemment ces *mystifications* qui , quoiqu'un peu vieilles , épanouissent la rate ; on les jugeroit incroyables , elles n'en sont cependant pas moins vraies. On ne conçoit pas comment une tête humaine a pu réunir de telles disparates , faire la jolie comédie du *Cercle* , plusieurs couplets ingénieux , & être en même tems la dupe constante de gens qui avoient moins d'esprit que lui.

Ces mauvais railleurs qui poufferent trop loin la plaisanterie ; ont mis une espece de gloire à publier leurs faciles triomphes sur l'imbécilité native du pauvre auteur ; & ne tomboient-ils pas eux-mêmes , en se targuant de pareils faits , en les narrant avec orgueil , dans une sorte de *mystification* assez plaisante , puisqu'ils ont cru que ces menfonges devoient leur faire beaucoup d'honneur , & constater leur renommée ?

On les a vus y mettre une prétention risible , se disputer entr'eux à qui avoit le mieux trompé ce malheureux poëte , leur confrere , comme si c'étoit là une preuve réelle de supériorité.

J'ai donc vu *mystifier* un de ces *mystificateurs* , qui mettoit dans son récit la plus grande emphase : & je m'en suis réjoui.

Des railleurs plus fins & plus agréables imaginerent un singulier complot , mais qui n'avoit rien d'outré ni de cruel : c'étoit de faire accroire à Crébillon fils qu'il avoit perdu cet esprit facile , léger , délicat , bonnement caustique (dans un juste degré) , qui le distinguoit avantageusement & le rendoit si aimable dans les sociétés. Plus on a de cet esprit ,

moins on y croit. Crébillon fils, dans un souper, voyant tous ses amis hausser les épaules à chaque mot qu'il disoit, s'imagina n'avoir proféré que des sottises, lorsqu'il avoit été plus brillant que jamais. Il tomba dans un fauteuil, & s'écria douloureusement : *il est donc vrai, mes amis, que je n'ai plus d'esprit ! Hélas, il y a quelque tems que je m'en suis apperçu ! Mais pourquoi m'avez-vous laissé parler ? Souffrez-moi tel que je suis ; car il m'est impossible de me séparer de vous, quoique je ne sois plus digne d'assister à vos entretiens.*

Cette charmante bonhommie dévoiloit une ame candide & sans orgueil. Il n'en fut que plus cher à ses amis qui l'embrasserent, en lui certifiant qu'il étoit toujours aussi spirituel que bon.

Et quel étoit cet homme crédule ? L'auteur qui a vu le plus finement dans le caractère & dans le cœur des femmes, & qui leur a appris souvent à se connoître elles-mêmes.




 CHAPITRE CLXV.
Architecture.

JE ferai une question aux gens de l'art : pourquoi toujours des colonnes dans l'architecture ? Pourquoi toujours le même entablement ? Pourquoi les mêmes compositions éternellement répétées ? Ces colonnes rappellent des tiges d'arbres ; fort bien : cet entablement, des solives : ces ornemens, des vases entourés de plantes ; à merveille. Mais cela frappe mes yeux pour la millieme fois. Ne pourroit-on pas imaginer d'autres proportions ? L'art est-il borné à ce point, ou le génie des architectes ? Faudra-t-il que tout palais ressemble plus ou moins à tel autre palais ? J'accuse donc l'architecture de la plus grande monotonie, & je suis las de voir des colonnes, encore des colonnes, & par-tout des colonnes.

Une foule de maisons charmantes, ayant un aspect varié & leur forme particuliere, bordent depuis peu les remparts & embellissent les fauxbourgs. Cette diversité annonce que l'art peut renoncer quelquefois à ses vieilles regles coutu-

mieres , pour mieux enchanter l'œil & le surprendre.

Mais les prodiges de l'architecture sont à Paris , dans l'intérieur des maisons. Dès coupes savantes & ingénieuses économisent le terrain , le multiplient & donnent des commodités neuves & précieuses ; elles étonneroient fort nos aïeux , qui ne savoient que bâtir des salles longues & quarrées , & croiser d'énormes poutres d'arbres entiers. Nos petits appartemens sont tournés & distribués comme des coquilles rondes & polies , & l'on se loge avec clarté & agrément dans des espaces ci-devant perdus & gauchement obscurs.

Auroit-on imaginé , il y a deux cents ans , les cheminées tournantes qui échauffent deux chambres séparées , les escaliers dérobés & invisibles , les petits cabinets qu'on ne soupçonne pas , les fausses entrées qui masquent les sorties vraies , les planchers qui montent & descendent , & ces labyrinthes où l'on se cache pour se livrer à ses goûts , en trompant l'œil curieux des domestiques ?

Auroit-on deviné que l'art seroit parvenu au point qu'au moyen d'un petit bouton secret , on seroit tourner subite-

ment , sur un pivot rapide , un miroir de quatre pieds de hauteur , & un vaste secrétaire , où une large commode , lesquels , appliqués contre une prétendue muraille , offrent en s'ouvrant une issue dans la garde-robe d'une maison voisine , issue cachée à tous les regards , excepté à ceux des intéressés , mais propre à favoriser les mystères de l'amour & quelquefois ceux de la politique ? Des êtres qui semblent ne s'être jamais vus , communiquent ensemble à des heures réglées ; des ombres impénétrables sont répandues autour d'eux , l'ardente jalousie & l'espionnage le plus subtil perdent jusqu'à leurs soupçons ; & se trouvent en défaut.

La peinture arabesque a repris faveur après des siècles d'oubli. C'est un genre de décoration agréable , mais coûteux. Qu'a-t-on fait ? On a trouvé le secret de le mettre en papier , & le coup-d'œil sera pour les fortunes médiocres comme pour les riches. Les inventions de notre siècle tendent sur-tout à imiter parfaitement les couleurs du luxe ; on se contente de sa superficie ; on croit toucher aux richesses , quand on en a les dehors : preuve que leur plus grand mérite réside dans l'éclat. Aussi voyez qu'on peint le

marbre où il n'est pas ; que du papier représente le velours & la soie ; qu'on bronze le plâtre ; qu'on dore les chenets ; & que , jusque sur nos tables , la figure brillante des fruits dédommage de leur absence au dessert. Il est même des plats en relief , (1) auxquels il est convenu de ne pas toucher ; & ces mets fantastiques servent jusqu'à ce qu'ils soient entièrement décolorés. Bientôt nos bibliothèques ne feront plus qu'une toile peinte ; & n'avons-nous pas déjà ainsi de la sculpture , de la menuiserie , de la porcelaine , des vases de porphyre & jusqu'aux bustes des grands hommes ?

(1) On fait l'histoire du *lapereau de bois* , qu'un étranger à vue courte voulut absolument dépecer , malgré les sollicitudes plaintives de la maîtresse de la maison.



CHAPITRE CLXVI.

Revendeuses à la Toilette.

LES revendeuses à la toilette entrent par-tout ; elles vous apportent les étoffes, les dentelles, les bijoux de ceux qui veulent avoir de l'argent comptant pour payer les dettes du jeu. Elles sont les confidentes des femmes les plus huppées, qui les consultent, & arrangent plusieurs affaires d'après leurs avis. Elles ont des secrets curieux, & les gardent d'ordinaire assez fidèlement.

Il faut qu'une revendeuse à la toilette, a dit quelqu'un, ait un caquet qui ne finisse point, & néanmoins une discrétion à toute épreuve, une agilité renaissante, une mémoire qui ne confonde pas les objets, une patience que rien ne lasse, & une santé qui résiste à tout.

Il n'y a de ces femmes-là qu'à Paris. Elles font leur fortune en très-peu de tems, & elles ne la doivent pas en entier à la vente de leurs marchandises. Les physionomies les plus rebutantes sont quelquefois celles qui ont le plus de vogue. Or, devinez pourquoi.

CHAPITRE CLXVII.

Coëffeurs.

QUI connoît le sieur Dupain , qui vient d'afficher par-tout , *l'Art varié des coëffures ?* Qui l'a lu ? Moi seul peut-être. Il célèbre avec enthousiasme cet ornement léger qui garnit la tête & accompagne le front de l'homme ; & comme il faut idolâtrer son talent pour le pousser loin , il s'exalte devant l'art qui a coupé , papilloté , tordu , crépé , façonné , arrangé , pommadé , frilé & poudré de deux ou trois cens façons différentes les cheveux soumis ou rebelles d'un galant homme , ou d'une jolie femme. Il creuse cet art dans toute sa largeur & sa profondeur. Et quel art , même de nos jours , a été sondé en entier ?

L'art de la coëffure est sans contredit celui qui approche le plus de la perfection. La perruque a eu ses Corneille , ses Racine , ses Voltaire ; & ce qui fait ici exception , ces perruquiers ne se sont point copiés. La perruque , d'un volume

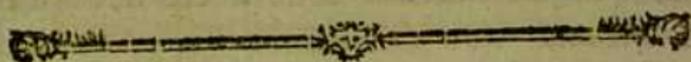
exagéré & bizarre dans son origine , a fini par imiter le naturel des cheveux. Ne pourroit-on pas appercevoir ici la marche & l'emblème de l'*art dramatique* , d'abord pompeusement & ridiculement factice , puis rentrant à force de réflexions dans les limites de la nature & de la vérité ? La grosse & énorme perruque représenteroit la *tragédie bouffie & boursoufflée* ; une perruque légère , qui rend parfaitement la couleur & jusqu'à la racine des cheveux , qui s'implante , pour ainsi dire , & ne semble point étrangère sur la tête qui la porte , représentera le *drame vrai* , contre lequel les antiques & grosses perruques font rage ; mais il faut enfin qu'elles cedent à leur moderne rivale.

Quoi qu'il en soit (& nous laissons la discussion de ces graves matieres à la sagacité du sieur Dupain) graces à son art , d'un petit monstre féminin l'on fait faire aujourd'hui une figure humaine ; on lui a créé un visage & un front par la magie des rapprochemens. Et les actrices ne devoient envisager les coëffeurs qu'avec une vénération profonde ; car après les auteurs qui les font parler , ce sont les perruquiers qui leur donnent l'existence. Mais les ingrates ne se doutent

pas qu'elles doivent tout à ces heureux créateurs.

Le coëffeur trouve sa récompense dans l'exercice même de sa profession. Son œil domine incessamment les plus rares trésors de la beauté, voilés pour tout autre regard. Il est témoin de tous les mouvemens, de toutes les graces, de toutes les minauderies de l'amour & de la coquetterie. Il voit les premiers ressorts de ce jeu que possèdent si bien les femmes, & qui fait mouvoir, par un fil imperceptible, *les grands pantins du siècle*. Il doit être discret, tout voir, & ne rien dire; autrement ce seroit un vil profanateur des mysteres auxquels il est admis, & l'on ne choisiroit plus que des femmes qui gardent ordinairement le secret de leur sexe.

Les coëffeurs avoient mis à leur porte, en gros caracteres, *académie de coëffure*. M. d'Angiviller a trouvé que c'étoit profaner le mot *académie*, & l'on a défendu à tous les coëffeurs de se servir de ce mot respectable & sacré; car il faut dire qu'à Paris les prohibitions bizarres sont éternelles. Il s'agit toujours d'une *défense*, & jamais d'une *permission*.



CHAPITRE CLXVIII.

Parures.

UN diamant est beau par lui-même ; l'artiste le taille, le polit, le façonne ; il jette alors un éclat plus vif : telle est la femme. Rien ne la touche plus vivement que la parure ; rien ne lui est plus cher que de réparer le tort des années ; rien ne la flatte plus enfin, que ce qui peut suppléer à ce qui lui manque du côté de la fraîcheur & de la beauté du teint.

Nous connoissons par l'histoire les cinq cents ânesses qui suivoient par-tout l'impératrice Poppée, pour fournir abondamment à ses bains de lait & à ses cosmétiques. Nous savons que la reine Cléopâtre rehaussait l'éclat de ses charmes par les soins de la parure la plus étudiée, & qu'elle enchaîna de cette manière le premier & le second des humains, César & Antoine. Nous n'ignorons pas que la reine Bérénice avoit de si beaux cheveux, qu'ils donnerent leur

nom à une constellation céleste. Nous avons lu que Sémiramis appaisa une sédition furieuse , en s'arrachant tout-à-coup de sa toilette , & se montrant sur son balcon le sein découvert & dans le désordre d'une femme à moitié déshabillée.

On ne nous a pas laissé ignorer toute la coquetterie de la belle Hélène , qui alluma tant de feux , & qui occasiona une guerre qui , fameuse après trente siècles , retentit encore dans l'univers ; on nous a instruit que Jézabel , mangée par les chiens , mettoit du rouge : mais les poètes anciens , quoique grands descripteurs , ne nous ont point représenté les modes de ces tems éloignés avec assez de vérité pour que nous puissions nous en former une juste idée.

Je fais qu'une Bacchante échevelée , le tyrsé en main , le front couronné de lierre , peut paroître aussi belle qu'une marquise coëffée en vergette ; je fais que les tuniques des dames Romaines pouvoient avoir les graces des robes ouvertes des Européennes modernes ; je fais que leurs sandales ont pu recevoir l'élégance de nos souliers exhauffés & mignons ; mais enfin qu'en coûtoit-il

de nous donner la description de leur coëffure, de les accessoirer, de les varier, & de son ensemble brillant? Pourquoi les écrivains n'ont-ils pas parlé de l'arrangement des cheveux? Pourquoi ont-ils négligé de nous faire connoître la base de l'admirable édifice, où il commençoit, où il finissoit? Où plaçoit-on la topaze & la perle? De quelle manière les fleurs étoient-elles entrelacées, &c.? Qui les a donc empêchés de peindre la sphère mouvante des modes?.... Ah! je le sens moi-même, en voulant ici prendre le pinceau; c'est qu'il est impossible de peindre cet art, le plus vaste, le plus inépuisable, le plus indépendant des règles communes. Il faut voir la beauté donnant à son miroir le dernier coup-d'œil de satisfaction, & puis admirer & se taire.

En effet, si je voulois représenter une *toque accompagnée de deux attentions prodigieuses*, un *bonnet à la Gertrude*, à la *Henri IV*, un *bonnet aux navets*, un *bonnet aux cerises*, un *bonnet à la fanfan*; puis parler du *bonnet artiste*, des *sentimens repliés*, de l'*esclavage brisé*; j'aurois beau représenter le *grattoir diamanté*, le *peigne en pierres*, faire pencher la *physionomie*, offrir

les *cordelières* d'un goût inconnu. Je ne trace-
rois que des mots ; & Homere lui-même,
avec son génie , a eu plutôt fait de
peindre le bouclier d'Achille, que la
coëffure d'Hélène.

Taisons-nous donc , & envoyons à
l'opéra l'étranger jaloux de connoître les
modifications de nos modes brillantes :
qu'il les contemple sur la tête de nos
femmes , & non dans une froide & in-
intelligible description.

Au commencement de ce siècle, les
femmes portoient sur une belle gorge
à découvert , des croix & de petits saint-
esprits de diamans. Un prédicateurs'écrioit
en chaire : ah , bon Dieu ! peut-on plus
mal placer la croix qui représente la
mortification, & le Saint-Esprit auteur
de toutes bonnes pensées !

La couleur générale, au moment que
j'écris, est *dos & ventre de puce* (1).

(1) *Boue de Paris & merde d'oie* ont pré-
valu depuis ; mon livre est à moitié antique.
Je voulois parler de la *coëffure à l'hérisson* ; la
coëffure à l'enfant l'a bannie. Les plumes sont
devenues plus rares ; elles ne flottent plus en
panache. Oh , comment peindre ce qui par son
extrême mobilité échappe au pinceau !

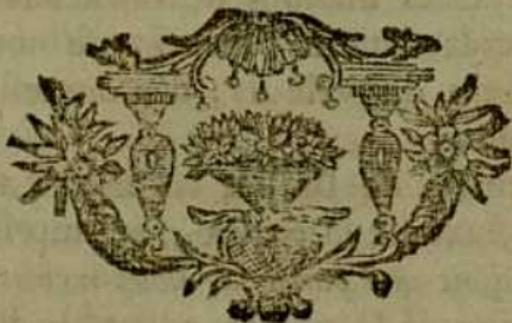
On a raffolé sur-tout des bonnets au *parc-anglois* ; on a vu sur la tête des femmes, des *moulins-à-vent*, des *bosquets*, des *ruisseaux*, des *moutons*, des *bergers* & des *bergeres*, un *chasseur dans un taillis*. Mais comme ces coëffures ne pouvoient plus entrer dans un *vis-à-vis*, on a créé le ressort qui les élève & les abaisse. Dernier chef-d'œuvre d'invention & de goût.

L'histoire des *poufs*, *pets en l'air*, *coques*, *chignons*, *bouillons*, *chiffons*, devoit être confiée à l'académie des belles-lettres, qui fait des recherches si profondes sur les *colliers* & *ornemens* que portoient les dames Romaines. Et le présent ? Pourquoi n'en pas parler ? Les bonnets à *la grenade*, à *la Thisbé*, à *la sultane*, à *la Corse*, ont passé, ainsi que les chapeaux à *la Boston*, à *la Philadelphie*, à *la Colin-Maillard* ; la coëffure en *limacon* penche sur son déclin. Mais mon devoir m'obligeroit à parler des *jupons grossis*, *bouffis*, *ébaubis*, qui grossissent les hanches & donnent de la chair aux femmes qui n'ont que la peau. Je promets donc le journal des *plumes* & des *jupes*, qui sera mieux accueilli que le

Journal des Savans ou celui de *Neuchâtel* (1).

Le *tul*, la *gaze* & le *marli* ont occupé cent mille mains; & l'on a vu des soldats valides & invalides faire du *marli*, le promener, l'offrir & le vendre eux-mêmes. Des soldats faire du *marli*? ... Je vais lire cinquante pages d'*Ossian*, pour écarter & chasser cette déplorable idée.

(1) *Journal* trop peu répandu, où plusieurs articles marqués d'un *C*, sont d'un juge impartial, d'un écrivain sensé & d'un vrai littérateur. Pourquoi ne tient-il pas la plume dans un ouvrage périodique plus accredité?



CHAPITRE CLXIX.

Economie.

Ou est l'économie, après les dépenses qu'occasionnent ces futiles fantaisies ? Nulle part. On ne connoît plus que l'avarice ou la prodigalité, parce qu'ainsi le commande l'orgueil. Nos peres faisoient *retourner* leurs habits, & *ressemeler* leurs souliers. Les gens en place ne dédaignoient pas cette épargne. Si quelqu'un parloit aujourd'hui de souliers *ressemelés*, il feroit tomber en syncope toutes les femmes de simples commis.

Il y a des maisons de financiers, où l'on paroît dans la plus affreuse nudité, si l'on n'a du velours, des dentelles & du galon.

Enfin M. de Buffon lui-même a justifié le luxe de la parure, en imprimant *qu'il faisoit une partie de nous-mêmes* ; & l'historien de la nature a semblé ne pas attribuer peu d'estime à la richesse des habillemens. Comment après cela une femme qui ferme la porte aux gens qui

n'ont point de dentelles , paroîtra-t-elle ridicule ?

On tolere en même tems les dentelles jaunes & fort sales , poudrez-les à blanc pour cacher leur vétusté : dût la fraude paroître , n'importe , vous avez des dentelles. Vous êtes bien dispensé de la propreté , mais non du luxe.

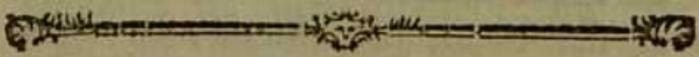
Qu'un homme bien mis d'ailleurs , tire de sa poche un *mouchoir de couleur* , vous verrez soudain dans les yeux des femmes , l'étonnement où elles seront de cette grossiere ignorance.

Mais si vous affectez aussi de déployer un *maçulipatan* , un *paliacate* , vous vous affichez pour un commis de la compagnie des Indes.

Connoît-on l'histoire de cet honnête homme qui , n'ayant qu'une manchette à dentelles , la montra au Suisse à la porte d'un hôtel , comme un passeport assuré , cachant avec soin sous la basque de sa veste l'autre manchette qui n'étoit , hélas ! que de mousseline ? Mais dans la chaleur de la conversation , comme on ne songe pas à tout , il eut l'imprudence de dévoiler en plein salon cette manchette scandaleuse , cachée jusqu'alors & sans affectation,

Cette vue offensa tellement la maîtresse de la maison, qu'elle fit monter sur-le-champ son Suisse, pour le réprimander. Le portier ne comprenoit rien à la verte semonce qu'il recevoit, parce que dans l'intervalle l'homme qu'on lui désignoit avoit caché de nouveau l'humble mouffeline, & ne gesticuloit plus que de la main à la dentelle. Le lendemain, le portier bien grondé devint si inflexible, qu'un officier qui avoit perdu un bras à l'armée s'étant présenté, le Suisse ne voulut pas le laisser entrer, exigeant l'apparition de deux manchettes égales, & jurant qu'on arborderoit jamais madame autrement, quand même la gazette auroit annoncé à toute l'Europe la perte du bras & de la manchette.




 CHAPITRE CLXX.
Les Ecriteaux des rues.

LES écriteaux du nom de chaque rue ne datent que de 1728 : avant cette époque la tradition désignoit chaque rue. On avoit commencé par une plaque de fer-blanc , le tems & la pluie en effaçoient les caractères ; aujourd'hui ils sont gravés dans la pierre même.

On verra à la place de la nouvelle salle de la comédie françoise les rues de *Corneille* , de *Racine* , de *Moliere* , de *Voltaire* , de *Crébillon* , de *Regnard* ; ce qui scandalisera d'abord les échevins (il faut s'y attendre) comme en possession de la glorieuse & antique prérogative de donner seuls leurs illustres noms à des rues. Mais peu à peu ils s'accoutumeront à cette innovation , & à regarder *Corneille* , *Moliere* & *Voltaire* comme les compagnons de leur gloire. Enfin , la rue *Racine* figurera à côté de la rue *Babille* , sans trop étonner les quarteniers , les dizeniers , & autres officiers de l'hôtel-de-ville.

L'Année littéraire a fait dernièrement une assez bonne plaisanterie, en disant que derrière la nouvelle salle du spectacle, on trouveroit le *cul-de-sac de la Harpe*. Cela est gai. L'auteur de l'incroyable tragédie des *Barmécides* devoit lui-même en rire, car c'est toujours quelque chose, en passant dans ce monde, que de donner son nom à un *cul-de-sac* ou à un *impasse*, pour quelque rimes, soi-disant tragiques.

M. de Voltaire a eu beau prêcher pour ce mot *impasse*, on ne s'en est point servi; & l'on continue à dire le *cul-de-sac du Fort-aux-Dames*, le *cul-de-sac des Feuillantines*, le *cul-de-sac de Jérusalem*, le *cul-de-sac du petit Jésus*, le *cul-de-sac des Quatre vents*, &c.

On avoit commencé à numéroter les maisons des rues; on a interrompu, je ne sais pourquoi, cette utile opération. Quel en seroit l'inconvénient? Il seroit plus commode & plus facile d'aller tout de suite chez M. un tel, n^o. 87, que de trouver M. un tel au *Cordon bleu*, ou à la *Barbe d'argent*, la quinzième porte cochère à droite ou à gauche après telle rue; mais les portes cochères, dit-on, n'ont pas voulu permettre que les ins-

cripteurs

cripteurs les numérotassent. En effet, comment soumettre l'hôtel de M. le conseiller, de M. le fermier-général, de monseigneur l'évêque, à un vil numéro, & à quoi serviroit son marbre orgueilleux? Tous ressemblent à César; aucun ne veut être le second dans Rome: puis une noble porte cochere se trouveroit inscrite après une boutique roturiere. Cela imprimeroit un air d'égalité qu'il faut bien se garder d'établir. Bientôt sur les petites affiches, le convoi d'un ferrurier qui sera décédé ne se trouvera plus à côté de celui d'un marquis son voisin dans la sépulture. On fera une petite barre pour les distinguer, & cela a été proposé.



CHAPITRE CLXXI.

Pensions.

ON a senti la nécessité d'enseigner aux enfans autre chose que la langue latine. Plusieurs pensions, où l'éducation est complète se sont formées sous les auspices des lumieres nouvelles. Cette éducation est purgée de cet alliage pédantesque qui ailleurs la déshonore. Il étoit excessivement ridicule de donner la même éducation à un militaire, à un magistrat, à un négociant, à un médecin, & d'éloigner l'étude la plus nécessaire, celle des langues vivantes.

On trouve donc à Paris des pensions nouvelles, formée sur un plan raisonné, où tous les arts sont admis, où chaque élève choisit la science qui doit prédominer dans son emploi futur. Ces établissemens sont dus aux progrès des lumieres, & aux plaintes fréquentes & légitimes que les écrivains ont jetées sur la déplorable routine de notre université.

Elle suit encore aveuglément ces futiles

& pernicieux usages ; mais bientôt elle ne recevra plus dans son sein que les enfans de la dernière classe de la société , qui par pauvreté seront forcés de s'abandonner à sa vieille déraison.

Les petites pensions de l'université offrent un aspect ridicule & hideux : la nourriture morale y est encore au-dessous de la nourriture physique : là se trouvent de malheureux précepteurs, dit *gafcheux*, dont l'indigence extrême ne sauroit même atteindre à l'extérieur d'un abbé, quoiqu'il soit peu coûteux. Il ont un costume mixte, les cheveux rond & gras, les bas noirs, la culotte déchirée, l'habit de couleur ; point de poudre ; la figure have & famélique.

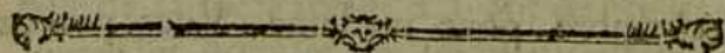
Ces latinistes se louent à un plus bas pris que le laquais de la maison ; les maîtresses de pension leur rognent le pain & la viande ; les servantes les rebutent ; des écoliers qui les voient méprisés, se moquent d'eux & les tourmentent.

Point de loisir ; ils n'ont ni congé, ni vacance ; ces jours-là sont pour eux des jours de fatigue ; ils mènent les écoliers aux promenades, répondent de leurs bras & de leurs jambes, corrigent les

devoirs de trois classes, ont à faire au maître de pension, aux professeurs du college, aux parens, n'exercent qu'en tremblant une équivoque autorité sur une foule d'espiegles, les surveillent le jour & la nuit; se levent avant eux, se couchent après, également coupables par l'indulgence & la fermeté, & menacés chaque jour d'être mis à la porte avec leur latin: les cuistres & les marmitons de la cuisine sont cent fois plus heureux.

Il faut avoir balancé quelque tems entre la riviere & ce triste emploi, pour avoir le courage d'embrasser ce dernier parti. Des hommes de mérite, connus aujourd'hui dans la république des lettres, ont néanmoins commencé par-là: tant l'infortune impérieuse contraint quelquefois le génie naissant!





CHAPITRE LXXII.

Domestiques. Laquais.

CETTE armée de domestiques inutiles, & faits uniquement pour la parade, est bien la masse de corruption la plus dangereuse qui pût entrer dans une ville où les débordemens sans nombre qui en naissent, & qui ne vont qu'en s'accroissant, menacent d'apporter tôt ou tard quelque désastre presque inévitable.

On croit l'état très-puissant, quand on envisage cette foule d'individus qui peuplent les quais, les rues, les carrefours: mais que d'hommes avilis! Quand on en voit un groupe dans une antichambre, il faut songer qu'il s'est formé un vuide dans la province, & que cette population florissante de Paris forme de vastes déserts dans le reste de la monarchie.

Dans tel maison de fermier général, vous trouverez vingt-quatre domestiques portant livrée, sans compter les marmi-

rons, aides-cuisine, & six femmes-de-chambre pour madame. Vous pouvez ranger hardiment, parmi cette valetaille, l'escroc qualifié, qui l'adule du matin au soir, parce que cet escroc a l'ame d'un laquais, ainsi que cinq à six complaisans subalternes, qui ne s'entretiennent que des hautes qualités de madame. Trente chevaux frappent du pied dans l'écurie: après cela, comment monsieur & madame, dans leur magnifique hôtel, prenant l'insolence pour la dignité, n'appelleroient-ils pas *canaille* tous ceux qui n'ont pas cinq cents mille livres de rente? Ils ne voient autour d'eux que les humbles adulateurs de leur opulence, que des domestiques sous des noms divers, & ils croient que le reste de la terre est ainsi fait. Ces idées & ce langage ne doivent pas étonner dans un traitant; le ton du mépris est toujours familier aux êtres méprisables.

Il est bien incroyable que l'on ait point encore assujetti à une forte taxe ce nombreux domestique enlevé à l'agriculture, qui propage la corruption, & sert au luxe le plus inutile & le plus monstrueux.

Mais la finance est alliée aujourd'hui

à la noblesse, & voilà ce qui fait la base de sa force réelle. La dot de presque toutes les épouses des seigneurs est sortie de la caisse des fermes. Il est assez plaisant de voir un comte ou un vicomte, qui n'a qu'un beau nom, rechercher la fille opulente d'un financier; & le financier qui regorge de richesses, aller demander la fille de qualité, nue, mais qui tient à une illustre famille.

La différence est, que la fille de condition (qui étoit menacée de passer dans un couvent le reste de sa vie) se lamente, en épousant un homme qui a cinq cents mille livres de rente; croit lui faire une grace insigne en lui donnant sa main; & crie aux portraits de ses ancêtres, *de fermer les yeux sur cette mésalliance*. Le sot époux, tout gonflé de l'avantage de prêter son argent aux parens & égreffins de sa femme, se croit fort honoré d'avoir fait la fortune de son épouse altière, & il pousse la complaisance jusqu'à se croire bien inférieur à elle. Quelle misérable & sotte logique que celle de la vanité! Comment la comédie de *George Dandin* n'a-t-elle pas guéri les hommes censés, de cette étrange folie? Comment peuvent-ils

consentir à enrichir une famille riche en syllabes , pour en être tyrannisés ou méprisés ?

Ordinairement un laquais du bon ton prend le nom de son maître , quand il est avec d'autres laquais ; il prend aussi ses mœurs , son geste , ses manières : il porte la montre d'or , des dentelles ; il est impertinent & fat. Chez les jeunes gens , c'est le confident de *mon sieur* , quand celui-ci n'a pas d'argent ; c'est son proxenete , quand il a une fantaisie ; c'est le menteur le plus intrépide , quand il faut congédier des créanciers , & tirer son maître d'embarras.

Il est passé en proverbe , que les laquais les plus grands & les plus insolens sont les meilleurs.

Enfin , un laquais *du dernier ton* porte deux montres comme son maître ; & cette insigne folie ne scandalise plus qu'un misantrope.



CHAPITRE CLXXIII.

Les marchandes de Modes.

RIEN n'égale la gravité d'une marchande de modes combinant des *poufs*, & donnant à des gazes & à des fleurs une valeur centuple. Toutes les semaines vous voyez naître une forme nouvelle dans l'édifice des bonnets. L'invention en cette partie fait à son auteur un nom célèbre. Les femmes ont un respect profond & senti pour les génies heureux qui varient les avantages de leur beauté & de leur figure.

La dépense des modes excède aujourd'hui celle de la table & celle des équipages. L'infortuné mari ne peut jamais calculer à quel prix monteront ces fantaisies changeantes; & il a besoin de ressources promptes, pour parer à ces caprices inattendus. Il seroit montré au doigt, s'il ne payoit pas ces futilités aussi exactement que le boucher & le boulanger.

C'est de Paris que les profondes

inventriées en ce genre donnent des loix à l'univers. La fameuse poupée, le mannequin précieux, affublé des modes les plus nouvelles, enfin le *prototype inspirateur* passe de Paris à Londres tous les mois, & va de là répandre ses graces dans toute l'Europe. Il va au nord & au midi : il pénètre à Constantinople & à Pétersbourg ; & le pli qu'a donné une main françoise, se répète chez toutes les nations, humbles observatrices du goût de la rue Saint-Honoré !

Tout cela est bien fou ! Mais l'usage, le sceptre inébranlable en main, regle tout, ordonne tout ; il n'y a point de réponse à ces mots, *on dit, on fait, on pense, on s'habille ainsi.*

Les modes sont une branche de commerce très-étendue. Il n'est que le génie fécond des françois, pour rajeunir d'une manière neuve les choses les plus communes. Les nations voisines ont beau vouloir nous imiter ; la gloire de ce goût léger nous demeurera en propre. On ne songera pas même à nous disputer cette incontestable supériorité.

Ces amusemens de l'opulence enrichissent une foule d'ouvrières ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que la petite

bourgeoise veut imiter la marquise & la duchesse. Le pauvre mari est obligé de suer sang & eau pour satisfaire aux caprices de son épouse. Elle ne revient point d'une promenade sans avoir une fantaisie nouvelle. La femme du notaire étoit mise ainsi : on n'ira pas le lendemain souper en ville , si l'on ne peut étaler le même bonnet. Autant de pris sur la part des enfans ; & dans ce conflit de parures , la tête tourne réellement à nos femmes.

J'ai connu un étranger qui ne vouloit pas croire à *la poupée de la rue Saint-Honoré* , que l'on envoie régulièrement dans le nord , y porter le modele de la coëffure nouvelle ; tandis que le second tome de cette même poupée va au fond de l'Italie , & de là se fait jour jusque dans l'intérieur du ferrail. Je l'ai conduit , cet incrédule , dans la fameuse boutique ; & il a vu des ses propres yeux , & il a touché ; & en touchant , il sembloit douter encore , tant cela lui paroïssoit vraiment incroyable !

Ajoutons ce que dit Montesquieu dans ses *Lettres Persannes* : » Une femme s'est » mis dans la tête qu'elle devoit paroître à une assemblée avec une certaine

» parure ; il faut que dès ce moment
 » cinquante artisans ne dorment plus &
 » n'aient plus le loisir de boire & de
 » manger. Elle commande , & elle est
 » obéie plus promptement que ne le
 » seroit le roi de Perse , parce que l'in-
 » térêt est le plus grand monarque de
 » la terre » .

Je voulois donner ici un petit dic-
 tionnaire des modes & de leurs singula-
 rités ; mais tandis que j'écrivois , la lan-
 gue des boutiques changeoit ; on ne
 m'entendroit plus dans un mois , & il
 me faudroit un commentaire pour me
 faire comprendre. La moitié de mon livre ,
 je le répète , aura perdu de ses couleurs
 avant qu'il soit imprimé. Hâtons les
 chapitres , & rattrapons , s'il est possible ,
 la physionomie du moment. Ah ! que
 Boileau a bien dit :

Le moment où je parle est déjà loin de moi.



CHAPITRE CLXXIV.

Maîtres d'Agrémens.

OUI, M. l'étranger, vous avez beau ouvrir de grands yeux & me témoigner votre surprise ; nous avons des maîtres en l'art des manières , & qui forment nos jeunes gens curieux du grand art de plaire. Cet art a ses principes , & ne marche point au hasard, comme sur les bords de la Néva. On traite les minuties en grand , & les affaires sérieuses en bagatelles.

Ces maîtres les instruisent à sourire devant un miroir avec finesse , à prendre du tabac avec grace , à donner un coup-d'œil avec subtilité , à faire une révérence avec une légèreté particulière. Ils leur enseignent à parler gras , comme font nos acteurs , à les imiter sans les copier , à montrer les dents sans grimace , & tel s'enferme avec son maître pendant deux ou trois heures , pour procéder à ces choses importantes.

Voyez entrer un élégant. [Il faut

d'abord que ses breloques , par un joli frémissement , annoncent son arrivée.

La coëffure est encore une chose essentielle. On fait le nom & la demeure des coëffeuses & des coëffeurs qui se distinguent par leur habileté ; & une femme bien coëffée ne manque pas de jeter un regard de supériorité sur toute tête mal coëffée.

Quel est cet homme-là ? dit telle femme , du personnage le plus capable d'éclairer son siècle & la nation. Et pourquoi ce ton dédaigneux ? Parce qu'il est mal frisé.

Ces jeunes gens bien endoctrinés ne se mettent en colere que pour des riens. Ils ne frappent du pied , ne jurent , ne tempêtent que quand leurs chevaux retardent de deux minutes ; alors la fureur leur coupe la parole.

On les instruit ensuite à savoir se mettre en chenille , & les variations du haut-de-chauffe , de la cravate & du pantalon. C'est ainsi qu'il courent le matin , c'est-à-dire à midi , en allant visiter les femmes , en leur demandant d'un air de nonchalance , *qui a peint le portrait de vos bagues , de vos tabatières , de vos bracelets ?* Quand on boude , on garde

cet habillement le soir, & l'on avertit tout le monde qu'on ne soupe point en ville.

On peut ranger dans la classe des maîtres qui enseignent toutes ces belles choses, les médecins qui traitent les maladies imaginaires. Le médecin, s'il est affectueux, joli, agréable conteur, demi-caustique, n'a pas besoin de savoir guérir, pourvu qu'il fasse exactement des visites.

On manqueroit à tous ces documens, si l'on ne se montrait passionnément épris de la moindre nouveauté. Les mets, les robes, les lectures doivent avoir les graces de la fraîcheur. Un nouvel opéra, une actrice nouvelle, les nouveaux tours de Comus, & une maniere neuve de se friser, voilà ce qui bouleverse tous les esprits. L'enthousiasme gagne & se communique en un instant; on diroit que les têtes sont électriques. Tel homme, il y a six mois, n'avoit ni ame ni sentiment. Il devient tout-à-coup un héros, en attendant qu'on le persifle quelques jours après.

Il a été arrêté en même tems par les maîtres & par les disciples, que la plaifanterie la plus outrée seroit le talent par

excellence , le talent divin & sublime.
Un de nos agréables paroît aux femmes
l'être le plus étonnant que la nature se
soit plue à former ; mais il faut qu'il
reste dans cette société : s'il entre chez un
homme uni & sensé , on ne peut le voir
fans rire , on ne peut l'entendre raisonner
fans hausser les épaules. Et tout cela
néanmoins s'apprend !

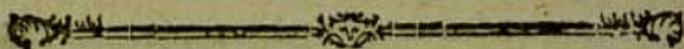


CHAPITRE CLXXV.

Les Bijoux.

APPRENEZ encore , M. le Russe , que les tabatieres ne s'appellent plus que boîtes ; & il y a si long tems que vous devriez le savoir ! On a des boîtes pour chaque saison. Celle d'hiver est lourde , celle d'été est légère. L'on a poussé cette recherche jusqu'à changer de boîtes tous les jours : c'est à ce trait caractéristique que l'on reconnoît un homme de goût. On est dispensé d'avoir une bibliothèque , un cabinet d'histoire naturelle & des tableaux , quand on a trois cents boîtes & autant de bagues.

Le commerce des bijoux est immense , c'est parmi les hommes opulens une brocante perpétuelle. On trouve chez quelques particuliers des magasins de bijouterie , qui le disputent aux boutiques des joailliers ; ils sont jaloux & fiers de cette honorable renommée. Voilà donc l'emploi des richesses. O honte !



CHAPITRE CLXXVI.

De la Mode.

IL ne faut que les *fesses d'un singe* pour faire courir tout Paris. Cela est vrai à la lettre. Figurez-vous une infinité de ministres , dont le regne ne s'étendrait pas au-delà d'un jour , & qui chaque matin changeroient à leur lever les habillemens , les usages , les esprits , les mœurs & même les caractères de tout un peuple. Figurez-vous les femmes austères , tristes & prudes , se relevant le lendemain coquettes , douces & faciles ; les principes de la veille absolument effacés ; les opinions contraires se succédant d'un instant à l'autre. Tel est aux yeux du philosophe le spectacle de la mode.

Cent ans ne font pour lui qu'un jour ; & il trouve la race humaine aussi singulière de changer d'avis deux fois dans un siècle , que s'il voyoit un particulier démentir son assertion une heure après l'avoir exposée.

La rotation perpétuelle du cercle des événemens lui donne une légère teinture de l'instabilité des idées humaines ; & considérant les variations infinies de l'espece , il pardonne au ridicule régnant , qui bientôt va être remplacé par un ridicule tout contraire.

Quand une opinion a été amenée par la mode , rien ne la déracine qu'une nouvelle invasion de la folie. L'autorité , la sagesse sont impuissantes contre la déraison universelle. Les sots sont les ministres de la mode ; ils la respectent , ils regardent ses jeux comme des loix essentielles

Le sage peut très-bien s'exempter d'adopter les modes nouvelles ; mais il ne faut pas aussi qu'il les contrarie à dessein formé , il lui est très-permis d'avoir un maintien grave , mais non ridicule ; l'affectation en tout est un défaut. Quand , sous Henri II , on portoit à Paris un gros derrière postiche , il n'étoit permis alors aux personnes qui se piquoient de philosophie , que d'en porter un médiocre.

La mode d'être désintéressé ne viendra point , dit Fontenelle.

Les *bilboquets* , les *dragées* , les *devises* ,

les *calottes*, les *pantins*, les *magots* ont eu leur regne, ainsi que les *congetti*, les *énigmes* & le *burlesque*; puis est venu Vadé, avec son style poissard, & nous avons parlé le langage des halles. Les *calembours*, les *charades* ont eu leur tour; enfin Jeannot s'est vu placé sur nos cheminées en regard avec *Préville*, qui ne vaut plus rien. Qui succédera à ces grands noms? Toute la sagacité du génie ne sauroit le deviner. Les *économistes* ne sont plus, hélas! Je les ai vu naître, ergoter, briller, nous affamer & disparaître.

On a eu quelqu'envie de s'agiter pour la quadrature du cercle. On parle beaucoup de chymie: la mode aujourd'hui est d'étudier en *cucurbite*, de parler de l'*esprit recteur*, de savoir ce que c'est que le *gaz silvestre* & le *fluor*. Quoique Buffon soit meilleur naturaliste que Moïse, on a traité ses *Epoques de la nature* comme un ingénieux roman. Les encyclopédistes ont perdu de leur crédit, parce qu'ils ont voulu décider trop impérieusement les réputations littéraires, & que des coqs-d'inde se sont mêlés parmi des aigles.

Il est plus difficile à Paris, de fixer

l'admiration publique que de la faire naître ; on brise impitoyablement l'idole qu'on encensoit la veille ; & dès qu'on s'apperçoit qu'un homme ou qu'un parti veut dogmatifer , on rit ; & voilà soudain l'homme culbuté & le parti dissous.

CHAPITRE CLXXVII.

Remarques.

LA mode dans les grandes maisons, est de dîner, son épée au côté ; on s'esquive sans saluer, à l'issue du repas : mais le devoir de la maîtresse est de remarquer votre disparition, & de vous crier un mot vague, auquel on ne répond que par un monosyllabe. On reparoît dans la maison huit ou dix jours après, sous peine d'impolitesse.

Quand on a passé un an sans visiter une maison dans laquelle on a été admis, il faut se faire présenter de nouveau par quelqu'un qui porte vos excuses : on dit qu'on a été à la campagne, qu'on a voyagé ; & la maîtresse qui vous a vu au spectacle toute l'année, fait semblant de vous croire.

On élève les enfans du premier âge beaucoup mieux qu'autrefois. On les plonge souvent dans les bains froids ; on a pris la coutume heureuse de les vêtir légèrement & sans ligatures.

Cela est bien fait ; car en général il ne manque aux hommes de Paris , pour être des femmes , que d'avoir des traits doux & des formes arrondies. Une quantité d'ames féminines habitent chez des hommes , à qui il ne faut pas demander une sorte d'énergie dont ils sont incapables.

Quand il n'est que petit jour chez madame , les bons amis & les petits chiens ont la liberté d'entrer ; les volets ne sont qu'à demi ouverts : le petit jour commence à onze heures sonnantes.

Quelques femmes à Paris ne se levent que vers le soir , & se couchent lorsque l'aurore paroît ; une femme bel - esprit adopte ordinairement cette coutume , & on l'appelle une *lampe*.

La maîtresse de la maison ne parle point des plats qui sont sur la table ; il ne lui est permis que d'annoncer une poularde de Rennes , des perdrix du Mans , des pâtés de Périgueux , du mouton de Ganges & des olives d'Espagne.

Pour être l'homme du jour, il faut avoir délicatesse de complexion, délicatesse d'esprit, délicatesse de sentiment.

Jamais la renommée n'eut de trompettes plus menteuses que les journaux imprimés à Paris, & on ne les lit qu'en province.

Ce qu'il y a de plus rare à Paris, c'est d'avoir un régiment & de n'en pas tirer vanité devant les femmes : rien de moins commun qu'un officier, non pas honnête, mais modeste.

Un colonel dit qu'il est venu à Paris pour faire des hommes, au lieu de dire faire des soldats : l'usage a tellement prévalu, qu'on ne se sert point d'un autre terme devant les femmes.

Les boucles de souliers ressemblent toujours à celles des harnois. Elles varient quant au travail.

Un bon mot fait la fortune d'un homme. Le comte de *** n'avoit que mille écus de rente, il donnoit trois mille livres à son coureur, & il disoit, *j'ai trouvé l'art d'avoir toujours une année de mon revenu devant moi.* Ce bon mot enchantait toutes les femmes, & fit une partie de son avancement.

On parle incessamment finances ; mais

depuis long-tems on a perdu en France le livre de recette & de dépenses. On parle encore *de la marine* ; mais on ne cite pas *Montesquieu*. *C'est l'unique chose*, dit-il, *que l'argent seul ne peu pas faire.*

Les riches ne font plus bonne chere, parce qu'ils ont commencé de trop bonne heure, & qu'ils ont le goût émouffé. Souvent le maître de la maison, au milieu d'une table délicieusement servie, boit tristement du lait. Des jus & des coulis ; voilà la cuisine nouvelle.

Les hommes, depuis quelques années, sont devenus jaloux d'avoir une belle figure, & ils font tout pour ne pas paroître laids. Ils se coëffent plus simplement & mieux qu'il y a quinze ans.

Point de maison assez riche à Paris pour donner à dîner & à souper. La robe dîne, & la finance soupe. Les seigneurs ne dînent qu'à trois heures & demie.

Nos repas sont un peu tristes ; on ne boit plus, on change d'assiettes sans les salir ; on médit tout bas à sa gauche, de celui qui est à sa droite ; une certaine dignité froide a remplacé la gaieté que le vin inspiroit jadis.

Celui qui tient une bonne table, a
du

du moins l'avantage que l'on ne passe point sous silence ses qualités : & s'il a des talens , ils ne resteront pas sans prôneurs.

Les riches ont de l'argent pour les superfluités ; ils n'en ont point pour obliger.

C'est un militaire , dit-on , qui a inventé une dormeuse , pour courir la poste entre deux draps.

On donne des pensions sur les jeux à des femmes de qualité , & les vieilles tiennent le tripot.

Nos jeunes seigneurs ont , dans leur bibliothèque , *Montaigne & Montesquieu* ; mais les volumes en sont encore vierges.

L'art de parler remplace l'éloquence , & cela est bien différent.

Tout se fait par intrigue ; les moindres places ne s'accordent que par des détours. On ne voit que soi & ses créatures , on abyme un honnête adversaire , ou pour n'en avoir pas le démenti , ou pour s'acquitter , en mettant de la protection à la place de l'argent.

L'homme qui peut dire *mon orangerie* , croit qu'il n'y a plus rien à ajouter à un mot aussi sublime.

Telle femme dit qu'elle aimeroit

mieux être enterrée à Saint-Sulpice, que de vivre en province.

Divin, détestable, mots encore ordinaires aux critiques, malgré le ridicule versé à pleines mains sur ce ton tranchant.

On avoue néanmoins assez généralement qu'il n'y a rien de si stérile & de si superflu que d'analyser les arts de pur sentiment.

Les gens du monde ont fait dans la langue une langue nouvelle; on n'a pas tort de dire qu'elle est élégante, mais *inexpressive* & sans couleur.

La secte des puristes a régné pendant deux ou trois années; elle tombe aujourd'hui: ces épilucheurs de mots s'estimoient des personnages rares, parce qu'ils possédoient assez bien la grammaire.

Avec des nourrices, des gouvernantes, des précepteurs, des colleges & des couvens, certaines femmes ne s'aperçoivent presque pas qu'elles sont meres.

On déclame toujours contre les financiers, & moi tout le premier. Ils ont tant fait de mal, a dit quelqu'un, que ceux d'aujourd'hui, qui en font moins, paient pour leurs devanciers.

Les bourgeois n'ont pas encore de cuisiniers ; mais cela viendra.

Combien de dupeurs d'oreilles , & combien tous les jours d'oreilles dupées !

C'est la manie des grands de regarder ceux qui les abordent , des pieds à la tête ; ce qui s'appelle *toiser*. Il est facile à celui que cela choque , de les toiser à son tour.

Le toupet & sa formation sont une étude pour le petit-maître qui veut trouver son front admirablement développé , routes les fois qu'il interroge un miroir. Le perruquier capable d'arrondir son toupet d'une maniere qui lui plaise , est un homme précieux.

Mais il y a cent mille hommes sans aucune espece de tâche , qui regardent tout travail comme roturier , & qui l'abandonnent au vulgaire avec dédain. Il faut bien qu'ils s'occupent de ces choses importantes.

Un jeune homme dort fastueusement sous un ciel de glaces , pour y contempler à son aise , & dès qu'il ouvrira la paupiere , sa figure efféminée.

Le valet-de-chambre ne porte point de livrée , se borne à accommoder son

maître, a soin de la garde-robe, & le sert à table.

Les tracasseries sont moins fréquentes à Paris que par-tout ailleurs.

Au banquet fastueux des grands & des riches, il n'est pas rare de voir des femmes ne boire que de l'eau, ne point toucher à vingt mets délicats, bâiller, se plaindre de leur estomac; & des hommes les imiter en dédaignant le vin par air & pour afficher le bon ton.

Il n'y a qu'à Paris où les femmes de soixante ans se parent encore comme à vingt, & offrent un visage fardé, moucheté, enfin une tête fontangée.

Personne ne lit plus pour apprendre: on ne lit que pour critiquer.

On recommence à parler de son *fief*. Quant au *cheval de race*, l'expression en devient surannée.

On a beau faire des traités de morale; un drap plus ou moins fin, un galon plus ou moins large, un équipage ou un fiacre, douze valets ou un simple domestique, une crapaudine de quinze frans au doigt ou un brillant de cinq cents louis, mettront toujours une grande différence parmi les hommes. Cela est bien sot; mais les pauvres mortels jugent ainsi.

CHAPITRE CLXXVIII.

Promenons-nous.

JETONS un coup-d'œil sur les établissemens de nos aïeux : ainsi j'apprendrai l'histoire des siècles qui m'ont précédé ; & chaque église , chaque monument , chaque carrefour m'offrira un trait historique & curieux. Tout ce qu'a fait le fanatisme va se représenter à ma mémoire ; car les sottises antiques n'ont pas manqué de recevoir des monumens propres à les immortaliser , comme si elles avoient craint de ne point échapper à cette honteuse célébrité. On ne les apperçoit néanmoins qu'à l'aide d'une légère érudition.

On conserva jusqu'au tems de Démétrius de Phalere , c'est-à-dire , l'espace de neuf cents années , le vaisseau que monta Thésée , lorsqu'il délivra les Athéniens du tribut de Minos. A mesure que ce vaisseau vieillissoit , on remplaçoit les piéces pourries par des piéces d'un bois neuf ; de sorte que l'on disputa dans la suite si c'étoit le même vaisseau , ou

si c'en étoit un autre. La ville de Paris ressemble un peu à ce vaisseau ; on a tant mis de piéces qu'il ne reste rien de la première construction.

Je songe que quand je serois gentilhomme , & que je serois remonter mon arbre généalogique jusqu'aux tems de Marcomir & de Pharamond , ce qui rendroit si fier un autre , ne m'enorgueilliroit pas un instant ; car je ne prouverois autre chose , sinon que je tire mon origine d'un *Sicambre* ; c'est-à-dire , d'un barbare & d'un demi-fauvage.

Je me rappelle que saint Remi , prêt à verser l'eau du baptême sur la tête de Clovis , en présence de son armée , lui dit : *baisse le cou , fier Sicambre.*

Et si le ciel venoit à découvrir tout-à-coup à nos regards la véritable filiation des généalogies humaines , quel spectacle nouveau & curieux ! Point de roi qui ne comptât un esclave parmi ses aïeux ; point d'esclave qui ne comptât un roi.

Le vrai noble ne seroit-il pas ce bourgeois qui se vantoit de pouvoir prouver par des titres authentiques , *plus de six cents ans de roiture de pere en fils ?*

Qui auroit dit au grand Constantin, que les plus brutaux des hommes s'asseiéroient un jour sur son trône, & s'en diroient fièrement les propriétaires ? Les puissantes monarchies ont été fondées par des barbares ; & le descendant d'un Calmouke, maintenant vêtu de peaux de bêtes sauvages, portera peut-être un jour la superbe couronne de France. Que ne fait pas le temps, & quelles étranges révolutions n'amene-t-il pas sur la terre !

Notre première origine du moins est plus noble que celle de Rome : nous n'avons pas eu pour fondateur un berger Romulus, qui, pour peupler sa petite ville, fit signifier à tous les voleurs, brigands, meurtriers de l'Italie & de la Toscane, de venir jouir chez lui d'une fauve-garde infame.

En me promenant donc, je voyage dans l'antiquité. Je me rappelle les époques les plus intéressantes. Je me plais à croire que je suis descendu des Francs qui portoient les cheveux longs, & non du peuple subjugué, dont on coupoit la chevelure. A mon amour pour la liberté, je me sens de la race du peuple vainqueur, qui con-

servoit ses cheveux dans toute leur longueur ; & quand je vois les cheveux flottans de nos présidens , conseillers & jeunes avocats , je me dis , *voilà les Francs.*

J'aime à me représenter cette ville superbe sortant d'un marais fangeux , vers la fin de la seconde race , & enfermée jusqu'alors entre les deux bras de la riviere. Je ne rencontre point de bœufs , sans me dire , voilà les coursiers du carrosse du roi Dagobert :

*Quatre bœufs attelés , d'un pas tranquille & lent ,
Promenoient dans Paris le monarque indolent.*

Il y avoit loin de ce char à celui qui conduisoit Louis XVI , le jour de son sacre , dans la ville de Rheims. Mais le bon Dagobert ne croyoit peut-être pas à la possibilité d'une plus grande magnificence.

A la rue du Pet-au-Diable & à la rue Tire-Boudin , je vois succéder les belles rues qui environnent le Luxembourg , le Palais-Royal & les Tuileries. Des hameaux ont été le berceau de grands empires ; & des barques de pêcheurs , l'origine de puissances maritimes.

A mesure que le cimetièr des Inno-

nocens vient affliger ma vue , j'apperçois aussi la tour octogone , où l'on faisoit sentinelle contre les Normands , dont les incursions subites & fréquentes alarmoient la ville. Dans la belle rue Saint-Antoine , venoient des choux , des carottes & des navets. Là se tint le tournois où Henri II fut blessé : là se battirent depuis & se firent justice mutuelle les infames mignons de Henri III.

Le quartier de l'Université me dit que Philippe-Auguste aima les lettres & fonda les écoles : ces écoliers peuplerent la ville ; & c'est à raison de cette population , que le parlement devint sédentaire sous Philippe le Bel : ainsi les lettres ont toujours été utiles.... Je glisse un peu sur le pavé : cela me fait souvenir qu'on ne commença de paver les rues qu'en 1184 , & que ce fut un financier qui fit cette bonne œuvre : après en avoir donné le projet , il contribua beaucoup à la dépense.

Si je traverse la place des Victoires , je me dis : on voloit en plein jour , sur ce terrain où l'on voit aujourd'hui la figure d'un roi qui voulut être conquérant. Ce quartier s'appelloit *le quartier Vuide-Gouffet*. Un petit bout de rue , qui

conduit à la place où le souverain est représenté en bronze , en a retenu le nom ; & dans cette place des Victoires , qui a si long-temps révolté l'Europe , je ne puis m'empêcher de me rappeler ce courtisan (1) qui , selon l'abbé de Choisi , avoit eu le dessein d'acheter une cave dans l'église des Petits-Peres , de la pousser sous terre jusqu'au milieu de cette place , afin de se faire enterrer , & de pourrir religieusement sous la statue de Louis XIV , son maître , *l'homme immortel*.

Je ne traverse point la rue de la Féronnerie , sans voir le couteau sanglant de Ravailac sortir fumant de ce cœur généreux , qui ne méritoit pas de mourir de la mort des tyrans.

C'est le bon Henri IV qui a fait achever le Pont-Neuf ; son effigie a réjoui ma vue presque chaque jour de ma vie : mais jusqu'à quand dureront les maisons sur les ponts , les marchés infects , étroits & sans abord , les rues tortueuses , embarrassées & mal-propres ?

(1) Le maréchal de la Feuillade : il avoit déplu d'abord au roi. Il dit : il a de l'aversion pour moi ; eh bien , je la surmonterai , & je serai son favori.

Et je vois la Bastille que Charles V fit bâtir, sans en deviner le futur emploi, & que tout ami des loix ne considère point, sans s'indigner & gémir.

C'est tout auprès, & sur le quai des Célestins, que je revois en idée l'hôtel S. Paul, qu'occupoit le sage Charles V. La royauté alors avoit un front populaire: la maison royale étoit flanquée de colombiers, les jardins renfermoient des légumes, & un luxe monstrueux ne consernoit pas le regard du citoyen.

Rue des Ecrivains. Le nom de Nicolas Flammel, si cher aux adeptes, me revient en mémoire; il fut bienfaisant, & conséquemment sa mémoire doit être honorée. Il fonda des hôpitaux, & toutes ses libéralités ont porté l'empreinte d'un véritable ami de l'humanité. Je vénère Nicolas Flammel & Pernelle sa femme. Qu'il ait trouvé la pierre philosophale ou non, ses recherches, ses travaux & ses fondations annoncent un homme supérieur à son siècle.

Quand je m'embarque ou que je débarque au port Saint-Landry, il m'est impossible de ne pas me souvenir que le corps d'Isabeau de Bavière, cette méchante reine, femme de Charles VI,

morte en 1435 , fut confié à un batelier qui avoit ordre de le remettre , sans autre cérémonie , au prieur de Saint-Denis. Les frais de tels obseques n'étoient pas considérables.

L'église Notre-Dame , qui ne fut achevée qu'un bout d'environ deux cents ans , & dont le portail très-curieux porte l'empreinte du génie de nos peres , est un monument qui a de la grandeur , de la majesté , & dans lequel je me promene toujours avec plaisir. On a reblanchi ce temple , & il a perdu cette teinte vénérable & cette obscurité imposante qui commande un respect religieux.

Le Palais , jadis séjour des rois de la troisieme race , incendié il y a trois ans , est rebâti au moment que j'écris. Les magistrats n'arrivoient point alors dans un équipage. On voyoit deux conseillers en robes & en rabats , montés sur la même mule , débarquer fraternellement sur les degrés de la grand'salle , & s'en retourner de même.

J'entre dans la petite église de Saint-Pierre-aux-Boeufs , qui fut profanée , en 1503 , par un jeune homme d'Abbeville. Il arracha l'hostie des mains du

prêtre, en s'écriant, *quoi, toujours cette folie!* Ce jeune homme étoit instruit, entendoit très-bien Homere, Cicéron & Virgile. Il fut brûlé vif pour réparation.

Et la rue d'Enfer, où l'on ne voit plus ni diables ni revenans, mais qui porte sur des carrieres beaucoup plus dangereuses. Saint Louis la donna aux Chartreux pour exorciser ces fantômes : depuis ce tems on n'y vit plus de spectres ; & lescdites maisons, bien peuplées, rapportent de bel & bon argent.

L'hôpital des Quinze-Vingts fut fondé par le même saint Louis, on vient de le mettre à bas, & la place est nette. C'étoit là que les prédicateurs faisoient la répétition des sermons qu'ils devoient prêcher à la cour.

Rue de la Poterie, commença le spectacle françois : c'étoit le procureur du roi qui faisoit la police, & non les gentilshommes de la chambre, qui faisoient alors le lit du roi, & rien de plus.

Aux Halles, Charles V, encore dauphin, haranguoit de toutes ses forces contre Charles le Mauvais, roi de Navarre; mais il y fut sifflé, parce qu'il

n'avoit pas la bonne mine & l'éloquence de son adverfaire.

Rue des Prouvaires , Alphonse V , roi de Portugal , fut magnifiquement logé chez un épicier , ainfi que nous avons vu de nos jours l'empereur habiter un appartement garni , rue de Tournon , afin d'y être plus libre qu'ailleurs.

C'est à la Butte-Saint-Roch que la pucelle d'Orléans se distingua & fut bleffée en attaquant Paris , dont les Anglois étoient les maîtres. Cette Butte-Saint-Roch portoit encore , il y cent ans , des moulins fur fa cîme.

Au refte , le grand César a logé dans la Cité , & l'empereur Julien auffi , qui aimoit fort les Parisiens & leur ville , ce dont je lui fais bon gré.

Rue de l'Université , je fonge aux privilèges de cette université , tombés en défuétude. Dès qu'on y portoit quelque atteinte , elle fermoit fes écoles , plus de leçons théologiques , fcholafiques ; plus de fermons. La cour alarmée étoit forcée de céder. Le nom de Charlemagne alors remplit mon imagination : les bulles des fouverains pontifes régiffoient ce corps , chez lequel étoient con-

centrées toutes les lumieres. Il ne lui reste plus , de cette ancienne & incroyable puissance , que quelques formes extérieures. Le recteur fait ouvrir les deux battans chez le roi , & se promene dans Paris tous les trois mois , comme le monarque des esprits : c'est ordinairement un pauvre pédant , gonflé de latin & de sottise. S'il meurt pendant son rectorat , l'université a le droit de le faire enterrer à Saint-Denis , à la suite des rois. L'université toutefois a donné l'idée des postes.

Je me rappelle en riant , au sujet des droits du recteur , que Jules II menaçoit de jeter un interdit sur le royaume , & de citer Louis XII , le clergé de France & le parlement de Paris , à comparoître devant lui.

Je ne puis pas entendre parler de la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois , parce qu'elle donna le signal du massacre de la Saint-Barthélemi.

La nouvelle église Sainte-Genevieve me prouve que dans tous les tems on a demandé à cette sainte bergere la guérison des princes & des rois , ainsi que de la pluie dans la sécheresse , & du beau tems dans la pluie. Ce nouvel édifice

va propager encore cette vieille coutume, & il y a apparence qu'elle subsistera long-tems.

Dans l'ancienne église, j'ai baissé pour mon compte la châsse découverte de la sainte, avec toute la populace de Paris, le 10 mai 1774, au moment même que Louis XV expiroit; & je me souviens d'un bon mot qui fut dit à mes côtés, & que je n'imprimerai pas, car il ne faut pas tout imprimer.

En contemplant la façade du Louvre, je dis : Louis XIV avoit une furieuse passion pour l'architecture; car, malgré tout son orgueil, il a traité le cavalier Bernin à l'instar d'un souverain; & néanmoins le dessin de Claude Perraut, quoique médecin de profession, fut heureusement préféré; & c'est d'un tel homme que le versificateur Boileau a eu l'insolence de vouloir se moquer!

Ah! si Louis XIV, m'écrié-je quelquefois, avoit dépensé à Paris le quart de ce que lui coûta depuis son Versailles, Paris seroit devenu la plus étonnante ville de l'univers.

Et si je me trouve engagé dans la rue Trouffe-Vache, je me souviens que le cardinal de Lorraine, revenant du con-

cile de Trente, & voulant faire une espee d'entrée triomphante à Paris, fut chargé vertement par Montmorency : alors sa craintive éminence se sauva dans l'arrière-boutique d'un marchand, & de là sous le lit d'une pauvre servante, d'où il ne sortit que quand celle-ci voulut enfin se coucher.

Et le puits d'Amour, rue de la Truanderie ! Je le regarde avec respect ; c'étoit l'autel où les amans du bon vieux tems se juroient & se gardoient fidélité.

Rue Saint-Thomas-du-Louvre, étoit l'hôtel de Rambouillet, bureau d'esprit où siégeoit mademoiselle de Scuderi. On n'y traitoit pas des questions profondes, politiques, métaphysiques, &c. mais la conversation y étoit gracieuse, légère, & avoit cette fleur de galanterie qui a été remplacée par la froide & taciturne politesse.

Le burlesque Scarron, qui eut pour successeur le grave Louis XIV, lequel épousa sa veuve, prude dangereuse s'il en fut jamais, demeuroid rue de la Tixeranderie.

A la place où l'on a vu depuis le clément Henri IV, fut brûlé le grand-maître des templiers ; & ce ne fut pas

la seule victime. Le cruel Philippe le Bel se rendit coupable de ce crime atroce aux yeux de la postérité. Leurs privilèges & leurs possessions, leur ton qui viloit à l'indépendance, voilà ce qui arma Philippe le Bel contr'eux; & pour les anéantir, on leur chercha des faits imaginaires: leurs biens-meubles furent confisqués au profit du comte de Provence. Quelle horreur!

C'est dans la vieille rue du Temple que fut assassiné, par le duc de Bourgogne, le duc d'Orléans, frere unique du roi Charles VI, qui, quoiqu'en démence, porta toujours le sceptre.

Et quand je passe vis-à-vis la nouvelle école de chirurgie, je ne puis m'empêcher de songer que la dissection du corps humain passoit encore pour un sacrilege dans le commencement du regne de François premier. Combien de découvertes anatomiques depuis ce tems-là! & avec quelle rapidité cette science si retardée s'est accrue & perfectionnée de nos jours!

Fuyons ce passage, *c'est la Morne*; c'est ce petit caveau où l'on dépose les corps morts dont la justice se saisit, le tout pour qu'on puisse les reconnoître.

La populace est avide de cet affreux spectacle ; c'est bien le plus révoltant que l'imagination puisse représenter.

Qui croiroit de nos jours , que l'église de saint Jacques de la Boucherie fut jadis un lieu de refuge pour les assassins ? Rien n'est plus vrai cependant.

A la place de Greve... On ne peut traverser cette place sans faire , malgré soi , des réflexions sur notre jurisprudence criminelle , qui , par son imperfection , contraste si honteusement avec les lumières de notre siècle.

Quand je passe la rivière au quai Malaquais ou des Quatre-Nations , il me revient en mémoire le discours de ce batelier qui , tenant Henri IV dans son bateau , & ne le connoissant pas , disoit ne pas trop goûter les fruits de la paix de Vervins. *Il y a des impôts sur tout , jusqu'à ce misérable bateau , avec lequel j'ai bien de la peine à vivre.... Le roi , continua Henri IV , ne compte-t-il pas mettre ordre à tous ces impôts-là ? ... Le roi est un assez bon homme ,* répliqua le batelier ; *mais il a une maîtresse à qui il faut tant de belles robes & tant d'affiquets ! & c'est nous qui payons tout cela : passe encore si elle n'étoit qu'à lui ; mais on dit qu'elle se fait*

caresser par bien d'autres. Voici mon autorité : *Essais sur Paris*, de Saint-Foix, tom. III, pag. 278.

Je vois en plein ce Louvre d'où Henri III prit la fuite devant le duc de Guise qui, manquant de le faire prisonnier, manqua ce jour-là de mettre la couronne sur sa tête, & de commencer en sa personne une quatrième race. Sous cette nouvelle dynastie, la France auroit pris sans doute une toute autre forme, une combinaison différente ; les historiens & historiographes de France n'auroient pas manqué de... Mais il ne s'agit point ici de cela ; passons à un nouveau chapitre.



CHAPITRE CLXXIX.

La Sainte - Chapelle.

Voyons la Sainte - Chapelle , fondée par saint Louis , pour remplacer l'oratoire de Louis le Gros.

Nicolas Boileau Despréaux , placé si mal-à-propos au rang de nos grands hommes , y est enterré précisément sous le lutrin qu'il a chanté.

De grands vitraux , qui ont plus de six cents ans , & qui ont été vus par la reine Blanche , amante d'un beau cardinal , font un très-bel effet , & rappellent le siècle des Croisades. Les idées singulieres qui régnoient alors , reviennent en foule à notre mémoire.

Dans ce même siècle , l'empereur Baudouin ayant besoin d'argent , engagea avec un regret infini les reliques de la chapelle ; & le dévot Louis , roi de France , dans la joie de son ame , crut faire une excellente acquisition , en payant deux millions huit cents mille livres de notre monnoie , un morceau de la vraie

croix , le fer de la lance dont le côté adorable de Jésus-Christ fut percé , une partie de l'éponge qui servit à lui donner du vinaigre , & un fragment de la pierre du saint Sépulcre , &c. Puis il retira , pour une somme à peu près pareille , la couronne d'épines , qui étoit en gage chez les Vénitiens. Rien n'égala son ivresse extatique , quand il put rassembler dans une châsse ces précieuses conquêtes.

La nuit du 10 mai 1575 , une main sacrilège déroba le morceau de la vraie croix : quelle désolation ! On mit des gardes aux portes ; on fouilla tout le monde ; on fit une procession générale pour demander au ciel le recouvrement de la relique ; on ne retrouva point les voleurs ni le vol : on publia que la reine-mère , avide d'argent , avoit vendu cette relique aux Italiens , qui cependant en revendoient alors à toute l'Europe.

Pour consoler la douleur publique , on puisa dans le coffre un second morceau de la vraie croix ; mais hélas ! bien inférieur au premier en longueur , largeur & grosseur. On l'enchâssa dans une croix toute semblable à celle qui

avoit été enlevée : cette croix est la même que l'on expose aujourd'hui à la vénération des fideles.

Le chef de saint Louis est dans cette église : il appartenoit au trésor de Saint-Denis ; mais le roi Philippe le Bel obtint du pape , que le chef & une côte de saint Louis seroient transportés dans la chapelle de Paris. Néanmoins , pour ne pas trop affliger les Bénédictins , qui se lamentoient sur cette perte , on laissa au trésor la *mâchoire* inférieure de ce chef.

Le chantre porte au haut de son bâton , une tête antique de l'empereur Titus , qu'on a métamorphosée en tête de saint Louis , à raison de quelques traits de ressemblance.

Ainsi l'empereur Titus assiste tous les jours à l'office de la Sainte-Chapelle , tenant d'une main une petite croix , & de l'autre une couronne d'épines. Certes , l'empereur Titus ne s'y attendoit pas !

La nuit du jeudi au vendredi-saint , on expose publiquement à la Sainte-Chapelle un morceau du bois de la vraie croix. Tous les épileptiques , sous le nom de possédés , accourent en foule ,

& font mille contorsions en passant devant la relique : on les tient à quatre ; ils grimacent , poussent des hurlemens , & gagnent ainsi l'argent qu'on leur a distribué.

On tolere ce spectacle ridicule , pour entretenir parmi la populace l'espérance de la guérison miraculeuse de ces maux réputés incurables , ou pour maintenir la croyance qui lui reste.

Plusieurs de ces prétendus possédés , qui ne hurlent qu'à minuit précis , au moment que l'on tire du coffre l'instrument du supplice du Sauveur du monde , ont le privilege ce jour là de se répandre en imprécations publiques ; elles sont censées la pure inspiration du diable.

J'y ai entendu , en 1777 , le plus hardi , le plus incroyable des blasphémateurs. Imaginez tous les adversaires de Jesus-Christ & de sa divine Mere ; imaginez tous les impies incrédules mêlés ensemble & ne formant qu'une seule voix : eh bien ! ils n'ont jamais approché de son audace sacrilege , injurieuse & dérisoire. Ce fut pour moi , & pour toute l'assemblée , un spectacle bien nouveau & bien étrange , que d'entendre un homme défier publiquement

&

& d'une voix de tonnerre le Dieu du temple, insulter à son culte, provoquer sa foudre, vomir les invectives les plus atroces ; tandis que tous ces blasphèmes énergiques étoient mis sur le compte du diable.

La populace se signoit en tremblant, & disoit, le front prosterné contre terre, *c'est le démon qui parle*. Après qu'on l'eut fait passer trois fois de force devant la croix (& huit hommes le contenoient à peine), ces blasphèmes devinrent si outrés, si épouvantables, qu'on le mit à la porte de l'église, comme abandonné à jamais à l'empire de Satan, & ne méritant pas d'être guéri par la croix miraculeuse. Imaginez une garde publique, qui préside cette nuit-là à cette inconcevable farce, dans un siècle tel que le nôtre !

Insensé ou maniaque, ou simplement acteur soudoyé, je n'ai jamais conçu le rôle de ce personnage. Ceux qui auront été présens, & qui se rappelleront ses licentieuses paroles, doivent confesser qu'il poussa ce rôle bien avant, & que le lendemain, à leur réveil, rien ne dut leur paroître plus extraordinaire que ce qu'ils avoient vu & entendu la nuit.

L'année suivante, le beau monde se rendit en foule, pour voir la seconde représentation de cette curieuse comédie, devenue fameuse par le récit fidele des assistans. On attendoit *le grand acteur*; mais il ne parut pas. La police lui avoit fermé la bouche : le diable se tut conséquemment. Il n'y eut que des convulsionnaires subalternes, qui ne méritoient pas la peine d'être examinés ni entendus : à peine vomirent-ils *un petit blasphème*. Le diable avoit épuisé l'année précédente toute sa rhétorique; mais il faut convenir qu'elle fut riche. Croiroit-on, je le répète, que tout cela se passe à Paris, dans le dix-huitième siècle? Pourquoi? Comment? A quel but? Je n'en fais rien, & bien d'autres seroient embarrassés à répondre.



CHAPITRE CLXXX.

L'Eglise de Sainte-Genevieve.

A DIEU ne plaise que je me moque de sainte Genevieve, patronne antique de la capitale ! Le petit peuple vient faire frotter des draps & des chemises à la châsse de la sainte, lui demander la guérison de toutes les fievres, & boire en conséquence de l'eau mal-propre, qui sort d'une fontaine réputée miraculeuse. Mais les échevins, le parlement & les autres cours souveraines lui demandent bien de la pluie dans la sécheresse & la guérison des princes ! Quand ils agonisent, on découvre alors la châsse par degrés, comme pour laisser échapper plus ou moins de vertu efficace, selon le danger. Quand il est extrême, alors la châsse est exposée toute nue.

A Dieu ne plaise que je me moque de ce bon peuple, qui tourne le dos au saint sacrifice de la Messe, pour se prosterner devant la sainte bergere ! Le sourire naît d'abord involontairement sur

les levres ; mais quand je vois sur le visage des dévots la douce chaleur de l'espérance qui enflamme & brûle leur cœur ; quand j'y lis les sentimens d'affection dont ils sont pénétrés , l'attente qui les consume , la confiance qui les anime ; je me reproche de ne point partager ces consolantes émotions. La raison & la philosophie ne mettent rien à la place de ces heureuses & profondes illusions.

○ Oui , tel savetier meurt d'amour pour sainte Genevieve , la consulte dans ses chagrins , l'invoque dans ses peines , l'appelle dans ses afflictions , & ressent les transports de la passion la plus enthousiaste. Je voudrois pouvoir jouir comme lui , en présence de la châsse , de ces voluptés extatiques.

○ Je fais que je ne vois pas ailleurs des fronts plus resplendissans devant l'objet de leur tendresse. J'ai vu couler des pleurs ; j'ai entendu des sanglots , des soupirs qui m'ont ému jusqu'au fond de l'ame ; & j'ai respecté en ce moment ce culte adapté aux bornes de l'intelligence du vulgaire , adapté peut-être encore plus à sa misere. Il prie avec ferveur ; il prie de toutes ses forces : son

cœur se fond, s'amollit, se répand; & l'ame du philosophe reste quelquefois seche & aride, même lorsqu'il veut s'élever vers un culte plus subilme & plus pur... Je retournerai au pied de la châsse de sainte Genevieve; je me mettrai à genoux au milieu des dévots, & je respecterai leur foi & leur confiance.

J'ai vu une femme présenter trois chemises au robuste Irlandois qui, au moyen d'une longue & pesante gaule, atteint à la châsse de la sainte, très-exhaussée. Les chemises ayant suffisamment frotté les parois de la châsse, redescendirent; mais la femme soutint que la chemise du milieu n'ayant point touché la châsse, n'avoit pu recevoir la vertu miraculeuse. Elle obligea l'Irlandois à reporter séparément la chemise du milieu au bout de la gaule: pour cette fois, le frottement fut complet, & la femme satisfaite. Elle s'avisa de jeter son argent dans un tronc voisin; l'Irlandois soutint que cet argent devoit être mis dans un plat, & pas dans un tronc. Il parut regretter la double peine qu'il avoit prise; la femme emporta ses chemises sans s'embarrasser de ses mur-

mures, & elle disoit en s'en allant :
elles ont bien touché à la châsse, je m'en
vante !

Curieux ensuite de lire des billets
écrits, & appliqués aux colonnes voi-
sines ; je m'approchai, & je lus :

*On recommande à vos prieres une jeune
femme environnée de séducteurs, & prête à
succomber.*

*On recommande à vos prieres un jeune
homme qui voit mauvaise compagnie, & qui
découche.*

*On recommande à vos prieres un homme
en danger de la damnation éternelle, & qui
lit des livres philosophiques.*

On bâtit une magnifique église, pour
placer cette châsse sous une superbe
coupole ; elle coûtera bien douze à
quinze millions & au delà. Quelle énorme
& inutile dépense, qu'on auroit pu appli-
quer au soulagement des miseres publi-
ques ! Et quel temple peut-on élever,
disent les saintes écritures, à celui qui
a le ciel pour manteau, & la terre pour
marche-pied ? Les curieux iront visiter
l'architecture, & la populace la sainte.
On y travaille depuis trente années. Les
os de Descartes reposent dans l'ancien
temple avec une épitaphe ; les reportera-

est-on non loin de la châsse qui opere des miracles ? Quel alliage ! Sainte Genevieve & Descartes côte à côte ! Ils s'entre-tiennent dans l'autre monde : que disent-ils de celui-ci ? Mais l'humble Descartes n'a point de châsse.



CHAPITRE CLXXXI.

Noviciat des Jésuites.

O CHANGEMENT ! ô instabilité des choses humaines ! Qui l'eût dit , que des loges de francs-maçons s'établiront rue Pot-de-Fer , au noviciat des jésuites , dans les mêmes salles où ils arguementaient en théologie ; que le grand orient succéderoit à la compagnie de Jesus ; que la loge philosophique des neuf sœurs occuperait la chambre de méditation des enfans de Loyola ; que M. de Voltaire y seroit reçu franc-maçon en 1778 , & que M. de la Dixmerie lui adresseroit ces vers heureux :

*Qu'au seul nom de l'illustre frere ,
Tout maçon triomphe aujourd'hui :*

*S'il reçoit de nous la lumière ,
Le monde la reçoit de lui.*

que son éloge funéraire , & son apothéose enfin , se célébreroient avec la plus grande pompe , dans le même endroit où l'on invoquoit saint François Xavier ?

O renversement ! Le vénérable assis à la place du P. Griffet , les mystères maçonniques remplaçant... ! Je n'ose achever. Quand je suis sous ces voûtes inaccessibles aux grossiers rayons du soleil , ceint de l'auguste tablier , je crois voir errer toutes ces ombres jésuitiques , qui me lancent des regards furieux & désespérés. Et là , j'ai vu entrer frere Voltaire , au son des instrumens , dans la même salle où on l'avoit tant de fois maudit théologiquement. Ainsi le voulut le grand Architecte de l'univers : il fut loué d'avoir combattu pendant soixante années le fanatisme & la superstition ; car c'est lui qui a frappé à mort le monstre que d'autres avoient blessé. Le monstre porte la fleche dans ses flancs ; il pourra tourner sur lui-même encore quelque tems , & exhaler les derniers efforts de sa rage impuissante : mais il faut qu'il tombe enfin , & qu'il satisfasse à l'univers.

O jésuites ! (1) auriez - vous deviné tout cela , quand votre P. la Chaise enveloppoit son auguste pénitent dans ses mensonges les plus dangereux , & que d'autres de la même robe lui inspiroient leur barbare intolérance , leurs idées basses , rétrécies , attentatoires à la liberté & à la dignité de l'homme ? Vous avez été les ennemis obstinés de la lumiere bienfaisante de la philosophie ; & des philosophes se réjouissent dans vos foyers , de votre chute rapide ! Les francs-maçons , appuyés sur la base de la charité , de la tolérance , de la bienfaisance universelle , subsisteront encore , lorsque vos noms ne réveilleront plus que l'idée d'un égoïsme persécuteur !

(1) Les Jésuites achetoient d'un valet de la garde-robe *la chaise percée* du feu roi d'Espagne , pour tâcher de découvrir , dans les papiers dont Sa Majesté s'étoit servie , quelques éclaircissements sur ce qu'il leur importoit de savoir. Un frere blanchissoit le papier de son mieux , en rapprochoit les morceaux ; puis mes rusés politiques lisoient , & tenoient conseil. Cette anecdote peu connue est très-vraie.

 CHAPITRE CLXXXII.
Piliers des Halles.

Sous les piliers des Halles, subsiste encore la maison où est né notre Moliere, le poëte dont nous nous glorifions. Là, regne une longue file de boutiques de fripiers, qui vendent de vieux habits dans des magasins mal éclairés, & où les taches & les couleurs disparoissent.

Quand vous êtes au grand jour, vous croyez avoir acheté un habit noir; il est verd ou violet, & votre habillement est marqueté comme la peau d'un léopard.

Des courtauds de boutique, désœuvrés, vous appellent assez incivilement; & quand l'un d'eux vous a invité, tous ces boutiquiers recommencent sur votre route l'assommante invitation. La femme, la fille, la servante, le chien, tous vous aboient aux oreilles; c'est un piaillage qui vous assourdit, jusqu'à ce que vous soyez hors des piliers.

Quelquesfois ces drôles-là saisissent

un honnête homme par le bras ou par les épaules, & le forcent d'entrer malgré lui ; ils se font un passe-tems de ce jeu indécent : on est obligé de les punir, en leur appliquant quelques coups de canne, afin de châtier leur insolence ; mais ils sont incorrigibles.

Vous y trouvez aussi de quoi meubler une maison de la cave au grenier, lits, armoires, chaises, tables, secrétaires, &c. Cinquante mille hommes n'ont qu'à débarquer à Paris, on leur fournira le lendemain cinquante mille couchettes.

Les femmes de ces fripiers, ou leurs sœurs, ou leurs tantes, ou leurs cousines vont tous les lundis à une espece de foire, dite du *Saint-Esprit*, & qui se tient à la place de Greve. Il n'y a pas d'exécation ce jour-là : elles y étalent tout ce qui concerne l'habillement des femmes & des enfans.

Les petites bourgeoises, les procureuses, ou les femmes excessivement économes y vont acheter *bonnets, robes, casaquins, draps*, & jusqu'à des *souliers* tout faits. Les mouchards y attendent les escrocs, qui arrivent pour y vendre des mouchoirs, des serviettes & autres effets volés. On les y pince, ainsi que

ceux qui s'avisent d'y filouter. Il paroît que le lieu ne leur inspire pas de sages réflexions.

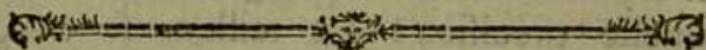
On diroit que cette foire est la défroque féminine d'une province entiere, ou la dépouille d'un peuple d'Amazones. Des *jupes*, des *bouffantes*, des *déshabillés* sont épars, & forment des tas où l'on peut choisir. Ici, c'est la robe de la présidente défunte, que la procureuse achete: là, la grisette se coëffe du bonnet de la femme-de-chambre d'une marquise. On s'habille en place publique, & bientôt l'on y changera de chemise.

L'acheteuse ne fait & ne s'embarrasse pas d'où vient le *corset* qu'elle marchandé: la fille innocente & pauvre, sous l'œil même de sa mere, revêt celui avec lequel dançoit, la veille, une fille lubrique de l'opéra. Tout semble purifié par la vente ou par l'inventaire après décès.

Comme ce sont des femmes qui vendent & qui achètent, l'astuce est à peu près égale des deux côtés. L'on entend de très-loin les voix aigres, fausses, discordantes, qui se débattent. De près, la scene est plus curieuse encore. Quand

le sexe (qui n'est pas là le beau sexe) contemple des ajustemens féminins , il a dans la physionomie une expression toute particuliere.

Le soir , tout cet amas de hardes est emporté comme par enchantement ; il ne reste pas un mantelet , & ce magasin inépuisable reparoîtra sans faute le lundi suivant.



CHAPITRE CLXXXIII.

Rue Tirechappe.

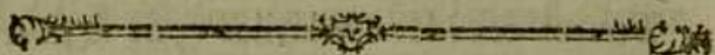
SORTANT des piliers des Halles , vous entrez dans la rue Tirechappe , lieu cher aux avarés. Et pourquoi ? me demandera-t-on. Parce qu'ils y composent un habit , à peu près comme un tragique moderne compose une tragédie françoise , de pieces & de morceaux rapportés.

L'avare entre dans cette rue étroite , où pendent des milliers de fragmens d'étoffes de toute couleur , de toute grandeur , & sous toutes les formes possibles ; & à force d'aller d'une bou-

tique à l'autre, il trouve l'étoffe qu'il cherche. Le scientifique économe la reconnoît à la première vue. Son coup-d'œil est sûr ; il fait combien il faut de morceaux pour la facture de son habit, & il en a la coupe imprimée dans son cerveau. Il fait la leçon au tailleur surpris & mécontent, lui livre l'étoffe & la doublure : il n'y a que ce qu'il faut, il n'y a rien de trop. Quelle justesse ! quelle précision ! Le tailleur se tait, admire ; & comme il a rencontré son maître, il se contente du prix pour la façon.

Cette rue semble renfermer un peuple juif, tant il est sale & pressé. C'est la même avidité dans le regard, le même patelinage dans la parole. Les magasins sont comblés ; on ne fait où couche toute la maison : les cloisons sont formées de leurs marchandises, qui montent jusqu'aux plafonds. Les étoffes pendantes servent de rideaux, & tous dorment ensevelis sous des chiffons. Il faut de la chandelle pour y dîner en plein midi ; & quand on veut vérifier la couleur d'un chiffon, on le porte à la croisée, dont les carreaux sont enduits d'une crasse lucrative.

Ce peuple juif est riche : il défile du matin au soir des morceaux d'étoffes de soie & de coton. Ils font de l'argent de ce qui paroîtroit à d'autres yeux ne devoir remplir que la hotte du chiffonnier.



CHAPITRE CXXXIV.

Le Chiffonnier,

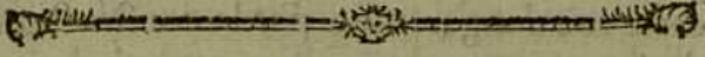
JE l'ai prononcé ce mot ignoble ! me le pardonnera-t-on ? Le voyez-vous cet homme qui , à l'aide de son croc , ramasse ce qu'il trouve dans la fange , & le jette dans sa hotte ? Ne détournez pas la tête ; point d'orgueil , point de fausse délicatasse. Ce vil chiffon est la matiere premiere , qui deviendra l'ornement de nos bibliotheques , & le trésor précieux de l'esprit humain. Ce chiffonnier précède Montelquieu , Buffon & Rousseau.

Sans son croc , mon ouvrage n'existeroit pas pour vous , lecteur. Ce ne seroit pas un grand mal. D'accord ; mais vous n'aurez aucun livre ; vous lui devez cette

matiere qui va former le papier , dont l'origine paroît si vile. Tous ces chiffons mis en pâte , voilà ce qui servira à conserver les flammes de l'éloquence , les pensées sublimes , les traits généreux des vertus , les actions les plus mémorables du patriotisme.

Toutes ces idées volatiles vont se fixer aussi rapidement qu'elles ont été conçues. Toutes ces images , tracées dans l'entendement , s'attacheront , s'imprimeront , se colleront ; & malgré la nature , qui fait mourir l'homme de génie , ces productions appartiendront désormais à l'univers , & ne périront qu'avec lui. Honneur au chiffonnier !



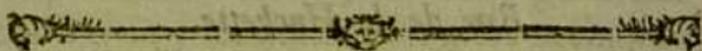

 CHAPITRE CLXXXV.
Rue de la Huchette.

UNE maison de quatre étages , toute peuplée , s'écroula dans cette rue le 7 février 1767. On trouva dans les débris un jeune enfant de six ans , que deux poutres , en se croisant heureusement sur sa tête , avoient préservé de la mort ; il n'avoit pas la plus légère contusion.

Les Tucs qui vinrent à la suite du dernier ambassadeur Ottoman , ne trouverent rien de plus agréable dans tout Paris que la rue de la Huchette , à raison des boutiques de rôtisseurs , & de la fumée succulente qui s'en exhale. On dit que les Limousins y viennent manger leur pain sec à l'odeur du rôti.

A toute heure du jour on y trouve des volailles cuites ; les broches ne désespèrent point le foyer toujours ardent. Un tournebroche éternel , qui ressemble à la roue d'Ixion , entretient la torréfaction. La fournaise des cheminées ne s'éteint que

pendant le carême. Si le feu prenoit dans cette rue dangereuse, par la construction de ses antiques maisons, toutes de bois, l'incendie seroit inextinguible.



CHAPITRE CLXXXVI.

Le Gros-Caillou.

CE lieu peuplé de guinguettes est sur le bord de la riviere, au-dessous des Invalides. Là, on mange des matelottes, objet définitif & chéri des gageures Parisiennes. Une bonne matelotte coûte un louis d'or ; mais c'est un manger délicieux, quand elle n'est pas manquée. Les cuisiniers les plus fameux baissent pavillon devant tel marinier qui fait mêlanger & apprêter la carpe, l'anguille & le goujon. Ils cedent ce jour-là leur emploi à la main grossiere qui manie l'aviron. Les cuisiniers ont beau être jaloux ; ils accommodent les autres plats, excepté la matelotte : ainsi l'ordonne tout maître friand ou connoisseur.

On a voulu au commencement de la guerre, bâtir une frégate au Gros-

Caillou , pour donner aux Parisiens une idée de nos opérations sur mer. Le peuple , émerveillé de la nouveauté de ce spectacle , arrivoit bouche béante , & s'imaginoit déjà que la Seine alloit rivaliser & se fondre avec la Tamise. Une flotte devoit s'élançer , de ces plages pacifiques , sur l'Océan , & passer des eaux douces aux ondes ameres.

Tout étoit au ridicule : la crédulité du Parisien voyoit déjà les Anglois vaincus & humiliés. On avoit mastiqué les planches qui formoient le formidable chantier. On demandoit deux sols aux curieux : on montroit sur l'arene les canons qui devoient faire respecter le pavillon françois..... Mais un ruisseau qui s'enfla dans une nuit , emporta la frégate , & l'espérance superbe des armateurs.

Ne seroit-ce pas là en petit la véritable image de nos grandes & inutiles opérations maritimes ? *Videbimus infra.*



CHAPITRE CLXXXVII.

Quartier de la Cité.

LE premier & le plus ancien de Paris. C'est une isle qui n'a que cinq cents toises de longueur. Cette ancienne cité des Parisiens renferme la cathédrale, l'archevêché, l'hôtel-Dieu, les Enfans-trouvés, le Palais, & près de vingt églises : l'orfèvrerie & la bijouterie y dominant. Tout l'or du Pérou vient aboutir à la place Dauphine ; car nul peuple au monde ne façonne ce métal avec autant de goût que le Parisien. La *ciselure* & le *guillochage* soumettent tous les bijoux de l'Europe à passer par ses mains. Il regne par la *gravure*.

Le quai des Orfèvres offre ensuite une longue file de boutiques resplendissantes de pieces d'argenterie ; c'est un coup-d'œil qui étonne tout étranger.

Paris n'a pas été fait en un jour, dit le proverbe. On le voit dans la Cité ; on y est convaincu par ses propres yeux, que cette ville s'est formée au hasard &

de la réunion imprévue d'un grand nombre de maisons.

Chacun a d'abord choisi son emplacement d'après les édifices publics , les temples , les places ; on n'a jamais songé à l'alignement des rues , c'est-à-dire , à l'agrandissement futur de la ville : de là les places resserrées , les angles , les détours , l'étranglement des issues ; & voilà pourquoi cet ancien quartier offre un aspect désagréable de maisons petites , écrasées. Les voitures ont peine à tourner dans les rues ; il faut être habile cocher pour se tirer d'affaire. Quelques bâtimens qui dominent , rendent les autres plus mesquins encore.

Dans les nouveaux quartiers , au contraire , tout est aligné ; point de places resserrées , point de carrefours étroits ; ils sont vastes & réguliers ; on y travaille en grand , comme pour la ville de l'univers qui est devenue après plusieurs siècles le chef-lieu de la souveraineté , le centre & le cœur du royaume , le ressort principal d'où partent & où viennent réfléchir tous les mouvemens qui agitent la monarchie.

 CHAPITRE CLXXXVIII.

L'Isle Saint-Louis.

CETTE isle étoit autrefois partagée en deux par un petit bras de la riviere. On a joint les deux isles. C'est un quartier qui semble avoir échappé à la grande corruption de la ville ; elle n'y a point encore pénétré. Aucune fille de mauvaise vie n'y trouve un domicile : dès qu'on la connoît, on la pousse, on la renvoie plus loin. Les bourgeois se surveillent ; les mœurs des particuliers y sont connues : toute fille qui commet une faute, devient l'objet de la censure, & ne se mariera jamais dans le quartier. Rien ne représente mieux une ville de province du troisieme ordre, que le quartier de l'Isle. On a fort bien dit :

L'habitant du Marais est étranger dans l'Isle.

On entre dans cette isle par trois ponts. Le Pont-Marie, qui y communique, portoit cinquante maisons uniformes & profondes de quatre toises. Un débordement de la Seine (je le répète) emporta,

le 1 mars 1658, deux arches & vingt-deux maisons. Avis renouvelé aux maisons placées sur des ponts, & que les inondations ont encore épargnées.

CHAPITRE CLXXXIX.

Plancher d'une partie de la Capitale.

PLUSIEURS enfoncemens qui se sont faits dans les environs de Paris, particulièrement celui près de la barrière d'Enfer, il y a environ sept ans, ont forcé le gouvernement à porter son attention vers les carrieres. Les premiers soins des réparations furent confiés au bureau des finances, qui étoit chargé de la police de cette partie.

Au mois de juin 1777, ce travail fut donné aux officiers des bâtimens du roi. Il n'étoit pas encore en activité, lorsque dans le même mois, des remises, dans une maison rue d'Enfer, près du Luxembourg, s'enfoncerent tout-à-coup.

On suivoit la réparation de cette maison, & l'on commençoit des recherches avec une somme assez modique,

quand, le 27 juillet 1778, sept personnes furent englouties dans les ruines d'une carrière à plâtre près Montmartre.

Cet accident réveilla de nouveau l'attention du gouvernement : on visita ces carrières, dont le vuide de cinquante pieds de hauteur, des piliers d'une nature de pierre à ne pouvoir durer long-tems & qui portoient une montage d'environ quatre-vingts pieds d'épaisseur, annonçoient une ruine prochaine. Aussi voyoit-on tous les jours, dans les environs de Belleville, des enfoncemens affreux, sous lesquels étoient ensevelis de malheureux ouvriers. Les vuides de ces carrières étoient encore plus élevés que ceux de Mesnil-Montant ; ils avoient jusqu'à soixante & dix pieds de hauteur.

Pour arrêter le cours de tant de maux, un arrêt interdit ce genre de carrières, & il fut décidé qu'on détruiroit celles qui existoient.

Le danger étoit imminent. On doit peut-être rendre grâces à ce premier accident qui a éveillé les secours & a servi à éviter de plus grands défâtres.

On

On a comblé le vuide effrayant de ces carrieres , & affaiffé les terres & les montagnes sur elles-mêmes , en brisant les piliers par la mine. Ce fut un spectacle curieux & nouveau , que donna l'art du mineur entre les mains de M. Vandermack. On vit une colline considérable s'abaisser , & , d'après l'expression populaire , *faire la révérence*. Il y eut jusqu'à quarante piliers brisés d'un seul coup de feu.

Paris est environné de carrieres , parce qu'on n'a pu construire tant d'édifices qu'en arrachant les pierres du sein de la terre. Il y a des excavations considérables sous le terrain des avenues & des fauxbourgs de Paris , du côté de Chailot , de Passy & de l'ancien chemin d'Orléans.

Curieux de visiter ces carrieres abandonnées , j'y suis descendu par les caves de l'Observatoire.

Jadis un portier hableur vous faisoit voyager pendant deux heures dans une espece de labyrinthe , sous l'enceinte de l'Observatoire seulement , & vous persuadoit faussement que vous étiez sous telle ou telle rue. Dans un endroit où il se forme des stalactites , il crioit aux

crédules Parisiens : *vous voilà sous la rivière de Seine*. Il gagnoit de l'argent par cet impudent charlatanisme. Tels étrangers ont cru avoir passé sous la rivière , qui n'avoient pas quitté les caves de l'Observatoire.

On a ouvert dans ces caves profondes une communication avec les carrières ; c'est par cette issue nouvellement formée que l'on s'introduit dans ces souterrains longs & spacieux. Je puis assurer y avoir marché pendant près de trois heures.

C'est une ville souterraine , où l'on trouve des rues , des carrefours , des places irrégulieres. On regarde au plancher , tantôt bas , tantôt plus élevé : mais quand on y voit des crevasses , & que l'on réfléchit sur quoi porte le sol d'une partie de cette superbe ville , un frémissement secret vous saisit , & l'on redoute l'action de la force centripete.

Des cavités , des ciels à demi brisés , des enfoncemens qui n'ont pas encore percé à jour , des fontis , des piliers écrasés sous le poids qui les presse & qui menacent ruine , de doubles carrières , sur lesquelles portent à faux les piliers de la première ; quel coup-d'œil ! Et l'on boit & l'on mange , & l'on dort

dans les édifices qui reposent sur cette croûte incertaine.

Le péril , il est vrai , diminue chaque jour , parce que l'administration a pris les mesures les plus sages pour obvier au mal. Il étoit impossible d'étayer tout de suite un vaste fauxbourg : on a été au plus pressé , on a assuré la voix publique , puis on en viendra aux maisons des particuliers.

D'abord on alloit au hasard , on établissoit des piliers indifféremment partout où l'on trouvoit des vuides , soit sous des champs , soit sous des jardins : on ne faisoit rien aux endroits écrasés , même sous les rues ; on leur tournoit le dos , faute de moyens de les réparer. Si l'on rencontroit un reste de masse qui empêchât de suivre les voies & les découvertes , on retournoit encore sur ses pas. Voilà comme on dépensoit beaucoup d'argent sans parer aux dangers.

Il n'en est pas de même depuis que ce travail a été confié aux bâtimens du roi : on a d'abord adopté le système de réparer la voie publique ; plus elle est en danger , plus on s'en occupe. On passe directement à travers les enfoncemens , en suivant les rues ; non - seulement pour cou-

noître le centre du mal , mais encore pour savoir son étendue , afin de le réparer sûrement. Ce moyen a procuré des découvertes immenses , qui étoient interceptées par ces enfoncemens.

On fait de même pour des restant de masses ; on passe aussi à travers , sans se déranger de la voie publique. Ces ouvertures ont un double avantage , en ce qu'elles ne constituent pas l'administration dans des frais qu'il auroit fallu faire pour passer autour de ces masses , & aller sur le derriere rejoindre la direction de la rue ; & en ce que la pierre qui sort de ces ouvertures , sert à construire des piliers dans les endroits qui le demandent. On ne croiroit pas combien , par ce moyen , l'on a découvert de mal qui ne se seroit manifesté qu'après quelque accident fâcheux.

Deux cents particuliers ont anciennement exploité leurs terrains. Chacun a fermé l'ouverture de sa carrière. Plusieurs de ces carrières ont été réunies ; quelques-unes sont restées entourrées de masses. Pendant la première année de travail on regardoit ces masses comme non fouillées : mais l'expérience a fait connoître ce vice , & l'on a adopté le système de deux

galeries qui seroient suivies à travers le roc & les enfoncemens , une à chaque côté de la rue. Elles bordent les maisons , & sont consolidées par des piliers bâtis , de droite & de gauche , dont l'un est placé sous les murs de face qui sont sur la rue. Par ce travail on réunira toutes les rues , & l'on fera en état de faire connoître aux particuliers le dessous de leurs propriétés. Le projet du gouvernement est de forcer chacun d'eux à faire ses réparations , lorsqu'il y aura du danger.

Il est vrai que ce travail important n'est avancé que dans le fauxbourg Saint-Jacques , & l'on ignore à quel point le mal existe dans les autres quartiers. Mais on fouille , on creuse , on avance ; & en suivant une ligne droite , on s'assure de l'état des choses.

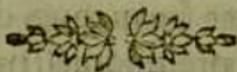
Tous les quartiers qui avoisinent la rivière paroissent à l'abri de ces craintes. Le fauxbourg Montmartre & celui de Saint-Honoré n'ont rien à redouter ; mais Passy , Chaillot & les environs de Sainte-Genevieve ont beaucoup de carrieres.

Nous ne prétendons pas inspirer ici des frayeurs déplacées , mais représenter en historien fidele ce que nous avons vu.

Aucune maison n'a fléchi , si ce n'est une portion d'écurie dans la rue d'Enfer. En annonçant le mal , nous annonçons le remede. L'administration vigilante a employé tous les moyens capables de rassurer les esprits alarmés.

Il seroit inutile de taire ce que tout le monde fait. L'homme est par-tout environné de dangers physiques ; mais le moins probable de tous , est celui qu'on a voulu grossir dans quelques brochures étrangères , en représentant la ville de Paris comme prête à descendre avec tous ses habitans dans un abyme sans fond.

C'est une de ces images qui prêtent à la poésie descriptive. Mais cette image n'en est pas moins fausse , moins outrée & moins contraire à l'état actuel des choses. Nous n'avons rien négligé pour nous assurer du degré du danger , & nous ne l'estimons pas nul , mais faible , du moins pour la génération présente.



 CH A P I T R E C X C .

Les J'ai vu , & les Je n'ai point vu.

JE n'ai point vu le diacre canonisé en 1720 , qui faisoit des miracles , au rapport des uns , tandis qu'il étoit irrévocablement damné par les autres ; mais j'ai vu les champions de Jansenius & les disciples de Molina disputer pour la grace efficace ou suffisante , avec un acharnement que l'arme du ridicule , dans les mains d'Aristophane , de Lucien & de Swift , n'auroit pu corriger.

Mais bientôt ces abbés , qui ergotoient en grands théologiens , sont devenus des petits-mâîtres aimables , qui prennent la tonsure pour obtenir un bénéfice , qui passent gaiement leur tems à parcourir les sociétés , qui mangent de la manière du monde la plus paisible les biens de l'église , & qui honorent & regardent comme leur unique & véritable chef l'évêque qui tient la feuille des bénéfices.

Si quelqu'un s'avisait de dire , en les

voyant : ces messieurs en rabats , qui font des couplets , qui pincent la guitare , qui grassèyent une chanson , sont tous *simoniaques* ; les dames se feroient expliquer ce qu'on entend par ce mot effrayant ; puis elles diroient : quoi ! lorsque nous avons conclu avec monsieur un tel , le vieux titulaire de ce bénéfice , en faveur de M. le jeune prieur au teint de roses , nous avons participé à la *simonie*. . . Ah , que cela est drôle !

J'ai vu les *convulsionnaires* ; & dans quel tems ! du vivant de Fontenelle , de Montesquieu , de Voltaire , de Jean-Jacques Rousseau , de l'abbé Raynal , de d'Alembert : ils faisoient leurs contorsions d'énergumènes , tandis que ces sages tenoient la plume.

Je n'ai point vu Louis XIV , peu de tems avant sa mort , négocier pour trente-deux millions de billets ou de rescriptions , pour en avoir huit ; c'est-à-dire , donner 400 en obligations , pour en avoir 100 en argent : mais j'ai vu le gouvernement inviter les particuliers à porter leur vaisselle à l'hôtel des monnoies ; ce qui étoit révéler à l'Europe notre détresse. On voit dans une liste imprimée , & annexée au Mercure de France , que tel

favetier , en généreux citoyen , avoit porté sa tasse d'argent pour qu'elle fût convertie en pieces de douze sols pour le soulagement de l'état.

Je n'ai point vu le cardinal de Fleuri signer *soixante mille lettres de cachet* pour la bulle : mais j'ai vu cet arbre jésuitique coupé dans ses racines , & effacé peu à peu de l'univers , qu'il avoit couvert de ses branches souples & obliques. La haine elle-même semble aujourd'hui fatiguée , & pardonne aux enfans de Loyola. Ils reprennent racine dans la Russie-Blanche : le roi de Prusse & l'impératrice des Russies les accueillent , quoiqu'ils connoissent très-bien & leur politique & leur esprit.

Je n'ai point vu l'empirisme de *Laws* donner les convulsions de la cupidité à tout un royaume , & changer le génie des François : mais j'ai vu la doctrine du sieur *Quenai* apporter la famine , tandis que des hommes avides , qui faisoient alors le commerce , voyoit périr d'un œil indifférent la foule des journaliers & des manouvriers.

Je n'ai point vu la France dans son état de force & de gaieté , immédiate-

ment après la bataille de Fontenoi; mais j'ai vu une espece de guerre intestine & puérile entre la cour & la magistrature. J'ai vu deux exils de parlement; & cette lutte petite & ridicule a plus séparé les cœurs du trône que tous les autres désastres.

Je n'ai point vu les débats sanglans pour la succession de l'empereur; mais j'ai vu deux guerres, mal entreprises, mal conçues, & qui prouvent que la connoissance de nos vrais intérêts politiques nous manque & nous manquera encore long-tems.

J'en'ai point vu l'hôtel-de-ville fermé, & le paiement des rentes suspendu; mais j'ai vu un ministre voler un argent qui n'étoit point dans les coffres royaux, briser ceux de ses voisins, & faire des opérations vraiment *cartouchiennes*. Qui le croiroit? il passa encore pour un homme habile, tandis qu'il n'y en eut jamais de plus inepte & de plus impudent; car il alloit anéantir pour jamais le crédit qui restoit au monarque.

J'ai vu la morgue pédantesque des économistes, de ces agromanes enflés de leurs prétendues découvertes, annon-

cer une régénération universelle , sans songer au fondement des loix politiques. Leur emphase ridicule , leur style dur & prolix n'a pas contribué à faire honorer *le maître*. Il fut l'auteur de la cherté des grains , par les spéculations fausses , précipitées & précoces , qu'il avoit fait adopter au ministère. Et celui-ci satisfait de rejeter la calamité générale sur un parti qu'il devoit bientôt abandonner & livrer au ridicule , ne songea qu'à l'argent immense qu'il en retira.

J'ai vu les encyclopédistes n'accorder du mérite , des talens & même de l'esprit , qu'aux gens de leur parti , & vouloir bientôt juger tous les arts , même les plus éloignés de leurs connoissances. Ils ont donné prise sur eux par ce ridicule outré : ils ont été ridiculisés à leur tour , pour avoir manqué d'esprit , en voulant dominer tous les esprits. On a ri à leurs dépens , & l'on a très-bien fait.

Je n'ai point vu de guerres civiles , parce qu'elles n'ont lieu que dans les états d'un tempérament robuste : mais j'ai vu deux mutineries d'écoliers ; l'une pour des enfans qu'on enlevoit ou qu'on en-

levoit pas ; (1) & l'autre, pour obliger , à ce qu'il paroît , le monarque à destituer son ministre qui étoit un honnête homme. On tua dans la première un exempt : dans la seconde, on vola les pains chez les boulangers ; & l'on pendit fort mal-à-propos deux hommes , (les premiers venus) lorsque tout étoit tranquille & calme. Cruauté froide & inutile ! Le récit des causes appartient à l'histoire.

J'ai vu enfin le même roi, qui avoit été adoré, ne pas faire couler de larmes à sa mort. Etoit-ce là le même peuple qui s'étoit montré enthousiaste de son monarque , qui avoit fait retentir les voûtes des temples de sanglots & de gémissemens , pour obtenir sa guérison lorsqu'il étoit malade à Metz ? Qu'avoit-il fait pour mériter ses premiers trans-

(1) On avoit chargé les exempts de police d'enlever les enfans vagabonds & mendiens ; ils mirent en charte privée quelques enfans de petits bourgeois , & ce pour faire contribuer les parens ; dans le même tems il y avoit des fours , c'est-à-dire , des endroits reculés , où les enrôleurs entraînoient les jeunes gens par force ou par adresse ; ils n'en sortoient qu'après avoir signé un engagement forcé. On a détruit ces abus odieux.

ports ? Qu'avoit-il fait pour exciter des sentimens absolument contraires ? Qu'étoit-il donc cet homme tour-à-tour adoré, & vu avec indifférence ? Ce qu'il étoit ? Voici ma réponse.

On peut peindre une nation, un peuple, un corps, une assemblée ; on peut faire le tableau des divers intérêts qui agitent les royaumes ; on peut deviner les ressorts de la politique de l'Europe ; ces touches hardies, élevées, grandes, majestueuses, sont à notre disposition, & l'on peut rencontrer juste. Mais qui a des instrumens assez fins, l'œil assez pénétrant, pour approfondir le cœur d'un homme, le décomposer & le définir ?

J'ai vu le caractère du roi dont je parle, analysé, retourné, pendant plus de trente ans, & n'être pas encore saisi. Quel homme cependant, dont la vie fut plus publique ?

Je ne dirai pas tout ce que j'ai vu : on doute souvent de la vérité de l'histoire, lorsqu'elle nous parle de certains désordres dans les gouvernemens. Ces faits incroyables passent pour exagérés ou fabuleux. Il faut attendre que plusieurs autorités viennent à l'appui de

l'historien , pour qu'il oſe peindre ce qui a été. Je ne hafarderai donc point ici une peinture qui paſſeroit pour chimérique. Je n'ai point vu Domitien aſſemblant les ſénateurs pour ſavoir à quelle ſauce il mettroit un prodigieux turbot : mais il n'a pas autant ſurpris le ſénat que nous l'imaginons. Nous avons vu des choſes auſſi extraordinaires , ſans y faire beaucoup d'attention , &c. &c. &c.

Mais j'entends ſoutenir d'un côté , que la France poſſede aſſez de numéraire pour toutes ſes opérations ; & j'entends ſoutenir de l'autre , que le numéraire manque à la France , pour mettre ſes finances au niveau de celles d'Angleterre ; que la France a moins de finances que les autres états ; qu'un Hollandois eſt cinq fois plus riche qu'un François ; & que tant que nous n'auront pas *des billets publics circulans* , nous n'auront pas les avantages dont nous devrions jouir.

Enfin j'entends vanter la politique des états , qui ont joint des finances artiſielles aux réelles. Le mouvement augmenteroit , & l'on ſauroit par la banque , ajoute-t-on , quel eſt le fonds de l'eſpece qui ſe trouve dans l'état : connoiſſance qui nous manque , & qui ſeroit utile

au gouvernement, puisqu'il connoitroit
ses facultés & ses ressources.

Voilà les questions que l'on agite
vivement, au moment que j'écris. Qu'en
résultera-t-il, puisque l'opinion publique
est une loi commencée ? Je l'ignore.
Etablira-t-on une banque royale à la
suite de tous ces emprunts, & à cause
même de ces emprunts, comme en An-
gleterre ? Mais l'état en Angleterre est
solidaire ; tous les citoyens de France
se rendroient-ils ou pourroient-ils se
rendre solidaires de même ? Tout ce que
je fais, c'est qu'il y a loin de ces graves
disputes, à celles qui partageoient la ville,
il y a cent ans, sur le mérite de deux
sonnets.



 CH A P I T R E C X C I .
Amour du Merveilleux.

U N homme à Londres annonce publiquement , que tel jour , à telle heure , à la vue de tout un peuple , on le verra s'enfermer dans une bouteille. Qui fit courir tout le monde à cette ridicule affiche , & payer chèrement les places ? On ne peut accuser les Anglois d'une ignorance crédule ; mais l'amour du merveilleux a agi sur ce peuple , comme il auroit fait à Paris , à Madrid , à Vienne. Chacun se disoit : il n'est pas possible que cet homme veuille tromper tout le monde , lorsqu'il invite avec éclat tout un public , lorsque des affiches , plaquées contre les murailles , annoncent ce prodigieux tour de force. Quand l'opérateur se trouvera sous les yeux d'une nombreuse & respectable assemblée , qu'on ne brave point impunément , il y aura là-dessous quelque chose d'extraordinaire , & qui ne se devine point. Si ce charlatan eût dit à chacun en pat-

ticulier : venez chez moi, je me mettrai tout entier dans une pinte, on lui auroit ri au nez : mais au moyen de l'affiche imprimée & collée, au moyen de l'assurance effrontée du prometteur, vu le concours du monde, l'argent des billets, la foule & la publicité, chacun se disoit secrètement : on ne sauroit se jouer à ce point d'un public respectable. Tel est le peuple; il ne croit pas qu'on puisse le tromper en corps. L'idée de la fuite de l'homme emportant l'argent des curieux, & laissant la bouteille vuide sur la scene ne vint à personne. Les promesses hardies gagneront toujours le peuple, & sur-tout en finances. Que n'a-t-il pas prêté en France depuis cent ans?

Depuis, un faiseur de miracles, sans y songer & sans le vouloir, a entraîné tout Paris; & sans la police, on en faisoit subitement un dieu (1). Depuis, un

(1) En 1772, si je ne me trompe rue des Ciseaux, trente mille hommes disoient : c'est un prophete, il guérit en touchant. La rue ne désemplissoit pas d'estropiés, d'aveugles, &c. C'étoit une frénésie, mais qui avoit cela de particulier, qu'elle ne sortit pas d'un caractère calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point

enfant *a vu sous terre*, & des académiciens & des gazetiers l'ont cru & annoncé. Depuis, un chanoine d'Etampes a demandé cent mille livres d'une machine *avec laquelle il voyageroit dans l'air*; & les cent mille livres ont été déposées chez un notaire.

L'amour du merveilleux nous séduit donc toujours; parce que, sentant confusément combien nous ignorons les forces de la nature, tout ce qui nous conduit à quelques découvertes en ce genre est reçu avec transport.

Un *peut-être* qui se passe en nous, nous fait espérer quelque chose de nouveau; & voilà pourquoi l'enthousiaste frappera toujours avec avantage les fibres

de tumulte, point de cet emportement si commun dans les émotions populaires. Une persuasion intime avoit rendu les esprits modérés. On s'approchoit de la maison, pour ainsi dire, en silence. Le *guérisseur* avoit un air modeste & simple: il étoit devenu *prophete* à son grand étonnement & comme par hasard. On le fit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple le voyant parti, se mit à le bénir, & se dispersa sans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une si grande affluence & plus de tranquillité dans la multitude.

des cerveaux humains. Son ton , son assurance , son œil enflammé , son air prophétique feront tomber dans le piège , jusqu'à celui qui le connoît.

Les convulsionnaires ont fait des tours de force , qui surpassent , il faut l'avouer , tout ce qu'on voit à la foire de plus étonnant en ce genre. Peu de gens en ont le secret , aussi ces contorsions ont-elles le droit d'étonner , & même d'effrayer les regards les plus intrépides & les esprits les plus en garde contre le merveilleux. On peut assurer que ces tours ont quelque chose de vraiment extraordinaire , quoiqu'on sache de quoi est capable l'ardeur du fanatisme & le desir de le propager. Si quelqu'un a cru y reconnoître quelque chose de surnaturel , il est très-excusable.

Un poëte nommé *Guimond de la Touche* , auteur d'une tragédie intitulée *Iphigénie en Tauride* , est mort à Paris , pour avoir vu des convulsionnaires. Il fut tellement frappé d'horreur & d'effroi , qu'il en prit la fièvre. Dans son délire , il avoit devant les yeux ces images effrayantes ; & ne sachant à quelle cause les attribuer , il expira , l'émotion ayant été trop forte pour son ame sensible.

Une secte nouvelle , composée surtout de jeunes gens , paroît avoir adopté les visions répandues dans un livre intitulé *les Erreurs & la vérité* , ouvrage d'un mystique à la tête échauffée , qui a néanmoins quelques éclairs de génie.

Cette secte est travaillée d'affections vaporeuses ; maladie singulièrement commune en France depuis un demi-siècle ; maladie qui favorise tous les écarts de l'imagination , & lui donne une tendance vers ce qui tient du prodige & du surnaturel. Selon cette secte , l'homme est un être dégradé , le mal moral est son propre ouvrage ; il est sorti du *centre de vérité* ; Dieu par sa clémence le retient dans la *circonférence* , lorsqu'il auroit pu s'en éloigner à l'infini ; le *cercle* n'est que l'explosion du *centre* : c'est à l'homme de se rapprocher du *centre* par la *tangente*.

Pour pouvoir enfiler cette *tangente* , les sectateurs de ces idées creuses vivent dans la plus rigoureuse continence , jeûnent jusqu'à tomber dans le marasme , se procurent ainsi des rêves extatiques , & éloignent toutes impressions terrestres , afin de laisser à l'âme une liberté plus entière & une communication plus facile avec le *centre de vérité*.

L'activité de l'esprit humain qui s'indigne de son ignorance ; cette ardeur de connoître & de pénétrer les objets par les propres forces de l'entendement ; ce sentiment confus que l'homme porte en lui-même , & qui le détermine à croire qu'il a le germe des plus hautes connoissances : voilà ce qui précipite des imaginations contemplatives dans cette investigation des choses invisibles ; plus elles sont voilées, plus l'homme foible & curieux appelle les prodiges & se confie aux mysteres. Le monde imaginaire est pour lui le monde réel.



CHAPITRE CXCII.

Fumier.

LE fumier abonde dans la capitale , par le grand nombre de chevaux qu'elle renferme. Il sert à féconder les marais des environs , où croissent la salade , les choux & les autres légumes. Mais ces légumes , dont la végétation est forcée , contractent presque toujours un goût désagréable , que leur donne ce moyen factice , employé pour leur procurer un accroissement précoce. L'oserai-je dire ? il en est de même des esprits ; on les fumes en quelque sorte ; c'est-à-dire , qu'on les pousse , qu'on les surcharge. On veut voir de petits merveilleux étaler à quinze ans une érudition fastueuse ; on croit avoir formé le jugement , quand on a chargé la mémoire. Plusieurs peres aveuglés tombent dans cette erreur fatale. Ils voient des dispositions dans leurs enfans ; ils ruinent leur santé , pour en faire des savans. Les malheureux prix de l'université achevent de tourner la tête

à ces peres, qui s'imaginent que c'est là le dernier terme de la gloire, & que l'univers a les yeux fixés sur l'écolier qu'embrasse le premier président. Aussi le Parisien, qui en général a de l'esprit à dix-huit ans, est un homme ordinaire à vingt-cinq ou à trente, parce qu'on a épuisé ce qu'il avoit de forces pour l'étude. Sorti du college, il a tant de mots dans la tête, que les idées ne peuvent plus s'y loger.



CHAPITRE CXCIH.

Jardinage.

LE jardinage est cultivé aux environs de Paris sans engrais, avec un soin admirable, par quelques amateurs qui se livrent tout entiers à cet art innocent & utile. Ils font un doux & légitime emploi de leurs richesses, & obtiennent de la nature ce qu'elle accorde aux travaux & à l'observation suivie.

Les plantes potageres acquierent de cette maniere un goût excellent. Les fruits à pepins & à noyau sont vraiment perfectionnés. Les pêches, les abricots, les poires sont, pour ainsi dire, des productions nouvelles, tant par leur faveur que par leur beauté. Des expériences bien entendues, répétées avec succès, développent ces bonnes & excellentes especes, dont la création est moderne. Les fleurs ainsi que les légumes participent à cette heureuse culture; & l'on apperçoit combien elle est précieuse, quand elle est dirigée, non par la routine, mais par l'intelligence.

L'œil

L'œil fatigué des fanges noires & fétides de la capitale, se repose avec délices sur ces jardins, où le regne végétal brille dans toute sa pompe, où la fécondité est couronnée des plus riantes couleurs. On pardonne au traitant son extrême opulence, quand il l'emploie à féconder la terre, à la parer de ses plus beaux ornemens. Sa justification semble écrite le long de ces espaliers qui enchantent le regard & séduisent l'odorat. Ces trésors d'une table saine, ces végétaux excellens, ces arbres fruitiers promettent le charme non interrompu d'une fertile multiplication. Le traitant est absous pour le moment, en faveur de cette abondance, qui ne présente que des tableaux innocens, & qui fait oublier alors tout ce qui ne leur ressemble pas. On ne peut plus le maudire que dans l'hôtel doré qu'il occupe dans la capitale.

J'ai vu quatre mille pots d'ananas chez le duc de Bouillon, à Navarre, près d'Evreux. Il y en aura bientôt six mille. Cet excellent fruit, naturalisé en Angleterre, croîtroit en France avec plus d'avantage encore, si l'on s'attachoit à le cultiver. Le duc en a tous les jours

huit à dix sur sa table : mais on a négligé ailleurs cette culture ; elle dépend d'une terre chaude , peu coûteuse , & qui récompenseroit largement des premières avances. Je conseille aux amateurs d'aller à Navarre , étudier les procédés simples & savans du jardinier Anglois qui dirige cette bonne & admirable espèce , ainsi que plusieurs autres non moins précieuses. Amis de la nouveauté , ne dédaignons pas celle des fruits.

Un des beaux potagers est celui du duc de Penthièvre à Anet : la vue en est mille fois plus agréable que celle des meubles dorés d'un appartement , des glaces , des bronzes & des sculptures qui ornent les châteaux , les palais & les maisons de plaisance.

Dans Paris , les jardins de M. le duc de Chartres , de M. le duc de Biron , & de M. Boutin , sont les plus remarquables.

On prétend néanmoins qu'il est ridicule de vouloir placer un jardin dans l'enceinte de Paris , ou trop près de ses barrières.

CHAPITRE CXCIV.

Bibliothèque du Roi.

CE monument du génie & de la sottise, prouve que le nombre des livres ne fait pas les richesses de l'esprit humain. C'est dans une centaine de volumes environ, que résident son opulence & sa véritable gloire. Parcourez cet édifice : dans les allées de cette bibliothèque immense, vous trouverez *deux cents pieds* en longueur sur *vingt* de hauteur, de théologie mystique ; *cent cinquante* de la plus fine scolastique ; *quarante toises* de droit civil ; une *longue muraille* d'histoires volumineuses, rangées comme des pierres de taille, & non moins pesantes ; environ *quatre mille* poètes épiques, dramatiques, lyriques, &c. sans compter *six mille* romanciers, & presque autant de voyageurs. L'esprit se trouve obscurci dans cette multitude de livres *insignifiants*, qui tiennent tant de place, & qui ne servent qu'à troubler la mémoire du bibliothécaire, qui ne peut pas venir

à bout de les arranger. Aussi ne les arrange-t-on pas ; & le catalogue que l'on en fait depuis trente-cinq années , ne sert qu'à redoubler la confusion de ce ténébreux chaos.

S'il faut passer par toutes les sottises imaginables , comme le dit Fontenelle , pour arriver à des choses raisonnables , nous pouvons dire que nous touchons au moment des vérités. Nos peres ont assurément épuisés toutes les extravagances possibles. Tous ces gros volumes de théologie , de jurisprudence , de médecine , d'histoire , &c. en font la preuve. L'esprit humain paroît bien misérable dans cette riche collection ; & c'est là le vrai lieu pour déplorer la foiblesse de la raison de l'homme , & gémir sur ses incroyables productions.

La folie & la stupidité ont entassé ces *in-folio* ; & l'huître dans sa coquille , paisible sur son rocher , paroît supérieure à ce *docteur* , qui déraisonne pendant six mille pages , & qui se vante encore d'avoir embrassé *la science universelle*. Rien n'attriste plus que de contempler en silence ces épaisses archives de la démenche la plus orgueilleuse & la plus profonde : on est tenté de prendre un

Montaigne pour contre-poison , & de s'enfuir à toutes jambes.

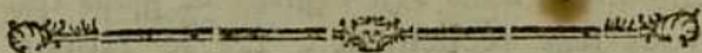
Cependant la lie des opinions humaines se dépose insensiblement , malgré ceux qui la soulevent & se plongent dedans ; & il est à présumer que la boisson dont nous allons jouir sera pure & saine.

Mais qui faisira un flambeau pour anéantir cet absurde ramas de vieilles & folles conceptions , que le génie méconnoissant ses propres forces , & se confiant en autrui , va consulter encore dans les premières années de la vie , & qui lui font perdre un tems précieux ? ... Que dis-je ? réprimons ce premier mouvement : ne brûlons rien. Cessez de frémir , pesans érudits , bizarres bibliomanes , fastidieux compilateurs de faits inutiles : allez , gorgez-vous d'une science déplorable ; copiez les erreurs anciennes , composez-en un nouveau magasin : oubliez votre siècle pour celui de Sésostris. Votre pédanterie m'amuse , & le mépris suffit... Oh ! disons-nous quelquefois pour nous inspirer un salutaire retour sur nous-mêmes : l'homme a fait la guerre , & puis il a écrit tous ces gros livres ; & il

refera la guerre sur quelques passages de ces énormes volumes.

Mais , comme un sot devient plus sot avec des livres , parce qu'il y croit ; un homme de génie , qui n'y croit pas , pourra de ces livres même faire jaillir une seule & grande vérité. Gardons-les donc pour lui , jusqu'à ce qu'il nous en démontre l'absolue inutilité. Point de flambeau destructeur ; la sottise n'est point dans le livre , elle est dans le lecteur... M'entendra qui voudra ; je ne veux pas ici être plus clair.

Ce vaste dépôt n'est ouvert que deux fois la semaine & pendant deux heures & demie. Le bibliothécaire prend des vacances à tout propos. Le public y est mal servi , & d'un air dédaigneux. La magnificence royale devient inutile devant les réglemens des subalternes , paresseux à l'excès. Ne devrait-on pas pouvoir puiser chaque jour dans ces gros volumes , faits pour être consultés plutôt que pour être lus ? Il faut attendre des mois entiers , qu'il plaise aux *commis* d'ouvrir la porte. Les livres les ennuient , & ils ne vous les donnent qu'en *rechignant*.



CHAPITRE CXCV.

Fusiliers aux Spectacles.

ON ne sauroit représenter une comédie sans trente fusiliers qui ont en poche poudre & cartouches.

Il est bien des sifflets, mais nous avons la garde.

Ce vers est devenu proverbe. Cette garde intérieure tient le parterre dans un état passif ; & qu'il soit ennuyé, ou foulé, ou brisé, il n'a pas le droit de marquer sa gêne ou son mécontentement.

Ce pauvre public paie néanmoins pour prendre ce qu'on lui donne, & non ce qu'il desire. Les fusils l'environnent ; & il lui est tout aussi défendu de rire un peu trop haut à la comédie, que de sanglotter un peu trop fort à la tragédie.

Le parterre, excepté dans quelques fièvres passagères, est d'un morne effrayant. Et qu'il veuille manifester son existence, des soldats sont là pour saisir les gens au collet.

On vous mene ensuite chez un com-

missaire ; mais c'est l'officier de garde qui vous juge réellement , sur le rapport incertain de la sentinelle. Le commissaire n'est là que pour sauver les apparences : vous êtes condamné *militairement* ; c'est l'officier qui vous envoie en prison : car le commissaire donne aveuglément sa signature, d'après le rapport de l'homme à l'habit bleu.

Cet abus vexatoire est assez connu ; mais on ne savoit pas sans doute , que l'on ne traînoit un citoyen chez un commissaire que pour la forme , & que la détention ou la non-détention ne dépend point de lui , quoique vous soyez traduit à son tribunal.

Nos spectacles auroient besoin d'un écrivain qui les surveillât, pour ainsi dire, qui tint registre des insultes faites au public , soit par la négligence , soit par la paresse ou l'ineptie des comédiens.

Tous les arts sont soumis à une critique salutaire , qui les tient en haleine. Pourquoi la déclamation seroit-elle exempte des remarques journalières & suivies qui pourroient contribuer à sa perfection ? En fait des plaisirs que procure ce bel art , on doit se montrer

délicat ; & si l'illusion n'est pas entière , elle est nulle.

Comment la critique ne repousse-t-elle ces automates qui assassinent la sensibilité publique , en détruisant la beauté de nos chef-d'œuvres ? Tel comédien s'aguerrit aux sifflets ; & les huées les plus universelles n'arrivent plus à son oreille que comme un murmure doux & passager. Rentré dans la coulisse , il s'essuie le front , & tout est oublié jusqu'au lendemain , où le barbare recommence à nous assassiner.

Le critique vigilant , qui au nom du public poursuivroit ce cruel ennemi de ses plaisirs , le chasseroit infailliblement de la scène , ou l'obligeroit à vaincre par le travail les défauts qui le rendent insupportable.

Le même censeur intimideroit la paresse , rappelleroit au théâtre (qui le paie) le comédien avide , qui s'en éloigne la moitié de l'année , & qui ose ensuite toucher un argent qui ne lui est pas dû. Il donneroit en même tems de justes louanges à l'acteur zélé & assidu , & sur-tout à celui qui se prêteroit le plus aux nouveautés théâtrales ; tandis qu'il feroit sentir que , si tel autre s'y refuse ,

c'est autant par l'incapacité de saisir un rôle qu'il n'a pas joué trente fois, que par l'indifférence la plus coupable pour son art. Tel étoit le Kain : uniquement voué aux productions de M. de Voltaire, il avoit fait le vœu secret d'étouffer tout ouvrage qui n'arriveroit pas de Ferney.

Je l'ai vu effrontément se dire malade, lorsqu'il avoit joué sept ou huit fois dans un hiver. Il abandonnoit le théâtre de la capitale, montoit en chaise de poste, & alloit essayer s'il se porteroit mieux en province, en représentant deux fois par jour : alors il bravoit les plus grandes chaleurs de l'été. S'il daignoit encore jouer à Paris, c'étoit seulement pour ne pas perdre la mémoire de huit ou dix rôles à peu près semblables, qu'il promenoit ensuite de tous côtés, dès que les beaux jours étoient venus. On le payoit à Paris, tandis qu'il déclamoit à Bruxelles.

Avec trois habits & un turban, cet acteur emportoit avec lui toute la tragédie françoise. Il ne lui en falloit pas davantage pour vêtir sa Melpomene ; il ne lui connoissoit qu'un visage & qu'une attitude : de là son jeu circonscrit ; car il n'appercevoit rien au-delà des vêtemens que renfermoit son coffre.

Cet acteur trop vanté n'a jamais joué passablement dans une piece nouvelle , parce que le premier élan de l'ame lui manquoit. Il avoit besoin d'un travail long & opiniâtre pour produire un grand effet : aussi son jeu , enfant de la réflexion , n'a-t-il pu embrasser que très-peu de rôles , dont les nuances encore ne furent jamais opposées. O sublime Garrick , que tes moyens , beaucoup plus étendus , étoient d'une toute autre vérité !



CHAPITRE CXCVI.

Petites Loges.

C'EST un fruit moderne de la licence des mœurs, un usage indécent, qui sacrifie le spectacle & le public à la délicatesse impérieuse de deux ou trois cens femmes qui n'ont rien à faire & qui ferment l'entrée à tous les honnêtes citoyens qui cherchent un délassement utile, & dont la fortune ne sauroit atteindre à cette commodité luxurieuse.

Par l'arrangement des *petites loges*, les comédiens, enrichis dès le commencement de l'année, ne sont plus jaloux d'étudier des rôles nouveaux. Leur paresse est dédaigneuse, la négligence & l'anarchie précipitent l'art vers une décadence avilissante; & tel comédien qui se rend invisible six mois de l'année, n'en recueille pas moins dix-sept ou dix-huit mille francs. Cette somme lui est payée par le public de la capitale, qui auroit le droit de réclamer sa présence.

On a indiqué le moyen bien simple

de soudoyer chaque acteur par représentation. En payant de sa personne, il déploieroit ses talens : l'émulation naîtroit de la nécessité ; & c'est la voix la plus éloquente & la plus déterminante pour les comédiens de Paris.

Un autre motif pour s'élever contre les *petites loges* ; c'est que, contre tout droit & raison, les comédiens prétendent n'être point comptables du produit qu'ils en retirent, aux auteurs des piéces nouvelles. Aussi ont-ils commencé à mettre le parterre en petites loges, sans que personne ait eu le mot à dire.

Si le public se plaint de voir les comédiens disposer ainsi de la salle, une petite-maîtresse s'écrie : » Comment ! l'on » veut m'astreindre à entendre une comé- » die toute entière, pendant que je suis » assez riche pour n'en écouter qu'une » scène ? Oh, c'est une tyrannie ! Il n'y » a plus de police en France : puisque » je ne peux pas faire venir la comédie » chez moi, je veux au moins avoir la » liberté d'y arriver à sept heures, d'y » paroître en simple déshabillé, comme » lorsque je fors de mon lit. Je veux y

» apporter mon chien , mon bougeoir ,
 » mon vase de nuit ; je veux jouir de
 » mon fauteuil , de ma dormeuse , re-
 » cevoir l'hommage de tous mes cour-
 » tisans , & m'en aller avant que l'en-
 » nui me saisisse : me priver de tant
 » d'avantages , c'est attenter à la liberté
 » que donnent le bon goût & la ri-
 » chesse (1) » .

Il faut donc , quand on est femme , avoir dans une *petite loge* son épagneul , son couffin , sa chaufferette , mais surtout un petit fat à lorgnette , qui vous instruit de tout ce qui entre & de tout ce qui sort , & qui vous nomme les acteurs . Cependant la dame a dans son éventail une petite ouverture , où est enchâssé un verre ; de sorte qu'elle voit sans être vue .

Le public reste à la porte du spectacle , son argent à la main , à cause des *petites loges* louées à l'année , & qui demeurent souvent vuides , au détriment

(1) Ce morceau avec des guillemets est pris d'une brochure intitulée , *les Vues simples d'un bon homme* .

des amateurs , qui se rejettent sur les boulevards , désespérés qu'ils sont de ne pouvoir plus fréquenter le théâtre national.

L'avantage de l'art , du public , des auteurs & même des comédiens , exigeroit une seconde troupe. Tout Paris la désire , la demande , en sent la nécessité. Mais que fait la voix du public ? Les gentilshommes de la chambre ont dit à l'art , *tu n'avanceras point* ; au public , *vous aurez ce qu'on voudra bien vous donner* ; aux auteurs , *nous ferons de vous ce que nous jugerons à propos*. Et l'art , & le public & les auteurs se sont vus sous le joug bizarre des gentilshommes de la chambre.

Comment & pourquoi ces seigneurs s'arrogent-ils cette étrange prérogative ? Comment fondent-ils des prétentions sur les ouvrages du génie ? Comment s'opposent-ils aux progrès d'un art qui intéresse tout-à-la-fois la dignité & les plaisirs de la nation ? Quel rapport y a-t-il entre leurs charges & la création d'une pièce de théâtre ? De quel droit soumettroient-ils un auteur à leur tribunal ? C'est ce que personne ne fait ; c'est

ce qu'ils ne savent pas eux-mêmes. Mais, amoureux de ce singulier despotisme, ils l'exercent sans titre légal; & comme il n'y a rien de petit dès que la passion s'en mêle, la régence des princes & princesses des coulisses, & de tout ce qui a rapport aux planches, est pour eux une affaire de parti aussi chaude que s'il s'agissoit de la perte de leurs fonctions principales.

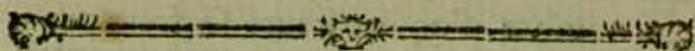
Les droits des auteurs, peres du théâtre, nourriciers des comédiens, ont été jusqu'à ce jour si incertains & si flottans, si subordonnés en tout point au caprice & à l'avidité, qu'on peut les considérer comme nuls.

Ils se sont rassemblés en corps depuis trois années, pour exposer leurs droits & les faire valoir. L'orateur est M. Caron de Beaumarchais qui, dans ses plaisans mémoires, perça de la même épée le rapporteur Goëzman & son parlement: blessure qui détermina la mort de ce corps étranger. Nous verrons ce que produira l'union de plusieurs écrivains qui ont de l'esprit, & qui doivent avoir du courage & un caractère dans leur propre cause. Cela est curieux, & servira

à résoudre un petit problème moral ,
 que nombre d'observateurs se sont pro-
 posé en silence & à eux-mêmes. (1)

(1) Les gens de lettres n'ont rien fait. On les a amusés , sachant bien que leur feu s'évaporerait. Ils sont tombés dans le piège le plus grossier , les yeux ouverts ; c'est ce qu'avoient prévu les gens du monde , qui avoient dit ; *le corps dramatique n'aura pas l'esprit des savetiers assemblés.*





CHAPITRE CXCVII.

Maîtres en fait d'armes.

L'ART de tuer son homme proprement. Eh bien, il est érigé en maîtrise, en communauté, que dis-je! en académie. L'art d'alonger une botte se trouve consacré par un privilege du souverain! Donnadiou est académicien tout comme d'Alembert. Louis XIV, en signant l'arrêt de mort contre les duellistes, signa la même année des lettres patentes en faveur des maîtres en fait d'armes: tant il étoit profond législateur! On reconnoît bien là l'auteur de la prudente révocation de l'édit de Nantes.

Enseigner la tierce, la quarte, la botte subtile & secrete, & vouloir qu'un habile tireur ne soit pas tenté d'appeller sur le pré un homme qu'il jugeroit inhabile à cette savante escrime, c'est ne point connoître l'esprit breuilleur qu'on puise dans ces salles d'armes.

Il est dérivé d'abord de l'esprit des

tournois ; il agita ensuite notre orgueilleuse noblesse , puis il est descendu chez les bourgeois , il est relégué maintenant parmi les soldats aux Gardes. On croit devoir le conserver encore dans les garnisons. Cette fureur qui égareoit notre vaine nation , il n'y a pas un siècle , semble s'être concentré là dans son dernier asyle.

La raison regarde ces maîtres en fait d'armes à peu près comme les anciens gladiateurs. Je ne fais à quoi servent tous ces *manieurs* de fleurets dans un état policé , où la force & la violence sont interdites à chaque particulier , où il n'a pas le droit de se faire justice lui-même. C'est une école dangereuse à celui-là même qui se confie en ses études , & l'on ne peut la considérer que comme le reste impur de ce préjugé barbare qui appelloit de tout à la pointe de l'épée.

On peut refuser aujourd'hui un duel , quand le motif n'en est pas absolument *grave* ; l'on dit à l'homme qui vous provoque , *je ne me bats point pour cela* ; & si votre adversaire vous presse en vous disant , c'est une lâcheté que de craindre de mourir , vous lui répondez , comme

cet ancien philosophe , *chacun estime sa vie ce qu'elle vaut.*

Cette férocité des siècles précédens est donc , pour ainsi dire , anéantie ; mais je crains qu'elle ne se réveille sous une forme plus rare , mais cent fois plus odieuse.

On ne rougit pas de se battre au pistolet , arme favorite des *Nivet* & des *Cartouche* , qui n'admet que le sang-froid de l'assassin & la cruelle intrépidité d'une main meurtrière , c'est une démence frénétique opposée au vrai courage ; sans parler ici de ce courage plus noble qui agit pour la cause générale ; car toute cause particulière que l'on défend si cruellement contre toutes les loix divines & humaines , ne peut avoir pour base qu'un orgueil féroce & insensé.

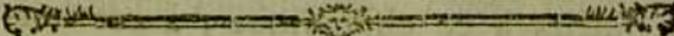
Laiſſons aux abominations de la guerre cette arme violente & perfide ! Qu'on s'accorde à déshonorer celui qui s'en servira au sein de la patrie & dans nos foyers domestiques !

On dit que des hommes (horreur épouvantable !) ont tourné l'un contre l'autre dans un cartel le fusil qui sert dans nos forêts à tuer le sanglier devastateur & le loup carnassier. Eh bien ,

sous une figure humaine , les hommes , si fideles à ce chimérique , à cet horrible point d'honneur , étoient fort au-dessous des loups & des sangliers.

Que ne doit-on pas à la philosophie qui tempere ces atroces fureurs , ou du moins les flétrit de tout son pouvoir , en les rendant exécrables aux gens de bien & aux ames raisonnables.




 CHAPITRE CXCVIII.
Jeux de hasard.

L'EMPEREUR de la Chine a dit : je défends les jeux ; si quelqu'un brave mes ordres , il bravera la Providence , qui n'admet rien de fortuit ; il contredira le vœu de la nature , qui nous crie , espérez , mais travaillez ; les plus actifs seront les mieux traités.

Ces jeux portent un préjudice réel à l'homme. Ils remplacent le travail , l'économie , l'amour des arts ; ils prosternent l'homme devant des êtres fantastiques , le sort , le hasard , le destin. Au lieu de remédier à l'inégalité des richesses , ils donnent l'or à celui qui en a déjà & qui en est le plus avide. Ils ravissent à l'homme l'idée de s'enrichir par des moyens légitimes ; ils nourrissent , ils enflamment sa cupidité & la trompent , pour l'abandonner au désespoir.

C'est dans ces assemblées , où des dupes sont aux prises avec des fourbes , qu'il faut voir des physionomies défi-

gurées par toutes les passions honteuses, la rage, le remords, la joie féroce; on a raison d'appeller ces salles un *enfer*. Ce vice se punit de lui-même; mais il est comme indestructible dans les cœurs qu'il ravage.

On jouoit chez les ambassadeurs, c'étoient des maisons privilégiées; on n'y joue plus. Depuis peu, une ordonnance nouvelle a mis quelque digue à cette fureur: mais elle a déjà repris son cours d'un autre côté; c'est un vice trop amalgamé aux vices politiques, pour qu'on puisse se flatter de l'extirper en laissant croître les autres.

Si l'or du moins ou l'argent, dans cette rapide circulation, en changeant de main, pouvoit tomber dans celle du pauvre! Mais non, il remonte toujours vers le banquier de profession, le *tailleur de pharaon*; & les *ponteurs* isolés perdent toujours, parce que certains hommes riches qui font ligue, tiennent la main.

Si l'on créoit un jeu d'une égalité parfaite, il seroit toujours condamnable; mais il cesseroit d'être un vol public.

Un tripot est accordé par protection à une femme de qualité pour rétablir

sa fortune ; tous frais faits , elle recueille quatre cens livres par séance , compte avec ses valets , & partage avec ses protecteurs ; on use pour dix louis de cartes , la ferme s'en trouve bien , & l'on dit qu'il y a des choses qu'il faut tolérer. Les intéressés trouveroient un raisonnement contraire fort absurde. Bientôt on dira avec Mandeville , que *le commerce languiroit , que l'état s'appauvriroit , si les femmes s'avoient d'être chastes , & les peres de famille économes.*

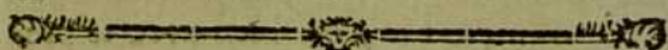
Les tripots sont dangereux : mais considérons en même tems qu'un jeune homme qui voyage en France , ou qui entre dans le monde , & qui jouit de *cinquante mille livres de rente* , ne doit pas craindre d'abandonner certaine somme dans le cours d'une année à la fortune d'un jeu honnête : cela dépend du choix des maisons : s'il se refuse à ce sacrifice , on peut assurer qu'il voyagera mal , ne verra pas le monde qu'il auroit dû voir , se conduira ignoblement , & tombera peut-être dans la mauvaise compagnie , où il fera plus de dépenses que dans la bonne. La crainte d'être dupe l'entraînera dans des dangers beaucoup plus réels ; & pour un homme riche , il est
tout

tout aussi triste de ne pas jouer que de jouer avec passion , ou bien avec le premier venu.

Tel est le langage usité du monde , & je ne fais ici que le répéter : *Minima de malis.*

Quelle différence entre le rateau que le jardinier promene sur la terre pour en féconder les présens utiles , & le rateau que les joueurs promettent sur une table de jeu pour tirer à eux les louis qu'ils gagnent. La ressemblance de la dénomination fait naître , malgré soi , les idées les plus singulieres sur le travail agreste de l'un , & l'emploi oisif & cupide de l'autre.





C H A P I T R E C X C I X .

Loix Somptuaires.

ON n'en connoît d'aucune sorte ; les femmes ont pleine licence à cet égard ; elles choisissent leurs ajustemens comme bon leur semble. La femme d'un commis , ou de l'épicier du coin , se mettra comme une duchesse : le gouvernement ne s'en mêlera pas. Un particulier étalera le luxe le plus effréné : s'il a payé les impositions royales & sa capitation , permis à lui de se ruiner.

Point de Caton à l'humeur stoïque , qui harangue avec force pour la conservation de la loi *Oppienne*. Cette loi défendoit aux dames Romaines d'employer plus d'une demi-once d'or à leur usage , de porter des habits de diverses couleurs , de se faire voiturer à Rome , &c.

Le sénat de Berne défend aussi les rubans , la gaze , les *bouffantes* , les petits cerceaux de baleines : mais à Paris , tout le monde semble au tribun Valerius , qui plaida contre cette loi *Oppienne* en

faveur des dames. Elles ne peuvent figurer , ni dans la robe , ni au pied des autels , ni dans les armées ; elles ne portent point les cordons , les croix , les décorations extérieures , qui rehaussent les hommes ; elles ne peuvent étaler aux yeux des citoyens ces marques honorables qui satisfont l'orgueil ou récompensent les services. Que leur reste-t-il donc ? La parure , les ajustemens : voilà ce qui fait leur joie & leur gloire. Pourquoi leur envier ce moment d'éclat & de bonheur , ce petit regne domestique ?

Tout cela est , je crois , bien dit ; mais enfin , ces brillantes inutilités sont prises sur la subsistance des enfans. C'est un luxe déplorable que celui qui , pour un salon doré , des bougies , des dentelles , des habits brodés , des bijoux , des chenets travaillés , retranche à la table , fait jeûner les convives & les domestiques ; & ce luxe puérile est devenu celui des bourgeois enorgueillis d'un emploi ou d'une charge.

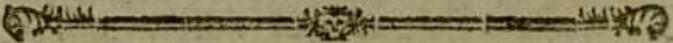
Les dissipations des femmes vont leur train , les petites fortunes se renversent ; le patrimoine des enfans se trouve altéré au jour de leur majorité.

Le grand-duc de Toscane a voulu

proscrire le luxe excessif, en menaçant de son seul *déplaisir* les infracteurs de ses invitations. Elles ont eu plus de force que les loix contraignantes.

On ne voit plus les nobles Florentins qu'en habit noir. Les prédicateurs & les économistes ont tonné parmi nous, & n'ont pas été entendus. On ne voit pas, comme à Florence, des commissaires tancer publiquement des femmes qui portent des plumes, ni tenter de leur arracher ces ornemens de leurs têtes, qui plaisent tant aux vendeuses & encore plus aux acheteuses de modes.




 CH A P I T R E C C.
Etrangers.

UN étranger est souvent dans l'erreur en arrivant à Paris. Il s'est imaginé que quelques lettres de recommandation lui ouvriraient les principales maisons : il s'est abusé ; les Parisiens redoutent les liaisons trop étroites & qui deviendroient gênantes. Les maisons de la haute noblesse sont d'un accès difficile ; celles de la bourgeoisie riche ne s'ouvrent guere plus aisément ; cette foule prodigieuse d'aventuriers souples & audacieux , qui sous un extérieur imposant ont trompé tant de fois la crédulité , ont répandu une méfiance générale.

D'ailleurs , on a peine à cultiver ses connoissances & ses amis ; ce n'est pas pour donner son tems à un homme qu'on ne doit voir que pendant quelque mois. Le Parisien économise les heures , ne se livre pas facilement : il est poli , mais il n'est pas familier.

Les fripons de tout pays ont donc fait beaucoup de tort aux honnêtes gens qui

voyagent pour s'instruire ; il n'y a que les noms célèbres qui fassent tomber toutes les barrières & qui entrent partout. On offre aux autres quelques dîners , on leur rend quelques visites de cérémonie ; mais ils ne sont admis aux assemblées particulières , où l'esprit aimable & le caractère original se développent en liberté.

L'étranger , qui sent qu'on le traite cérémonieusement , éprouve une sorte de gêne , & se jettera le lendemain dans les brelans , chez les traiteurs & chez les filles : c'est là qu'il s'amusera , qu'il jouira ; mais quand il retournera dans sa patrie , il ne sera pas au fait du ton qui regne dans les premières classes. Il prendra le ton de la débauche pour le ton universel.

Les amusemens publics le dédommageront de l'espèce de contrainte qu'il aura éprouvée ; ils sont nombreux. Il connoîtra donc très - bien l'histoire des spectacles , les anecdotes des filles de théâtre , les nouvelles modes , les nouvelles du jour ; mais il ignorera tous les fils secrets qui font mouvoir les caractères , les fortunes & donnent aux événemens publics une si prodigieuse mo-

bilité ; il n'en saura pas plus là-dessus que s'il étoit demeuré à Berlin, Dresde ou Pétersbourg.

L'étranger qui n'a point d'amis, conséquemment de société réglée, marche au hasard au milieu de six cents mille ames qui ne s'occupent que de leurs affaires & de leurs plaisirs, il peut tomber le même jour dans la passable, la mauvaise, la détestable compagnie ; rien ne lui aura appris à les distinguer, & du fond de son hôtel garni il ne pourra deviner mille choses qui abusent au premier aspect, mais qu'il faut considérer avec attention pour les reconnoître sous leur véritable point de vue. S'il est trois jours sans sortir, on le croira parti ; on ne songera plus à lui, l'ennui le saisira, & il maudira la capitale.

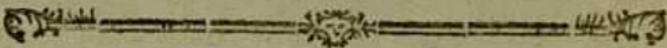
Il doit donc se ménager des connoissances dans toutes les classes, parce que dans ce tourbillon, celui qu'on tient le matin vous échappe le soir ; on court sans se trouver ; & si l'on ne s'environne pas d'une compagnie fidelle, on risque d'être seul. Chacun fond sous vos yeux, en vous donnant la main, court à ses parties de plaisir ; & les voilà invisibles

jusqu'à ce que le hasard vous les fasse rencontrer.

Les étrangers peuvent donc fort bien peindre les spectacles, les promenades, les mœurs publiques, tout ce qui est vivant, tout ce qui est visible à tous les regards; mais quand ils voudront parler de l'intérieur des maisons, de la vie privée des hommes opulens, du caractère des hommes en place, des nuances particulières, ils en imposeront à leurs concitoyens.

Un nom fameux est la meilleure lettre de recommandation qu'on puisse avoir: alors les hautes classes sont curieuses de voir & d'examiner l'homme qui le porte; il peut établir une liaison noblement familière, assidue & libre de toute gêne; & dans tout ce qu'on lui dit, il pourra deviner ce qu'on ne lui dit pas; car l'homme qui pense, s'instruit sur tout par ce qu'on lui tait.

De misérables chaumières en boue & en charpente sont, à l'extrémité des faux-bourgs, les avenues de la capitale. L'étranger croit qu'on l'abuse, ou est tenté de retourner sur ses pas, quand on lui dit, *voilà Paris.*


 CHAPITRE CGI.
Annoncent des Spécifiques.

CE mal contagieux , puisé au sein du plaisir , & qui dégrade l'espece humaine par un poison subtil & caché , est tellement répandu qu'on a cessé de lui imprimer une certaine honte ; & c'étoit bien assez de la douleur.

Il paroît que ce fléau n'est pas dû à la découverte du Nouveau-Monde ; qu'il a préexisté en changeant de modes & de caracteres extérieurs.

C'est la lepre des Hébreux & des Arabes. Si ce venin diminue à mesure qu'il est détaillé , si c'est *la bourse de jetons* , comme on dit familièrement ; c'est à Paris qu'il doit s'annuller , par sa prodigieuse distribution.

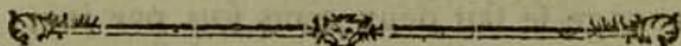
Regardez dans les rues combien de visages pâles & défaits , combien de poitrines délabrées , que de constitutions ruinées & décomposées !

C'est qu'il y a quelque chose de plus

terrible que la maladie ; c'est cette foule de prétendus anti-vénériens internes , poisons destructeurs , plus pernicioeux les uns que les autres , & scellés tous de privileges royaux.

L'empire du charlatanisme a sur-tout pour base la maladie vénérienne. Partout des annonces séduisantes remplissent nos mains ; on n'entend parler que de spécifiques décorés de belles épithetes ; on ne parle point de l'application du mercure ; on vous le fait avaler sous les jolis noms de dragées , syrop , élixir , tablettes , chocolat. Bientôt nous aurons la brioche ou la dariole anti-vénérienne. Que de duppes & de victimes ! Ainsi , malgré l'observation journaliere , qui constate que tous ces prétendus spécifiques tombent bientôt dans l'oubli & le mépris , on s'en sert. On vous offre publiquement une méthode *douce , amiable , sûre* , qui guérit d'une manière prompte , paisible & radicale ; & l'imprudente jeunesse s'accoutume à croire que le danger est moins sûr que le remede. La douleur ne l'avertira que trop tôt , combien il faut douter de l'impuissance & de l'inefficacité de toutes ces drogues inconnues & équivoques.

Comment connoître le faux du vrai , lorsque tous ces spécifiques ont pour garans l'approbation de la faculté de médecine & la pancarte royale ?



CHAPITRE CCII.

Petits Batelets.

LES petits batelets qui vont à Saint-Cloud sont mal coupés ; les bateliers sont ignorans pour la plupart ; les Parisiens les surchargent outre mesure , & il leur arrive aussi de *chavirer*. Il a fallu établir une garde & un préposé pour avertir le Parisien de ne pas se jeter plus de seize dans un batelet. Le plus hardi marin craint plus de se confier à ces planches pour deux heures , que de monter à bord d'un vaisseau qui va toucher le Nouveau-Monde.

D'autres batelets traversent la riviere dans l'intervalle des ponts , & sont faits pour y suppléer : c'est la *barque à Caron* , on y passe à toute heure.

Le nautonier , l'aviron en main , reçoit également le laquais & le maître ,

le savetier , le financier , le soldat & le prêtre ; l'enfance , la jeunesse , la vieillesse : tout mortel entre dans la barque , paie le même prix , & aborde sans distinction à la rive opposée. Le même voyage se fait deux cents fois par jour ; l'un entre , l'autre sort ; c'est , pour qui veut moraliser en passant l'eau , l'image de la succession éternelle de la vie & de la mort.

On paie six deniers , & ce péage qui est affermé , rapporte tous frais faits une assez forte somme. Jugez de la circulation des individus.





CHAPITRE CCIII.

Poterie.

TOUS nos vases de terre qui servent à nos cuisines , sont enduits d'un vernis qui se dissout , parce qu'il est attaqua- ble par le soie de soufre. Les ustensiles de terre & de métaux peuvent donc receler un poison secret dans la coction de nos alimens journaliers. M. *Dantic* a composé une nouvelle poterie qui vaut la porcelaine , qui va au plus grand feu , & qui met à l'abri de tous les dangers. C'est une découverte intéressante , propre à occasioner une révolution salutaire , & utile à la conservation de l'espece. Négligeroit-on cette poterie , dont les avantages sont réels , lorsqu'on a prodigué une protection presque indéfinie à l'art de la porcelaine , art de luxe ? Cette nouvelle invention est d'un usage universel ; son prix modique est à la portée de tous les citoyens ; elle tend à conserver leurs jours , & n'attendoit plus que la protection & la faveur du gouvernement.

CHAPITRE CCIV.

Conseil de Santé.

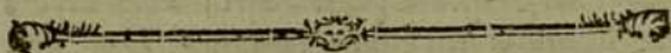
IL n'existe pas encore ; mais ne devoit-on pas l'établir ? Il devoit être composé, non de ces médecins si dangereux avec leur routine , si ignorans avec leurs theses ; mais de ces chymistes qui ont fait de ces belles & neuves découvertes , qui nous promettent enfin le vrai secret de la nature.

Ce conseil examineroit à Paris tout ce qui sert à la nourriture de l'homme ; l'eau , le vin , l'eau-de-vie , la bière , les huiles , le bled , les légumes , les poissons , &c. Il reconnoîtroit les perfides mélanges , souvent la marée est corrompue , les huîtres gâtées ; les légumes récelent des charançons. De là des maladies dont on ignore l'origine.

Des physiciens préposés pour examinateurs des denrées & des boissons , arrêteroient dans leur source les maladies épidémiques. On appelle les médecins lorsque le danger se manifeste ; pour-

quoi ne le préviendrait-on pas ? Mais les médecins ne songent pas à conserver la santé de l'homme ; ils attendent le profit de la maladie.

Les chartreux , les bénédictins & les carmes , qui mangent la meilleure marée , ont un frere surveillant & qui s'y connoît. Mais pourquoi ce qu'on livre à un peuple affamé , venant acheter le rebut des riches , parce qu'il faut qu'il soupe pour pouvoir travailler le lendemain , ne seroit-il pas soumis à une inspection sévère , puisque la faim & la nécessité le font passer sur la bonté de la marchandise ? Du poisson pourri ne seroit-il pas de la contrebande , comme une livre de tabac d'Alsace ?



CHAPITRE CCV.

Amélioration.

JE me hâte de le publier , le cimetiere des Innocens vient d'être fermé enfin : ce cimetiere où l'on enterroit des morts depuis Philippe le Bel.

Il étoit alors loin de la ville , il se trouvoit de nos jours au centre. Le parlement écouta les réclamations des habitans qui

environnent le cimetiére ; il consulta des chymistes & des physiciens. Les connoissances nouvellement acquises sur l'air méphitique, furent employées utilement : il fut reconnu que l'air du cimetiére des Innocens étoit le plus insalubre de Paris. Les caves adjacentes étoient méphitisées au point qu'il fallut en murer les portes : le danger étoit pressant, le cimetiére fut fermé le premier décembre 1780.

Rendons graces au zele du magistrat qui a poursuivi cette bonne œuvre avec une chaleur vraiment patriotique : il a peut-être arrêté dans son origine une maladie contagieuse.

C'est à la police à interroger souvent la chymie, afin de connoître les moyens que l'art emploie pour détruire ces foyers pestilentiels qui tuent la santé. Une inspection active & surveillante corrigeroit le défaut qui résulte d'une vaste population.

De même le *Quai de Gêvre* est porté sous une vouffure qui joint le Pont-Notre-Dame au Pont-au-Change. Cette vouffure formoit un cloaque affreux, où quatre égoûts versoit la fange, où aboutissoit le sang des tueries, où toutes les latrines répandoient leurs immondices.

La riviere , pendant huit mois de l'année , n'arrosait point les arches fétides de ce pont qui borde la riviere ; l'air hépatique qui s'exhaloit de ces foyers de corruption , corrompoit la viande , attaquoit les matieres d'or & d'argent. Une odeur insupportable se répandoit sur les quais *Pelletier* & de la *Megisserie* , & l'on ne pouvoit y résister. Nous nous en sommes plaints dans l'An 2440. Enfin le mal étant poussé au comble , & les chaleurs de la saison derniere ayant ajouté à l'infection , l'administration de la ville a bien voulu s'occuper des travaux qui intéressent la salubrité de l'air & la santé des habitans.

Nous serons délivrés de ces exhalaisons perfides , & voilà deux fléaux de moins après plusieurs réclamations : il est donc bon de peser sur les abus , de les offrir sous leur véritable trait ; car à force de clameurs on se fait entendre des hommes en place , qui ont toujours l'oreille un peu dure , ou qui sont distraits.

Il en reste bien d'autres à détruire , c'est l'ouvrage du tems & de l'éloquence patriotique ; mais pourquoi les abus les plus intolérables subsistent-ils malgré les livres & les lumieres , malgré les récla-

l'nations universelles des bons citoyens ?
 C'est qu'il n'y a pas un seul abus dont
 nombre de personnes ne tirent de grands
 avantages ; c'est que certains hommes
 ne lisent pas , n'ont pas le tems de lire ,
 & qu'ils ne font servir leur autorité in-
 certaine & passagere qu'aux vues d'une
 ambition petite & concentrée.

C'est à un certain éloignement , c'est
 chez l'étranger , que les abus d'un peu-
 ple ou d'une ville frappent plus directe-
 ment l'observateur.

Approchez du point de confusion ;
 mille raisonnemens insidieux vous dégui-
 feront la vérité. L'abolition des corvées
 a fait pousser des cris horribles. En vain
 la justice & la saine politique s'unissoient-
 elles contre ce régime dangereux ; la
 voix reconnoissante d'un royaume tout-
 à-coup soulagé , n'a pu prédominer
 quelques clameurs partielles & intéressées.

Ne vous étonnez-donc pas que le bien
 se fasse si lentement.

Fin du Tome second.



T A B L E

DES CHAPITRES.

CHAPITRE CV. <i>Affertions qui en valent bien d'autres.</i>	page 5
CHAP. CVI. <i>Officiers.</i>	13
CHAP. CVII. <i>Partisans du Luxe.</i>	17
CHAP. CVIII. <i>Milice.</i>	20
CHAP. CIX. <i>Jeune Magistrat.</i>	22
CHAP. CX. <i>Tabagies.</i>	23
CHAP. CXI. <i>Palais.</i>	26
CHAP. CXII. <i>Jurisdiction Consulaire.</i>	29
CHAP. CXIII. <i>Ecole de droit.</i>	32
CHAP. CXIV. <i>Tribunal des eaux & forêts.</i>	34
CHAP. CXV. <i>Notaires.</i>	35
CHAP. CXVI. <i>Echevins.</i>	39
CHAP. CXVII. <i>Avocats.</i>	43
CHAP. CXVIII. <i>Professeurs de l'Université.</i>	47
CHAP. CXIX. <i>Petites Ecoles.</i>	49
CHAP. CXX. <i>Juifs.</i>	51
CHAP. CXXI. <i>Censeurs Royaux.</i>	52
CHAP. CXXII. <i>Long-Champ.</i>	54

CHAP. CXXIII	<i>Barrieres.</i>	56
CHAP. CXXIV.	<i>Nouvel Incendie.</i>	59
CHAP. CXXV.	<i>Prévoyance.</i>	63
CHAP. CXXVI.	<i>Entremetteurs d'affaires.</i>	64
CHAP. CXXVII.	<i>Banquiers.</i>	68
CHAP. CXXVIII.	<i>Banqueroutes.</i>	72
CHAP. CXXIX.	<i>Oisifs.</i>	75
CHAP. CXXX.	<i>Petite Question.</i>	77
CHAP. CXXXI.	<i>Orgues.</i>	79
CHAP. CXXXII.	<i>Quêteuses.</i>	85
CHAP. CXXXIII.	<i>Pain béni.</i>	88
CHAP. CXXXIV.	<i>Catéchisme.</i>	90
CHAP. CXXXV.	<i>Mèdecins.</i>	93
CHAP. CXXXVI.	<i>Société royale de médecine.</i>	99
CHAP. CXXXVII.	<i>Auteurs.</i>	103
CHAP. CXXXVIII.	<i>Des demi-Auteurs , quarts d'Auteurs , enfin Métis , Quartiers , &c.</i>	109
CHAP. CXXXIX.	<i>Secrétaires.</i>	113
CHAP. CXL.	<i>Commis.</i>	114
CHAP. CXLI.	<i>Maîtres.</i>	117
CHAP. CXLII.	<i>Libraires.</i>	120
CHAP. CXLIII.	<i>Livres.</i>	122
CHAP. CXLIV.	<i>Bouquinistes.</i>	123
CHAP. CXLV.	<i>Brochures.</i>	127
CHAP. CXLVI.	<i>Equilibre.</i>	131
CHAP. CXLVII.	<i>La Courtille.</i>	132

CHAP. CXLVIII. <i>De différens Observateurs.</i>	136
CHAP. CXLIX. <i>Différence des Esprits.</i>	140
CHAP. CL. <i>Qui paie-t-on ?</i>	142
CHAP. CLI. <i>Affaires.</i>	145
CHAP. CLII. <i>Gens d'Affaires.</i>	146
CHAP. CLIII. <i>Vacations.</i>	147
CHAP. CLIV. <i>Etats indéfinissables.</i>	148
CHAP. CLV. <i>L'Indolent.</i>	149
CHAP. CLVI. <i>Les Elégans.</i>	150
CHAP. CLVII. <i>L'Homme décidément superficiel.</i>	153
CHAP. CLVIII. <i>Indépendans. Contemp- teurs.</i>	155
CHAP. CLIX. <i>Nouvellistes.</i>	157
CHAP. CLX. <i>Sort d'un Bourgeois.</i>	161
CHAP. CLXI. <i>Les Lorgneurs.</i>	162
CHAP. CLXII. <i>Palais - Royal.</i>	164
CHAP. CLXIII. <i>Du Persiflage.</i>	168
CHAP. CLXIV. <i>Mystifier. Mystification.</i>	169
CHAP. CLXV. <i>Architecture.</i>	174
CHAP. CLXVI. <i>Revendeuses à la Toilette.</i>	178
CHAP. CLXVII. <i>Coëffeurs.</i>	179
CHAP. CLXVIII. <i>Parures.</i>	182
CHAP. CLXIX. <i>Economie.</i>	188
CHAP. CLXX. <i>Les Ecriteaux des rues.</i>	191

CHAP. CLXXI	<i>Pensions.</i>	194
CHAP. CLXXII.	<i>Domestiques. Laquais.</i>	197
CHAP. CLXXIII.	<i>Les Marchandes de modes.</i>	201
CHAP. CLXXIV.	<i>Maitres d'agrémens.</i>	205
CHAP. CLXXV.	<i>Les Bijoux.</i>	209
CHAP. CLXXVI.	<i>De la Mode.</i>	210
CHAP. CLXXVII.	<i>Remarques.</i>	213
CHAP. CLXXVIII.	<i>Promenons - nous.</i>	221
CHAP. CLXXIX.	<i>La Sainte - Chapelle.</i>	237
CHAP. CLXXX.	<i>L'Eglise de Sainte-Genevieve.</i>	243
CHAP. CLXXXI.	<i>Noviciat des Jésuites.</i>	247
CHAP. CLXXXII.	<i>Piliers des Halles.</i>	250
CHAP. CLXXXIII.	<i>Rue Tirechappe.</i>	253
CHAP. CLXXXIV.	<i>Le Chiffonnier.</i>	255
CHAP. CLXXXV.	<i>Rue de la Huchette.</i>	257
CHAP. CLXXXVI.	<i>Le Gros - Caillou.</i>	258
CHAP. CLXXXVII.	<i>Quartier de la Cité.</i>	260
CHAP. CLXXXVIII.	<i>L'Isle St. Louis.</i>	262

CHAP. CLXXXIX. <i>Plancher d'une partie de la Capitale.</i>	263
CHAP. CXC. <i>Les J'ai vu , & les Je n'ai point vu.</i>	271.
CHAP. CXCI. <i>Amour du Merveilleux.</i>	280
CHAP. CXCII. <i>Fumier.</i>	286
CHAP. CXCIII. <i>Jardinage.</i>	288
CHAP. CXCIV. <i>Bibliothèque du Roi.</i>	291
CHAP. CXCV. <i>Fuiliers aux Spectacles.</i>	295
CHAP. CXCVI. <i>Petites Loges.</i>	300
CHAP. CXCVII. <i>Maîtres en fait d'armes.</i>	306
CHAP. CXCVIII. <i>Jeux de hasard.</i>	310
CHAP. CXCIX. <i>Loix somptuaires.</i>	314
CHAP. CC. <i>Etrangers.</i>	317
CHAP. CCI. <i>Annonces des Spécifiques.</i>	321
CHAP. CCII. <i>Petits Batelets.</i>	323
CHAP. CCIII. <i>Poterie.</i>	325
CHAP. CCIV. <i>Conseil de Santé.</i>	326
CHAP. CCV. <i>Amélioration.</i>	327

Fin de la Table du Tome second.



1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900

The John Taber & Sons School

...

